// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

FRANZ FERDINAND
ET BIEN, RE-DANSEZ MAINTENANT

MGMT
RETOUR VERS LE PASSÉ

JAMES HUNTER
ET LA PARFAITE PLAYLIST BLUE-EYED SOUL

STÉPHANE SAUNIER
MES DISQUES À MOI

SOFT MOON
ANDREW SAVAGE
VOX LOW
PAUL BUTTERFIELD BLUES BAND
●●●

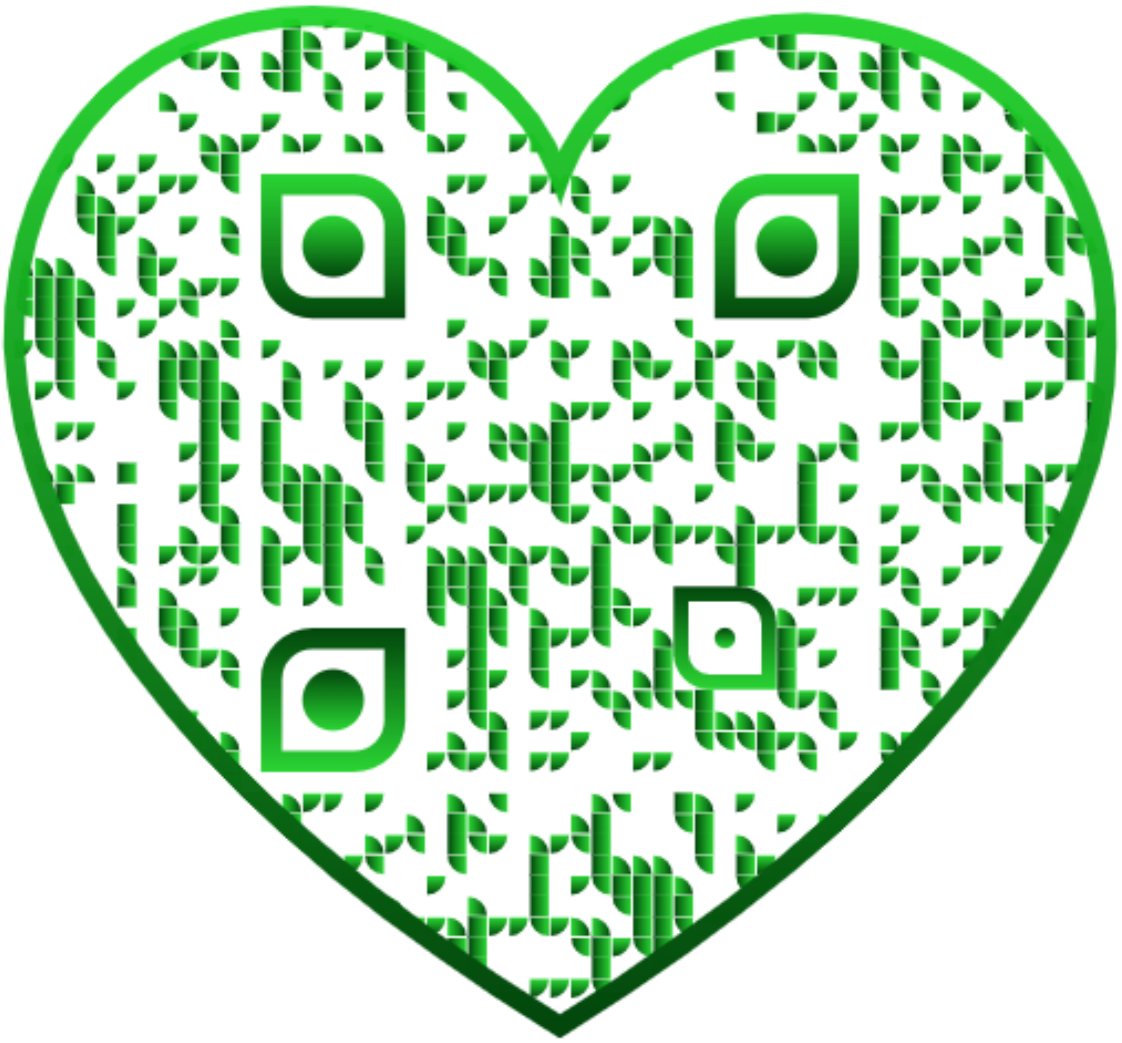
C'EST LA REPRISE !
CES GROUPES QUI REPRENNENT LES DISQUES DES AUTRES !

BRILLANTISSIME ROXY MUSIC

INTERVIEW PHIL MANZANERA
DISCOGRAPHIE

RAY THOMAS | FAST EDDIE CLARK | MICHEL "MIMI" GROSS | MARK E. SMITH

L 19766 - 607 - F: 6,50 € - RD



Voici le système multi-usages Bose® S1 Pro

Profitez d'un son de qualité n'importe où avec le système S1 Pro. Avec un son puissant, une portabilité inégalée et la connectivité *Bluetooth*® , le S1 Pro est un système de sonorisation combinant retour de scène et ampli de répétition prêt à vous suivre partout, pour toutes les occasions.

Découvrez toutes les caractéristiques du produit sur BOSE.COM/S1

©2017 Bose Corporation.

La marque et les logos *Bluetooth*® sont des marques déposées de Bluetooth SIG, Inc. et toute utilisation de ces marques par Bose Corporation fait l'objet d'un accord de licence.

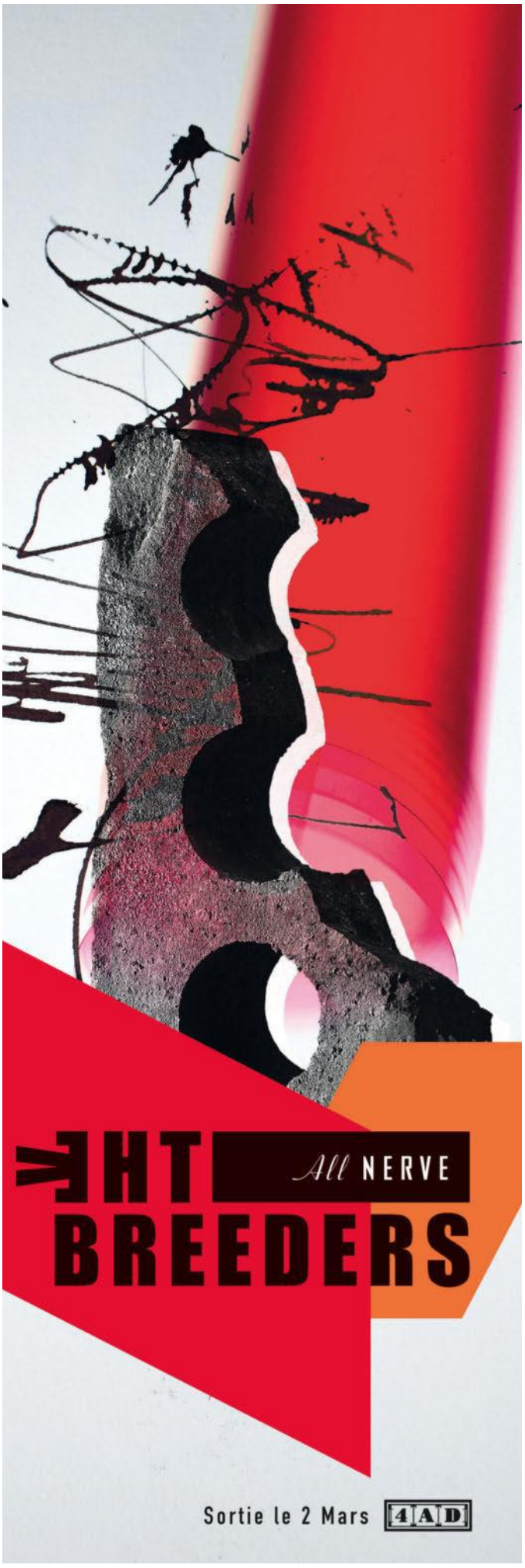
Edito

Re-mecs / re-modèles

L'époque est morose. Partout, les consultants et les spécialistes, ces nouveaux oracles, le constatent, l'analysent et le commentent. *Ad nauseam*.
Réchauffement climatique. Trump. Manque de liberté. Poutine. Ségrégation. Crue. Neige. Volkgwagen qui teste ses produits sur des singes. Rumeurs. Lait empoisonné. Fillon qui aime l'argent. *Quoi ?* Viol. Un type étrangle sa femme *par accident*. Chômage qui ne recule pas. Weinstein. Harcèlement. Violence. Menace nucléaire. Hulot. Théorie du complot. Du sucre dans le sel. Kim Jong Un. Précarité. Migrants. Un milliard d'ailes de poulet consommé le soir du Super Bowl. Les émeutes Nutella...
Et du coup, irrémédiablement c'est la cold, voire la dark wave, voire l'indus qui redébarquent.
C'est pourquoi, on propose ici de rallumer les stroboscopes avec Roxy Music, dont on réédite le premier album. 45 ans après. Bizarre anniversaire...
Pourquoi pas les demis et la petite souris tant qu'on y est.
Même si la dernière collection Homme Gucci propose combinaisons glitter, chaussures à talons silver et socquettes à brocards, disons-le, personne ne s'habille plus trop comme ça.
Ni dans la vraie vie, ni dans le rock. Nous parlons ici de sophistication, de travestissement. De plumes et de paillettes.
Mecs et modèles en imprimés zèbre ou panthère.
On n'est pas chez les Tuche.
Mais on ne parle pas pour autant d'ambiguïté sexuelle. Roxy Music, dans cette démarche artistique glamour — que Bryan Ferry abandonnera très vite pour entamer une carrière de crooner en tuxedo blanc et piquer Jerry Hall à Mick Jagger — prône, dans ces années 70 naissantes, rien moins que l'émancipation de l'homme vis-a-vis de sa culture, son milieu et son daron en imper qui apprécie toujours autant Raymond Marcelin. L'homme travesti mais barbu. Bon Scott, Kurt Cobain, Evan Dando le feront.
Dans la tradition somme toute de "Certains L'Aiment Chaud".
Et, à y bien regarder, Bryan Ferry est plus flippant en chemise militaire, portant la moustache et les yeux faits.

Roxy Music, donc. Proche et distant. Dont on aime ne pas *tout* aimer mais qui attire fatalement vers ces pistes de danse qui n'existent plus tellement, rejoindre des filles en robe imprimées Leonard ou Pucci. Revivre cette première fois et continuer de penser que la musique pop sera pour toujours cette dérobade, cet éxutoire salvateur qui fait vieillir moins vite que l'accordéon et le rock festif. Et de garder au milieu d'un visage abîmé l'impertinence du regard, la candeur intacte.
Et le portrait qui vieillit dans le grenier.
Mark E Smith incarnait cela.
L'époque, tu l'aimes ou tu la quittes, en quelque sorte.

Enfin, parmi de nombreux autres, Paul Bocuse est mort. Il mange désormais les pissenlits (qu'il cuisinait sans doute divinement) par la racine. Célèbre pour sa soupe VGE, on a entendu ça : *"La gastronomie a perdu son Johnny Hallyday"*.
Encore une fois, le rock est partout !
Même dans les assiettes à potage des trois étoiles Michelin…
VINCENT TANNIERES



23 & 24 FÉVRIER · FEBRUARY 2018

WEEK-END BLUES

LE BLUES AU MASCULIN
ALL-MEN BLUES NIGHT

VENDREDI 23 FÉVRIER
FRIDAY 23 FEBRUARY

20:45 - LOUIS MEZZASOMA
21:30 - DADDY MT & THE MATCHES
23:00 - BERNIE MARSDEN

LE BLUES AU FÉMININ
ALL-FEMALE BLUES NIGHT

SAMEDI 24 FÉVRIER
SATURDAY 24 FEBRUARY

20:45 - SOPHIE KAY
21:30 - RUMBLE 2 JUNGLE
23:00 - JO HARMAN

À PARTIR DE 20:45 • FROM 8.45PM

ACCÈS GRATUIT • FREE ACCESS

Disney Village

DisneyVillage.fr

© Disney 2018. Euro Disney Associés SCA - Siren 397471822 - RCS MEAUX - Capital Social ! 203 699 718,90 € Siège social : 1 rue de la Galmy, 77700 Chessy - Licences ES n°1-1096480 à 1-1096489 ; 1-1096253 ; 1-1102702 ; 1-1102736 ; 2-1096251 et 3-1096250. Imprimeur : Dupligraphic

Sommaire 607

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Christophe Ernault **STEPHANE SAUNIER** 12

Prospect

Eric Delsart **KAVIAR SPECIAL** 16

Bertrand Bouard **IMARHAN** 18

Tête d'affiche

Jérôme Reijasse **VOX LOW** 20

Alexandre Breton **THE SOFT MOON** 22

Jonathan Witt **A. SAVAGE** 24

En vedette

Basile Farkas **MGMT** 26

Isabelle Chelley **FRANZ FERDINAND** 30

Jean-William Thoury & Nicolas Ungemuth **JAMES HUNTER & BLUE-EYED SOUL** 36

Bertrand Bouard **THE PAUL BUTTERFIELD BLUES BAND** 40

Chelley, Delsart, Farkas & Sabatier **C'EST LA REPRISE !** 44

En couverture

Jérôme Soligny **ROXY MUSIC** 52

La vie en rock

Patrick Eudeline **FRANCE GALL** 60

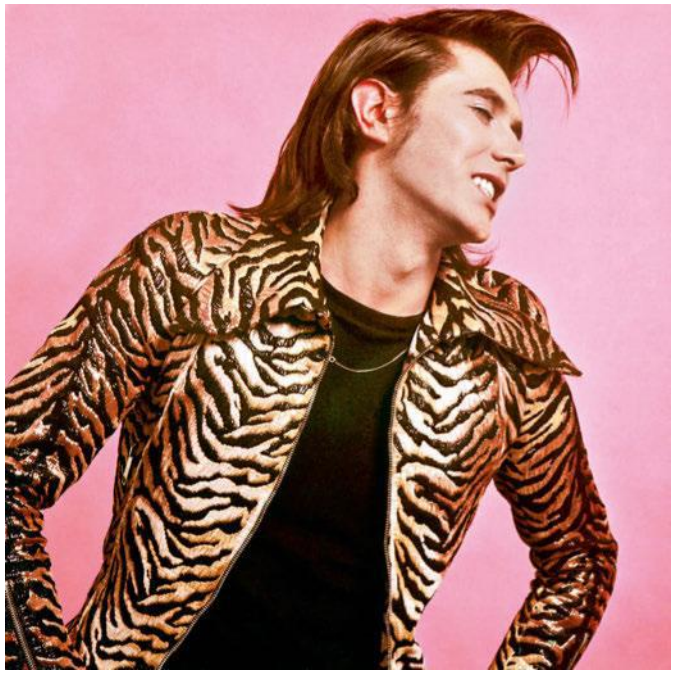
Ce numéro comprend un programme Rock The Pistes collé en page 35 sur une partie de la diffusion.

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : DR / GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Cara Robbins-DR

30 Franz Ferdinand



52 Roxy Music

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 065 DISQUES 066 REEDITIONS 074 VINYLES 078 REHAB' 080 DISCOGRAPHISME 082 HIGHWAY 666 REVISITED 084 QUALITE FRANCE 086 BEANO BLUES 088 ERUDIT ROCK 090 FILM DU MOIS 098 CINEMA 099 SERIE DU MOIS 101 DVD MUSIQUE 102 BANDE DESSINEE 104 LIVRES 105 AGENDA 106 LIVE 110 FAN ZONE 112 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro :** Christophe Favière

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard

Promotion Abonnements : Carole Rideau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Lariviere, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 1er trimestre 2018. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Bizarrerie

Illustrations : Jampur Fraize

Même les Troggs

Aujourd'hui j'ai acheté Rock&Folk : en couverture, un groupe français. Limiñanas, je ne connais pas. Tiens un nouveau groupe français ? A l'intérieur de Rock&Folk, une critique plus que flatteuse des Limiñanas, enfin un groupe qui va pouvoir se frotter aux mastodontes anglais. Je vais sur YouTube et j'écoute : une musique sucrée, très parisienne. Et là je me suis dit : Bon, eh bien ce n'est pas encore cette fois qu'un groupe français rivalisera avec les Kinks, les Who, les Stones ou même... les Troggs. Par contre quelques pages plus loin il y avait une page sur Starcrawler : j'écoute, méfiant : et là c'est tout bon ! Original et plein de pêche. Ça fait plaisir ! Je me suis dit que Rock&Folk n'avait pas perdu la main pour trouver des bons groupes !

JEAN-LUC CARTERON

Réponse : Les Limiñanas sont tout de même très perpignanais pour un groupe parisianiste.

Plus de héros

Tout de même, une carrière si longue, tout un éventail de singles et 33 tours phénoménaux, toute la classe et la muflerie indispensables, le dégoût de Jagger et de Townshend, les provocations, les batailles, l'humour noir... et toujours l'exploration en musique de territoires nouveaux. Comme tout finit toujours par arriver, voilà que même Rock&Folk décide de mettre les Stranglers en couverture... et puis Johnny est mort... Amicalement et sans rancune.

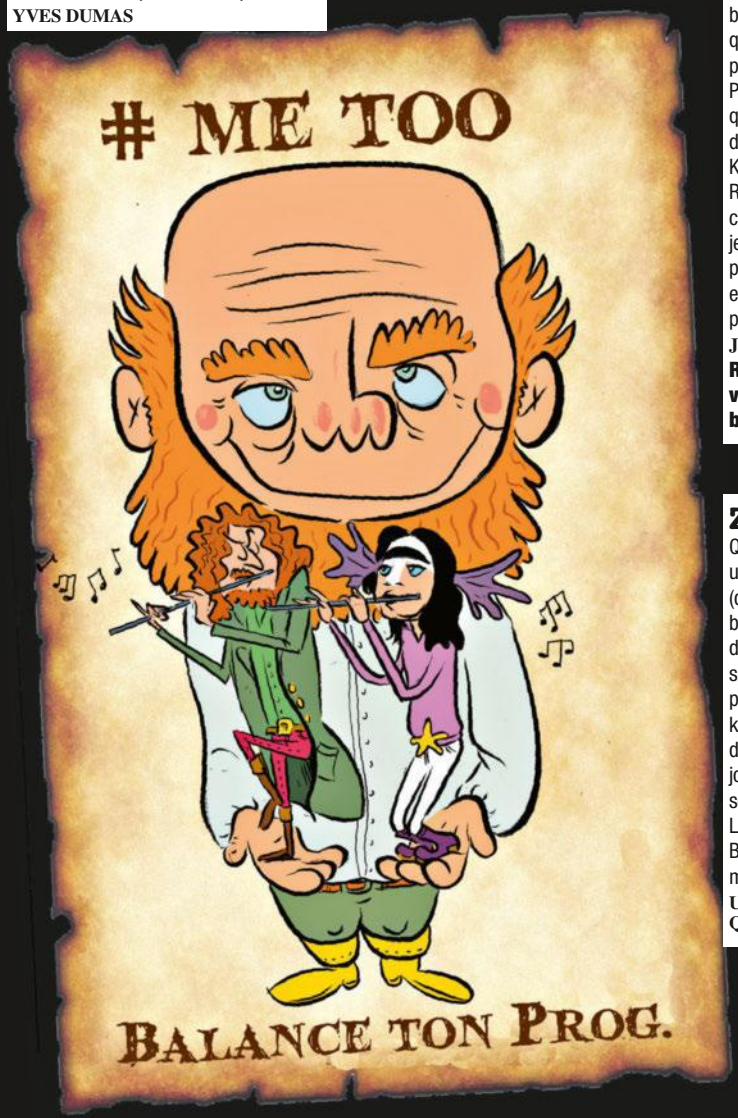
ERIC FRAPPINI

Réponse : Noir c'est noir... Nous sommes également fort marris de ce regrettable chamboulement.

On n'arrête pas le prog rock

Etonnant, l'agressivité de vos chroniqueurs sur ce qu'on appelait le prog. D'abord c'est Ungemuth qui s'occupe de Yes avec un papier unilatéral sur l'inanité d'un groupe qui en quarante ans d'activité n'a aucune seconde de bonne musique à faire valoir. Et ce mois-ci, voilà Sabatier qui dégomme. S'il préfère le Genesis calibré avec la voix métallique de Collins à celui de Gabriel, il peut. Mais il m'arrive de réécouter les premiers Genesis que j'estime supérieurs au groupe FM qui a suivi. En ce qui concerne le CD de Tony Banks, je l'ai acheté et il doit toujours se trouver sur une étagère juste après Rutherford. Dans mon souvenir, il n'était pas mauvais, mais il ronronnait et n'avait rien de majeur. Mais ce n'est que mon avis. Salut à toute l'équipe vous faites du bon boulot, il faudrait un Best pour vous taquiner.

YVES DUMAS



Syd le fataliste

Ty Segall, King Gizzard, John Dwyer. On se réchauffe au feu des étincelles produites par cette exploration de l'instinct humain, tant il est vrai que perçu depuis notre époque, excessivement *consciente*, l'effet est renversant. Cette époque ayant troqué quant à elle son propre instinct contre... contre quoi ? Une connexion Internet, manifestement. A l'heure où l'entertainement revêt en effet la forme concrète d'un téléphone portable, l'opprobre semble jetée sur ce gouvernement de l'instinct, plus communément appelé : rock'n'roll. Un déficit de légitimité y est implicitement opposé. Eu égard à sa simple nature. Sauvage.

SYD DIDEROU

Erreur de Genèse

Je lis Rock&Folk depuis le numéro 1 c'est dire que j'ai vu toutes les époques traversées par le rock et donc j'estime avoir une petite légitimité pour répondre à l'article scandaleux de Benoît Sabatier page 86 intitulé "Réhab' Tony Banks 'The Fugitive' ". Il se trouve que j'ai pu voir Tony Banks en concert au sein de Genesis et notamment lors de la tournée pour "The Lamb Lies Down In Broadway". Manque de bol pour moi, je lis dans cet article les phrases suivantes qui m'ont clouées sur place : *"groupes aussi abominables que Gentle Giant, Jethro Tull, Camel."* "*Aucune personne saine d'esprit ne défend aujourd'hui le prog."* (donc je ne suis pas sain d'esprit) *"Qu'y aurait-il à réhabiliter chez Genesis ?"* J'ai vu tous ces groupes maintes fois en concert et je n'étais pas le seul quand on voit la difficulté que l'on avait pour pouvoir entrer dans la salle. J'ai écouté des milliers de fois leurs albums. Je ne brûle pas ce que j'ai adoré pas plus que d'autres groupes que j'ai aimés par la suite (Talking Heads, Stranglers, Pretenders...) Aujourd'hui il est vrai que je n'écoute plus de prog mais plutôt des groupes comme Thee Oh Sees, King Gizzard, Tame Impala ou bien Royal Blood mais jamais je ne renierai ce que j'ai aimé. Alors vous pouvez, je pense, comprendre que les trois phrases sus-nommées et qui sont extraites de votre article ont un peu de mal à passer. Cordialement.

JEAN-PIERRE GAMAIN

Réponse : Jean-Pierre, vous portez parfaitement bien votre nom de famille.

Zone blanche

Quand on est en retraite dans un coin de campagne retiré de tout (cinq maisons), la musique est un très bon moyen d'activité. Je recherche des vinyles et CD dans les magasins spécialisés (occasion) et brocantes parfois. Il faut faire quelques kilomètres. Mais je suis assez satisfait de mes trouvailles. Grâce à votre journal, je m'informe de toutes sorties actuelles et passées. Le réseau Internet ne passe pas. Bon journal et bonne information musicale. Continuez comme ça.

UN GRAND-PERE QUI VOUS SALUE BIEN

Maelstrom mainstream

S'il y a bien un antidote au rock, c'est le mainstream... Dis-je, en me marrant, hein. Non, sérieusement ? Le mainstream dispense sa formule, son théorème, son équation... attendant un résultat (attendant quelque chose de nous ?) : nous faisons partie du résultat. J'en ai bien peur ! Au moyen d'électro-capteurs invisibles, d'algorithmes immodérés, de sondes intrusives, de drones décomplexés, la chanson mainstream nous observe paraît-il, nous assigne, connaît nos habitudes. Nous faisons ainsi par ce biais l'objet de déductions, d'assimilations, la chanson mainstream nous associant, nous disséquant. Avec cette culture de masse, concomitante de la souscription de rigueur à un service en ligne, nous sommes dans l'antichambre d'une organisation flippante qui statue sur notre profil au prétexte de nous rendre mille services (censés eux-mêmes justifier l'existence de cette société de la création de besoins ambiguë et intrusive), où nos réactions sont interprétées, disséquées, digérées, synthétisées, recyclées et réincarnées en un autre morceau. De musique. Oh, de la musique rationnelle, codifiée par photosensibilité. De la musique intuitive, qui suppute, qui nous perce à jour et qui est aussi perspicace à elle seule qu'un institut de récupération de données peut l'être (normal puisque c'en est un). De la musique qui ne peut pas échouer, puisque reposant sur un panel représentatif d'adhésion, de consensus d'immixtion dans le subconscient du consommateur/ cobaye/ consentant, de la musique résultant d'une palette de couleurs et d'expressions déjà éprouvées. De la musique *éprouvette* et éprouvée en somme. Ainsi, quand un George Martin refusait aux Beatles la possibilité d'écrire deux fois le même morceau dans les sixties, nous sommes aujourd'hui coincés dans un continuum créatif qui s'auto-engendre, et perdurant ainsi, s'asphyxie de ce fait, s'emmure, s'aliène au sein d'un moule, rompu qu'il est à la loi d'un format, d'une pensée uniques, soumis à un patron duplicable jusqu'à l'extinction. Ian F Svenonius : *"un (tube) va alimenter l'obsession pour cette sonorité magique et particulière. Pour l'auditeur (...), aucune autre sonorité ne vaudra celui-ci. Les morceaux produits par les faiseurs de tubes ont le même son : ils sont conçus pour satisfaire une envie engendrée par le monstrueux dernier disque de l'artiste"*... Bien vu. Mais comme l'a dit Tony Visconti récemment, invectivant

les gros labels : *"On ne veut pas la même chanson tous les jours de notre vie : ne copiez pas les hits d'hier !"*. Cependant, essayez de faire comprendre cela de nos jours... Selon le principe de verticalité lié à l'économie moderne, d'allégeance (ou de subordination) à son prochain, qui n'en est qu'un écho, le mainstream nous recrute, nous assigne au banc précisément de ses subordonnés. Pour quel résultat ? Produire de la croissance, doper la natalité ? Je ne sais pas. Bruce Springsteen nous racontait dans "Born To Run" que son père allait jusqu'à lui expliquer que, attention théorie complotiste, les chansons d'amour à la radio participaient d'un stratagème du gouvernement pour pousser les gens à se marier et à payer des impôts. Ian F Svenonius : *"On peut mettre en doute le fait que le psychédélisme du milieu des années soixante (période de consommation intense de drogues dans le rock) ait été un complot mené par le gouvernement dans le but de réprimer le militantisme politique en promouvant agressivement un style de vie où l'on plane et se défonce. Pourtant, il a incontestablement eu cet effet"*.

Viv Albertine en rajoute une couche quand elle dit : *"La plupart des chansons auxquelles j'ai été exposé (autrefois) parlent d'amour. C'est un prolongement des contes de fées que je lisais quand j'étais petite (...) ce qui est assez choquant si l'on songe à l'effet qu'a sans doute produit sur mon cerveau l'écoute obsessionnelle et répétée de chansons parlant d'un amour idéalisé. On m'a lavé le cerveau."* verdict : non évidemment ! Cela dit, quand un titre passe à la radio de nos jours, moi je ne peux pas m'empêcher de penser, si on redevient sérieux cinq minutes, que l'on essaie malgré tout de me vendre un truc. A arborescence programmée. Josh Homme : *"Quand tout est policé, on ne retient rien, ça devient comme une publicité."* C'est ça. Il faut dire que tout est devenu si confus depuis que les groupes, craignant sans doute pour leur place, ne se contentent plus seulement de composer des chansons aujourd'hui, mais donnent l'impression de postuler sciemment, délibérément, à l'élaboration de synchros musicales pour des spots publicitaires, en espérant de cette façon décrocher la timbale : exposition instantanée, pourcentages sur recettes ; soit une vision pour le moins subjective de la timbale. Le message, s'il y en a un, est corrompu. Et le mainstream semble être ce carnet de commande permanent, ce cahier des charges, qui est dans le déni depuis longtemps du fait que si quelque phénomène est à même de présider, de commander, c'est le souffle créateur seul, auquel on n'appose par conséquent pas son veto (sous la forme d'un cahier des charges). Remarquez, ceci à le mérite, en un sens, de préciser les choses : oui, car quand le mainstream refuse de voir accolé à sa marque la faiblesse, qu'il renie l'inconfort et rejette la bizarrerie, qu'il envoie paître l'excentricité hors de sa vue, en tant qu'elles sont les propriétés supposées du rock ; quand il fait encore de l'insatisfaction, des dérèglements, des dissonances, un territoire indexé exclusivement aux centres du rock, eh bien on peut donc dire qu'il le certifie d'une certaine façon, le justifie d'exister. Et que, ma foi, dans ce cas précis, malheur est peut-être bon.

ELEONORE

A vélo et la barbe au vent

Savon de Marseille

J'aime beaucoup les Limiñanas tout comme vous, d'autant plus qu'ils sont très sympathiques, c'est super de les exposer aussi bien, et dès votre édito ! Sachez quand même que je les écoute volontiers, entre autres endroits, au casque à vélo et la barbe au vent, en traversant à vive allure la bonne ville de Marseille. En tant que cycliste et amateur de rock, je crois vraiment que je ne fatigue que les chauffards dans les grandes villes... et par ailleurs, ça tombe bien, je les emmerde ! Mais je suis sûr que vous êtes bon conducteur donc... sans rancune ?

PHILIPPE

PS : ceci était juste un réflexe de self-défense d'une minorité opprimée contre une attaque purement gratuite et hors de propos, vous en conviendrez...
PPS : si vous êtes fâché quand même, voici la preuve que mon amour pour eux ne date pas d'hier... avant même que Lionel L ne porte la barbe... et d'ailleurs c'est toujours mon album préféré.

Réponse : Nous ne sommes absolument pas fâchés, et espérons que vous ne l'êtes pas non plus.

Coup de savate

King Gizzard en savates c'est d'un mauvais goût... Faudrait leur expliquer...

FREDERIC ERIAU

Réponse : Reconnaissez-leur le mérite de ne pas porter de chaussettes avec lesdites sandales

Stein und Volk

Trois numéros consécutifs avec des artistes français en couverture, la rumeur comme quoi le nom du magazine va changer en Pierre&Folklore ne serait-elle donc pas qu'une rumeur ?

E.T. DECONING PEOPLE

Réponse : Tombale alors, la pierre.

Bon endroit, mauvais moment

Rock&Folk, le vénérable Jim Rodford, salué aujourd'hui en sa qualité de bassiste des Kinks, est décédé. Mais c'est en l'occurrence en soutien de la paire Colin Blunstone/ Rod Argent que j'avais pu (modestement, hein) échanger avec l'homme, alors que ma dame et moi étions de passage au Shepherd's Bush Empire de Londres, figurez-vous, pour voir les fabuleux Zombies. Oh, remarquez, l'échange fut bref. Jim Rodford appose sa marque sur mon petit ticket au niveau de la sortie (venteuse) des artistes et semble proprement estomaqué qu'un Frenchie comme moi soit à fond comme ça sur cet album, "Odessey And Oracle" (que ce line-up reconstitué joue intégralement pour son quarantième anniversaire ce soir de 2008). Je bredouille tant bien que mal mon anglais, maladroitement (je veux lui dire au contraire que c'est *naturel* pour moi de vénérer cet album, un de mes préférés de tous les temps !). Et, tentant de soutenir le dialogue, j'actionne ma mémoire *automatique* alors (basée, en anglais, pour l'essentiel sur des paroles — et des titres — de chansons) et ose un *"oh, it's only natural..."*, du nom d'un titre de chanson de Crowded House que je connaissais. Souvenir marquant, cela dit.

FRANCOIS JACQUES

Réponse : Merci à vous pour cette révérence au valeureux Jim Rodford. Un homme de l'ombre qui a eu, en effet, la chance d'accompagner ces deux immenses groupes (et également les Animals), mais, vous en conviendrez, pas aux meilleures périodes.

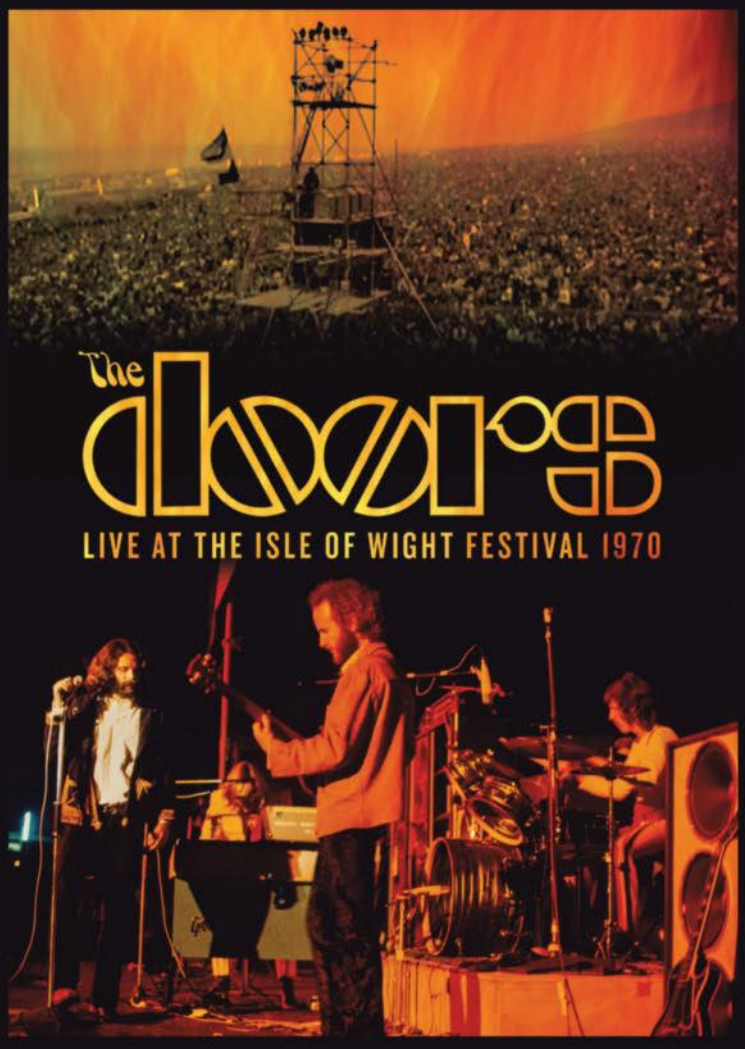
Don't look back in Nagui

Nagui, l'homme qui se croyait plus malin que les autres. L'autre soir dans Taratata, il demande de façon détournée à Noel Gallagher pourquoi diable il ne reformerait pas Oasis avec Liam... La poisse ! La technique d'approche se voulait pourtant innovante : *"Ben ouais, Jagger et Richards y arrivent bien, malgré les disputes, alors pourquoi pas vous, hein, des frères en plus. Ou peut-être n'êtes vous pas vraiment frères en réalité ?"* Gênant. En regardant le poste, on se dit : non, pas possible ! Tu ne sais pas dans quoi tu mets les pieds mon pote ! Puis ce qui devait arriver, arriva. Il s'est pris une volée de bois vert : *"On ne vous comprends pas"* lance-t-il au Chief, qui lui répond : *"Mais vous n'êtes pas censés comprendre."* Ouille. Nagui voulait sans doute acter officiellement la reformation d'Oasis en direct sur son plateau, jouant même l'intermédiaire de Liam, qui avait — lors d'une émission précédente — émis le souhait d'obtenir d'abord *"des excuses"* de son frère aîné (satisfaisant ainsi aux appels de l'animateur). Lequel, animateur, (un peu) mauvais perdant s'est surestimé de toute évidence, neutralisé par le flegme de son interlocuteur, Noel, qui l'avait vu venir à des kilomètres. *But... Don't look back in anger, Nagui !* Et savoureux aussi, quand le guitariste lui a finalement rétorqué, à propos des Stones : *"Eh bien, si Keith Richards était aussi bon que moi en solo, il ne jouerait pas avec Mick Jagger !"* Il a d'ailleurs recyclé cette vanne dernièrement à propos des Guns N'Roses, Axl Rose et Slash, achevant par-là même de calmer les ardeurs un peu trop intenses autour de cette reformation hypothétique : *"Je ne veux pas particulièrement être un rocker de stade à 50 ans. Je pense que c'est indigne"*. Enfin, quoi qu'il puisse objecter, il s'en trouvera toujours pour dire *"taratata"*, n'est-ce pas ?

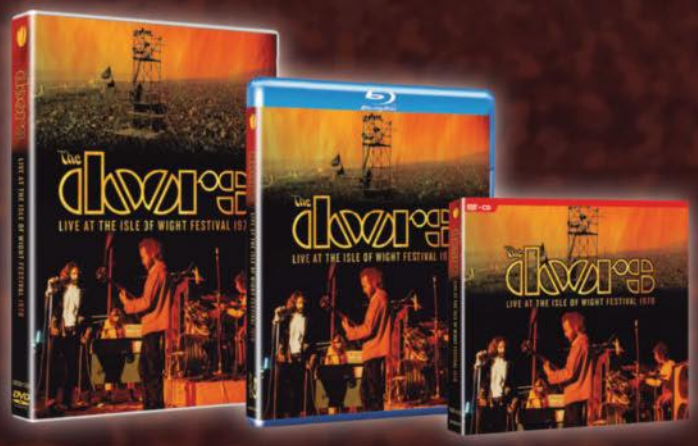
FRANCOIS JACQUES

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com.

Chaque publié reçoit un CD…



INÉDIT ! LE DERNIER CONCERT FILMÉ DES DOORS, SOIGNEUSEMENT RESTAURÉ DEPUIS LA PELLICULE ET REMIXÉ EN 5.1 PAR BRUCE BOTNICK. INTERVIEWS EN BONUS "THIS IS THE END"

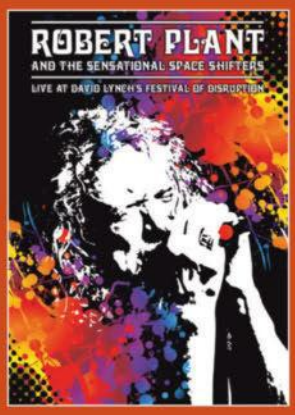


DISPONIBLE DÈS LE 23 FÉVRIER
EN DVD, BLU-RAY,
DIGIPACK CD+DVD & VIDÉO DIGITALE

elektra WARNER MUSIC FRANCE ALBUM EN VERSION DIGITALE CHEZ WARNER MUSIC FRANCE

eagle vision · UNIVERSAL MUSIC GROUP · doors DOORS PROPERTY, LLC · jam · rock&folk · RTL2 LE SON POP-ROCK

eagle vision LES LÉGENDES DU ROCK EN LIVE

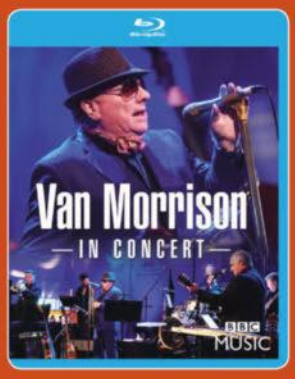


ROBERT PLANT
& The Sensational Space Shifters
Live At The Festival Of Disruption

Robert Plant filmé en 2016 au concert de la Fondation **David Lynch**. Les titres de l'album *"Lullaby and…"* et bien entendu, les classiques de **Led Zeppelin** revisités !

Inclus : *Black Dog, Babe, I'm Gonna Leave You, Whole Lotta Love, Going To California…*

Disponible dès le 9 février en DVD.

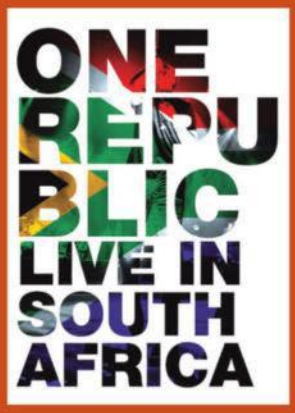


VAN MORRISON
In Concert

Filmé en 2016 à la **BBC, Sir Van Morrison** offrait un concert intimiste à 200 invités privilégiés. En **bonus**, concert *'Up on Cyprus Avenue'* donné en plein air à **Belfast**.

Inclus : *Brown Eyed Girl, Wild Night, Cleaning Windows…*

Disponible dès le 16 février en DVD et Blu-ray.



ONEREPUBLIC
Live In South Africa

OneRepublic à Johannesburg devant **20.000 fans** en avril 2013, dans une explosion de lumière et de son. En **bonus**, le docu *"Don't Look Down"* raconte leur ascension fulgurante.

Inclus : *Counting Stars, Apologize, All The Right Moves, If I Lose Myself, Good Life…*

Disponible dès le 23 février en DVD et Blu-ray.

IGGY POP & JOSH HOMME
American Valhalla

La collaboration fascinante entre **2 légendes du rock !** L'enregistrement dans un **studio isolé** du désert de Californie avec **Dean Fertita** et **Matt Helders**, et une **tournée** mondiale mémorable…

Avec des extraits de : *Lust For Life, Nightclubbing, Break Into Your Heart, China Girl, Gardenia…*

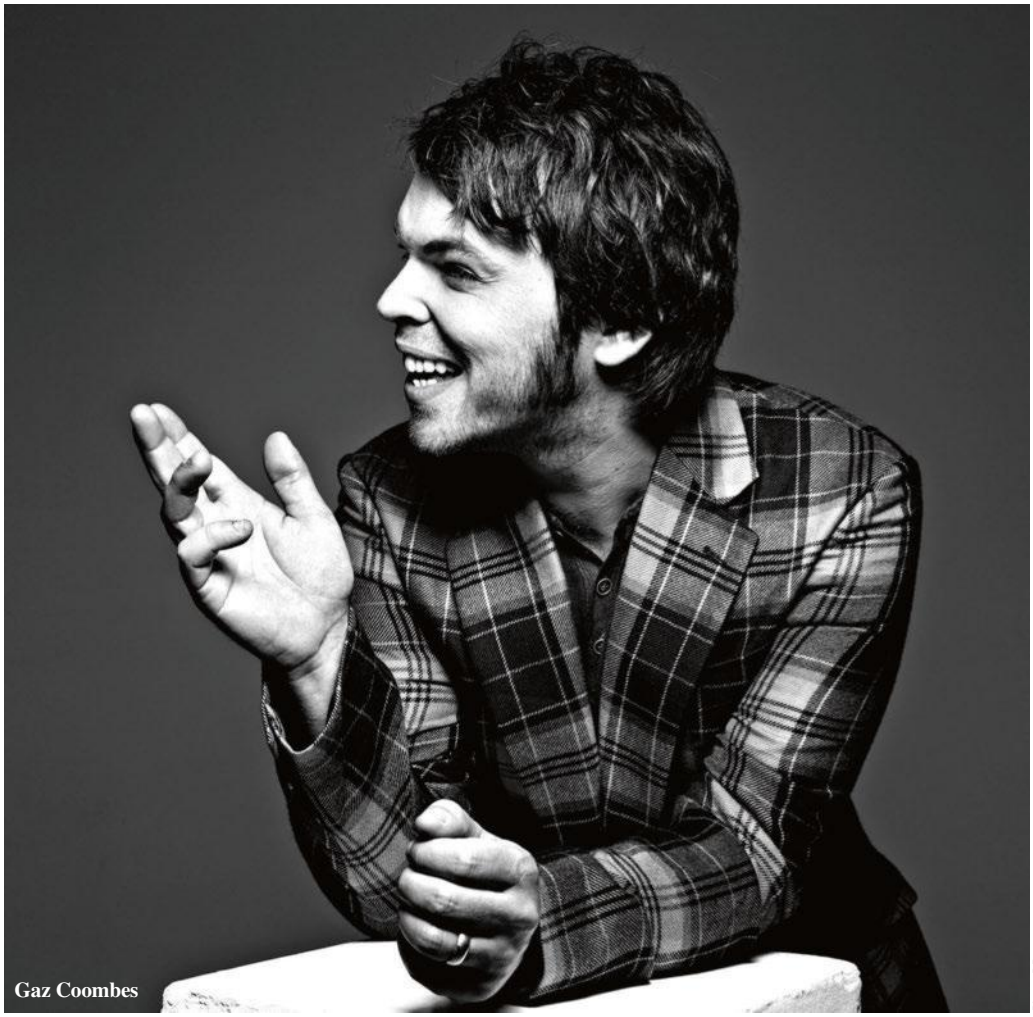
Disponible dès le 9 mars en DVD.

OUI FM · rock&folk

DVD VIDEO · Blu-ray Disc · COMPACT DISC DIGITAL AUDIO · eagle rock entertainment · UNIVERSAL MUSIC GROUP

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI



Gaz Coombes

Photo DR

ANGE
A bientôt 50 ans d'existence, le groupe de Christian Descamps, dépositaire d'un rock progressif à la française, sort "Heureux !", nouvel album qui verra le jour le 2 mars.

AQUASERGE
Le quintette psychédélique se produira avec Orval Carlos Sibelius et La Mirastella au Petit Bain (Paris) le 2 mars. Le lieu est à confirmer en fonction de la crue de la Seine.

ARTHUR H
Après s'être fendu du double album "Amour Chien Fou", le fils du père d'Izia s'est lancé dans une tournée d'une trentaine de dates. Un passage à la salle Pleyel (Paris) est annoncé le 9 octobre à cause d'un Trianon déjà complet le 4 avril.

BEAUREGARD
La programmation complète de la 10ème édition du festival normand (6 au 9 juillet) est tombée. Et c'est du lourd : Jack White, The Breeders, Parquet Courts, Depeche Mode, Charlotte Gainsbourg, MGMT, Black Rebel Motorcycle Club...

BLACK FOXXES
"Reoi" est le deuxième opus du trio anglais, à paraître le 16 mars. Mark Holley et ses acolytes le défendront le 20 avril aux Etoiles (Paris).

BLUES AUTOUR DU ZINC
Pour sa 23ème édition, le festival annonce la présence d'une cinquantaine d'artistes : General Elektriks, Kaz Hawkins, Elles Bailey, Gráinne Duffy, Marcus King Band. A Beauvais, du 16 au 25 mars.

GAZ COOMBES
Le chanteur de Supergrass poursuit sa carrière solo avec un nouvel album, "World's Strongest Man", le 4 mai. L'Oxfordien sera de passage à la Maroquinerie (Paris) le 29 mai.

THE EDITORS
Les Britanniques *post-post-punk* reviennent avec un sixième album le 9 mars, intitulé "Violence".

DENNIS EDWARDS
Celui qui avait remplacé David Ruffin comme leader des Temptations à partir de 1968 est décédé à Chicago, à l'âge de 74 ans.

LES FEMMES S'EN MÊLENT
Virginie Despentes & Zëro, Dream Wife, Juniore, The Pack AD, Fils De Venus, Clara 3000 seront à l'affiche les 15, 16 et 17 mars (Machine du Moulin Rouge, Paris) de la 21ème édition du festival.

GLORIA
Le sextette psychédélique lyonnais jouera à l'Olympic Café (Paris) le 8 mars pour défendre son nouvel EP, "Oîdophon Echorama", à paraître le lendemain.

ALBERT HAMMOND JR
Le guitariste des Strokes revient avec "Francis Trouble", quatrième album solo à paraître le 9 mars. Il sera de passage au Point Ephémère (Paris) le 27 février.

FRANÇOISE HARDY
La chanteuse fait un retour surprise avec "Personne D'Autre", nouvel album prévu le 6 avril, avec à la production Erick Benzi. La Grande Sophie, Yaël Naim, et Pascale Daniel ont collaborés à l'écriture.

JAMES HUNTER SIX
Le crooner de Colchester sera le 8 mars à la Boule Noire (Paris).

IDLES
Le quintette de Bristol continue de sillonner l'Europe pour éructer sa rage. Il sera notamment le 20 avril au Trabendo (Paris).

JUDAS PRIEST
Rob Halford, Glenn Tipton, Richie Faulkner, Ian Hill et Scott Travis sont de retour en cuir et clous avec "Firepower", leur 18ème disque studio, le 9 mars. Ils donneront une date unique en France au prochain Hellfest.

BETTYE LAVETTE
La soulwoman publiera "Things Have Changed" le 30 mars prochain.

LITTLE BOB STORY
Le rocker du Havre met les *little* plats dans les grands en 2018. Il publiera un best of, "High Times 79-88", le 23 mars, qui sera suivi d'un nouvel album.

“Je déteste Frank Zappa, sauf pour un truc : grâce à lui je n’ai qu’une seule personne à détester, puisque c’est lui qui a fait toute cette non-musique que je déteste” ANTON NEWCOMBE

The Horrors

STEPHEN MALKMUS & THE JICKS
Le natif de Stockton et son groupe publient un nouveau single, “Middle America”.

PERE UBU
Les rockers de Cleveland, toujours en activité, publieront le 6 avril un coffret comprenant 4 albums et à l’intitulé francophile : “Les Haricots Sont Pas Salés 1987-1991”.

NATHANIEL RATELIFF & THE NIGHT SWEATS
L’homme de Denver, toujours flanqué de son groupe publiera “Tearing At The Seams” le 9 mars.

DOLORES O’RIORDAN
A 47 ans, la chanteuse des Cranberries est morte le 15 janvier, à Londres, d’une surdose de Fentanyl, un analgésique opioïde déjà fatal à Prince ou Michael Jackson.

ROCK THE PISTES
Pour sa 8ème édition, le festival sis sur le domaine des Portes du Soleil verra slalomer, du 18 au 24 mars, au milieu des skieurs, The Horrors, FFF, Howlin’ Machines, Stephan Eicher.

SEPULTURA
Le *Machine Messiah Tour* des frangins Cavalera assaillira l’Elysée Montmartre le 20 mars prochain.

Yo La Tengo, 2003

Photos DR

PAUL SIMON
A 76 ans, la moitié de Simon And Garfunkel met un terme à sa prolifique carrière par une tournée d’adieu.

SMASHING PUMPKINS
Le groupe de Billy Corgan annonce un nouvel album pour 2018. James Iha et Jimmy Chamberlain sont de la partie et le boulimique Rick Rubin à la production.

SONICS
Les légendes de Tacoma investiront la Maroquinerie (Paris) le 25 février.

ALEX TURNER
Une pétition a été lancée sur change.org pour *bannir la barbe* du chanteur des Arctic Monkeys, qui n’est pas du tout au goût de ses fans. Plus significatif : le groupe à calé quelques passages dans les festivals d’été (aucun en France pour l’instant).

YO LA TENGO
Le trio new-yorkais revient avec “There’s A Riot Going On” nouvel album qui se veut le reflet des troubles de notre époque. Il verra le jour le 16 mars.

Condoléances

Mark E Smith, Fast Eddie Clarke, Michel *Mimi* Gross, Dennis Edwards (Temptations), **Jim Rodford** (bassiste britannique des Kinks, Zombies et Animals), **Dolores O’Riordan** (chanteuse des Cranberries), **Mario Guccio** (chanteur de Machiavel), **Edwin Hawkins** (chanteur américain), **Dave Holland** (batteur de Judas Priest de 1979 à 1989), **Erling Mandelmann** (photographe danois), **Hugh Masekela** (musicien, chanteur, compositeur sud-africain), **Steve Nisbett** (batteur de Steel Pulse), **Jean-Claude Lattès** (éditeur), **Pat Torpey** (batteur de Mr. Big), **John Perry Barlow** (parolier du Grateful Dead).

“Plus 45 tours que 33”

STEPHANE SAUNIER

Ancien patron de label, havrais et, surtout, dernière personne à faire jouer des bons groupes à la télévision française, le client du jour était triplement qualifié pour passer dans cette rubrique...

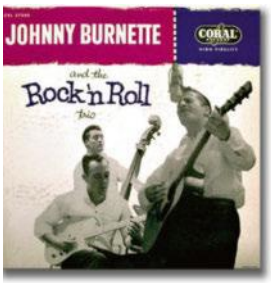
RECUEILLI PAR CHRISTOPHE ERNAULT - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Le monsieur *musique* de Canal+ reçoit à domicile, aux légendaires studios de Boulogne-Billancourt où sont enregistrées les émissions (L'Album De La Semaine, La Musicale) dont il est le programmateur historique, et qui constituent, à l'heure où nous parlons, les derniers bastions rock'n'roll d'un PAF qui n'a jamais aussi bien porté son ridicule acronyme. C'est là, assis sur des flight-cases et menacés à chaque instant par la chute de projecteurs suspendus, que la conversation peut commencer.

La violence du son

ROCK&FOLK : Premier disque ?

Stéphane Saunier : Je ne l'ai pas acheté, on me l'a offert, c'est un Creedence Clearwater Revival, l'album “Cosmo's Factory”. En revanche, le premier que j'ai acheté avec mes propres deniers, c'est “Fun House” des Stooges, qui m'a été conseillé par un disquaire du Havre qui venait juste de s'installer en face de mon lycée, et qui s'appelait Crazy Little Thing, qui a été un temps tenu par Philippe Garnier. On est en 1974. Je rentre chez moi, j'écoute ça et ça change tout, à l'épo-que je suis plutôt rockabilly mais là, “Fun House” me marque, par la violence du son surtout. Mon père, qui avait l'habitude d'écouter des disques avec moi, me dit : *“Pfff... c'est hyper violent !”*



R&F : Quand vous parlez rockabilly, qu'est-ce que vous écoutiez alors, au milieu des années 70 ?

Stéphane Saunier : Eddie Cochran, Gene Vincent jusqu'à ce que je découvre Johnny Burnette. Pour moi, il restera le plus grand. Et notamment l'album “Johnny Burnette & The Rock'n'Roll Trio”, une tuerie, le son, la façon de chanter, les guitares... “Train Kept A Rollin'” par Burnette c'est quand même un summum ! Aujourd'hui c'est JD McPherson qui a repris le flambeau du rockab' tel que je l'aime.

R&F : Du coup, notre biblique question *“Beatles ou Stones ?”* on va se la prendre dans la tronche ?

Stéphane Saunier : Ni l'un, ni l'autre, en effet. Quand t'es dans les Stooges, tu trouves ça un peu mièvre.

R&F : Et tout le rock anglais aussi ?

Stéphane Saunier : Pour moi, le rock anglais, c'est le pub rock et surtout le punk. Là, il y a vraiment deux groupes qui m'ont marqués. Tout d'abord The Outsiders et l'album “Close Up”, c'est très fort. Adrian Borland, leur chanteur, se suicidera d'ailleurs quelques années plus tard, ce qui n'est pas anodin. L'émotion qui se dégage de morceaux comme “Vital Hours”, c'est monstrueux. Ce groupe n'a jamais obtenu la reconnaissance qu'il aurait méritée.

R&F : Comment découvrez-vous ça à l'époque ?

Stéphane Saunier : Le même magasin au Havre. Le disquaire tient boutique mais organise aussi des concerts, et fait des allers-retours Le Havre-Londres, et rapporte des trucs pas possibles. En 1976, au Havre, on voit quand même les Ramones avec les Talking Heads en

Mes disques à moi

première partie, les Jam, les Damned, Dr Feelgood... C'est vrai qu'on avait davantage les yeux braqués sur Londres que sur Paris.

R&F : Deuxième groupe punk ?

Stéphane Saunier : Clash. D'abord musicalement bien sûr, mais aussi niveau look. La classe ! Paul Simonon et tout... Le bouquin de photos de Pennie Smith qui retrace leur tournée américaine de 1980 le montre bien. Et puis les textes, évidemment. Joe Strummer, c'est un putain de poète.

R&F : A l'époque vous entrez dans le business de la musique…

Stéphane Saunier : Je m'occupe de groupes du Havre, Bad Brains et Fixed Up. Mais un autre groupe me marque à l'époque, et qui ne vient pas du Havre mais de Rouen, et Dieu sait qu'à l'époque c'est la guerre entre les Diables Rouges et les *ciel et marine*, c'est les Dogs et leur album "Walking Shadows" en 1980. Qui est aussi, selon moi, le meilleur album français de tous les temps. Il y a un truc fabuleux, et bizarre aussi, c'est la pochette conçue par Etienne Robial avec qui je travaillerai plus tard à Canal+ *(Robial est le créateur du logo de la chaîne et de son habillage graphique historique)*.

R&F : A vos yeux, c'était le seul groupe français crédible face aux Anglo-Saxons ?

Stéphane Saunier : Avec Little Bob Story, oui. Même les groupes de pub rock comme Dr Feelgood ou Eddie & The Hot Rods ne voulaient plus que Little Bob fasse leur première partie. C'était trop fort.

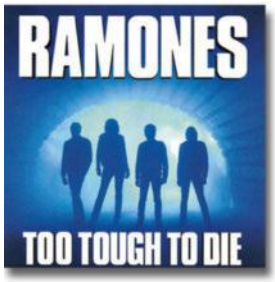
J'arrête le foot

R&F : D'ailleurs vous dites : "*Je suis passé du foot au rock le jour où j'ai vu jouer Little Bob Story.*"

Stéphane Saunier : Ouais. J'étais à L'UCJG *(un foyer de jeunes Havrais)*, je faisais un tournoi de foot. Je suis sorti et Bob jouait dans la cafeteria, à l'époque, il avait encore une choriste et tout... Ça a changé ma vie. J'arrête le foot et je me mets au rock'n'roll.

R&F : Vous montez alors le label Sonics Records…

Stéphane Saunier : Oui, en honneur des Sonics. Pareil, groupe hyper violent : chant, saxophone complètement saturé... Même le logo de mon label est inspiré de la pochette de leur album "Boom" où on les voit tous les 5. Je sors alors un paquet de trucs qui viennent d'Australie : The New Christs, The Screaming Tribesmen que je découvre via Jim Dickson *(producteur australien, proche de Radio Birdman)*. Et quand je pars avec lui pour la première fois en Australie en 1985, je découvre alors la soul qu'il me fait écouter. Dans le genre, si je dois retenir un mec c'est Sir Baby Huey et l'album "Living Legend" sorti sur le label de Curtis Mayfield. C'est violent, aussi, dans le genre.



R&F : Après Sonics, vous montez Closer Records…

Stéphane Saunier : Oui, avec Philippe Debris. On sort deux disques que j'aime plus particulièrement. Côté français, Kid Pharaon, super groupe de scène qui venait de Bordeaux. Et, côté américain, le "Too Tough To die" des Ramones, en 1984.

R&F : D'où vient votre intérêt pour REM, alors ?

Stéphane Saunier : C'est un groupe que je découvre via Chris Stamey *(fondateur du groupe power pop The dB's)* qui m'envoie "Radio Free Europe" qu'il vient de produire. Je pars voir REM en concert à Londres, où il a pris Fixed Up, un groupe que je manage, en première partie. Et là, c'est le début d'une longue histoire avec ce groupe qui a amené le rock indé sur toutes les ondes. Une énergie, une intelligence aussi. Et Michael Stipe c'est un putain de mec, quoi.

R&F : Après, vous vous occupez de la branche française de Roadrunner, un label de metal.

Stéphane Saunier : Des problèmes financiers nous poussent à fermer Closer. Je quitte Le Havre pour Paris et rejoindre le label. Je ne connais pas grand-chose en metal à l'époque. Mais je vais à un concert de Sepultura à L'Elysée Montmartre : il n'y avait que des gosses dans la salle, qui slammaient comme des dingos... Et là, je me dis : *"Vas-y à fond."* La relation était aussi forte avec le public que ce que j'avais vu dans le punk. Je rencontre les mecs de Sepultura, abordables, hyper ouverts... Je suis fier d'avoir contribué à leur premier gros carton, l'album "Roots" en 1996.

R&F : C'est d'ailleurs indirectement via Sepultura que vous allez devenir programmateur de Nulle Part Ailleurs…

Stéphane Saunier : Pendant un an, je les ai fatigués pour faire passer Sepultura, et j'y suis finalement arrivé. Plus tard, Philippe Gildas m'a dit : *"A partir du jour où Sepultura est passé sur Canal, les gens savaient qu'il y avait un live tous les soirs dans l'émission."* Un an après, j'ai rejoint l'émission.

R&F : Votre album live préféré, d'ailleurs ?

Stéphane Saunier : "Kick Out The Jams" de MC5. Putain de disque.

R&F : Vous racontez que quand Lana Del Rey est passée à L'album De La Semaine, à ses débuts, vous lui avez offert un disque d'Elvis Presley… Pourquoi ?

Stéphane Saunier : Tout le monde parlait d'elle à propos de ses lèvres : refaites, pas refaites ? Ça en devenait dégueulasse, et moi je voulais qu'on parle seulement de musique. Je lui ai donc offert ce 45 tours, "Edge Of Reality" que j'ai acheté sur eBay et c'est vrai qu'elle a piqué un fard en me disant : *"C'est bien la première fois qu'on est gentil avec moi"*. C'était histoire de la mettre à l'aise.

R&F : Vous offrez beaucoup de disques autour de vous?

Stéphane Saunier : Oui. J'ai une belle histoire à ce propos. J'étais à Rock En Seine pour voir les Arctic Monkeys et, juste avant le début du concert, j'entends la basse du morceau "City Slang" de Fred Smith... L'un de mes titres préférés ! En fait, ils étaient venus à "L'Album De La Semaine" quelque temps auparavant et j'avais longuement discuté de musique avec Alex Turner, il m'avait dit : *"Fais-moi une compile"*. Je lui ai faite, avec ce titre, notamment, dessus. Il m'a expliqué que pendant toute la tournée qui a suivi, ils ouvraient avec ce morceau !

R&F : Vous avez des regrets par rapport à des artistes que vous n'auriez pas réussi à programmer ?

Stéphane Saunier : Tom Waits. J'ai tout essayé. Neil Young...

R&F : Il y a ce grand écart dans vos goûts entre Sepultura, Sir Baby Huey, le rockabilly… Mais y a-t-il des genres de musique que vous détestez ?

Stéphane Saunier : Le free jazz. Mais, il y a des trucs en jazz que j'aime bien, genre Nils Petter Molvær. A l'époque de Nulle Part Ailleurs, pour coller au titre de l'émission, j'essayais de programmer des styles très différents. Un bon morceau reste un bon morceau, dans n'importe quel genre de musique.

“Le meilleur guitariste du monde c’est Fred Sonic Smith”

R&F : L’un de vos meilleurs souvenirs sur Canal ?
Stéphane Saunier : Gorillaz, à l’époque de “Plastic Beach” en 2010. On a préparé l’émission avec eux. On a monté un bateau gigantesque pour le coup. 32 mètres de long, 15 mètres de large, 18 mètres de haut. C’est certainement ce que j’ai fait de mieux, visuellement. Avec un groupe qui a joué le jeu et la découverte d’un mec qui s’appelle Jamie Hewlett, qui est un putain de punk. Sinon, Iggy, évidemment. On l’a fait trois fois pour La Musicale et pour la dernière, pour l’album “Post Pop Depression”, je suis allé le voir en concert à Boston pour préparer l’émission. J’arrive dans sa loge, il est à moitié à poil, il me voit et il me dit : *“Give me a kiss.”* Grande satisfaction pour moi le fan de “Fun House”.

R&F : Quel est le dernier disque que vous avez acheté ?

Stéphane Saunier : Starcrawler. Je fais chier tout le monde avec ça. C’est des gamins de LA... Il n’y a rien de nouveau, mais ils le font bien. Il y a une énergie là-dedans. Un gros paquet de couilles.

R&F : L’avenir du format disque ? Le streaming ? Le vinyle ? Toutes ces questions post-modernes…
Stéphane Saunier : Evidemment, je suis vinyle. Et plus 45 tours que 33 !

Pour le reste, que ce soit en musique, en cinéma c’est *mort*. La culture fait désormais partie des choses gratuites. Il va falloir s’y faire.

Jouer de la flûte

R&F : Merci pour votre optimisme. Disque de l’île déserte ?
Stéphane Saunier : Je vais revenir à Fred Smith et son *seven-inch* de 1978, “City Slang”. Il n’a fait quasiment que ça de son vivant, hors démos et fonds de tiroir. C’est le morceau le plus sauvage qui soit. Il y a un break au milieu, piano-basse... Et puis le solo de Fred Smith, quoi... Parce que, désolé, mais les débats entre Jeff Beck, Jimmy Page et tout *(soupirs)*... Messieurs, *I’m very sorry but*... Le meilleur guitariste du monde c’est Fred *Sonic* Smith... Que j’ai essayé de suivre à la fin de sa carrière, quand il s’est marié à Patti Smith. Je lisais toutes les interviews de Patti Smith pour avoir des nouvelles de Fred... Tout ça pour découvrir qu’il avait appris à jouer de la flûte à Patti Smith, quoi. Le mec avait arrêté la guitare ! C’est comme le jour où Dave Grohl a arrêté de jouer de la batterie. Pour moi, le meilleur groupe, ça aurait été Fred Smith à la guitare et Dave Grohl à la batterie. On aurait eu quelque chose, là. ★

L’Album De La Semaine, La Musicale sur Canal+

KAVIAR SPECIAL

Le brillant troisième album de ces jeunes gens ne fait que le confirmer : Rennes est la nouvelle place forte du rock garage hexagonal.

Ils s'appellent The Madcaps, Volage, Sapin, Kaviar Special, Pain Dimension, Dusty Mush… Aux alentours de 2013, comme un mouvement spontané, des dizaines de groupes ont éclos au même moment partout en France. Si la vague Strokes/ Libertines avait accouché au début des années 2000 de la génération des baby rockers en France, l'émergence de la scène de San Francisco, portée par Ty Segall et Thee Oh Sees, a été le moteur de l'éclosion d'une nouvelle scène garage en France. Parmi celle-ci, Kaviar Special, quatuor rennais au talent fou qui s'affirme sur son troisième album comme un des groupes hexagonaux les plus emballants.

La rue Saint-Malo à Rennes

Alors que sort "Vortex", le nouvel album, on a rencontré les trois membres originaux de Kaviar Special — ils ont récemment changé de batteur — dans un bar de la rue Saint-Malo à Rennes. Adrien (bassiste), Vincent (guitare) et Léo (guitare) se sont assis autour d'un verre pour revenir sur leur parcours. Adrien résume le début : *"On s'est rencontrés il y a 5 ans en première année de fac de bio, on a fondé Kaviar Special sur les cendres de mon ancien groupe. On a joué un premier concert aux Ateliers du Vent à Rennes, à l'arrache, avec 4 morceaux et puis, de fil en aiguille, on en a écrit d'autres et joué de plus en plus de concerts."* Rennes ressemble aujourd'hui à une sorte de Mecque du punk garage : *"Il y a une grosse communauté de petits groupes qui fait que c'est encourageant de faire de la musique. On a vu des groupes garage comme Catholic Spray ou Acid Baby Jesus jouer dans des caves et on s'est dit :* 'Putain, nous aussi on peut faire ça.' " Léo : *"Au début, on venait aux concerts pour picoler et faire la teuf, et puis à force de voir des dizaines de concerts, tu te dis :* 'Pourquoi pas moi ?' *Si j'arrive à tenir 5 ou 6 morceaux avec mes potes, je peux aller jouer dans une cave. Plein d'assos proposent de jouer parce qu'elles sont toujours en galère de première partie."*

C'est ainsi qu'une communauté de groupes a commencé à se former en ville. Vincent : *"On a fait partie d'une espèce de vague. Quand on a commencé le nôtre, il y a plusieurs groupes qui se sont formés un peu au même moment. Il y avait Rigg, Sapin, les Madcaps sont arrivés un peu après. Tu vois le concert de l'un, le concert de l'autre, et inévitablement tu te compares un peu. C'est plus un boost mutuel que de l'émulation."* Alors qu'ils s'émancipent avec ce troisième album aux arrangements ambitieux, les musiciens de Kaviar Special sont usés de l'allusion systématique faite à Ty Segall et Thee Oh Sees, modèles assumés à leurs débuts, dont l'influence se perçoit de façon plus sporadique désormais. *"C'est comme des grands frères encombrants"* s'amuse Léo. Adrien : *"On les écoute beaucoup moins aujourd'hui. De toute façon ils sortent tellement d'albums qu'on n'a plus le temps de suivre."* En réalité, l'influence la plus prégnante chez eux est sans doute Bare Wires, l'ancien groupe du paria Matthew Melton, celui que les trois ont *"le plus écouté pendant 2 ou 3 ans."* Aujourd'hui, Kaviar Special est le fer de lance de sa propre scène, et son troisième album est un signe de plus que le rock garage français se porte plutôt bien, merci. ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *"Vortex" (Azbin/ Beast/ Howlin' Banana)*

Photo DR

NATHANIEL RATELIFF & THE NIGHT SWEATS

TEARING AT THE SEAMS
NOUVEL ALBUM
09 MARS

EN CONCERT A PARIS TRIANON
09 AVRIL

STARTER
LA CULTURE EN RÉSEAU

rock&folk

CONCORD
MUSIC GROUP

caroline
international

Prospect

L'histoire d'Imarhan est celle chantée par Mick Jagger dans "Street Fighting Man"

IMARHAN

Une nouvelle génération touarègue tape à la porte du désert ? Rencontre avec *Ceux qui s'aiment*, quintette de Tamanrasset, mélangeant rock, funk et blues.

Située à l'extrême sud de l'Algérie, Tamanrasset est la dernière agglomération avant les étendues rocailleuses et noires, hérissées de contreforts montagneux, du Hoggar. C'est l'un des refuges de la communauté touarègue depuis des décennies, et l'un des berceaux de son blues rock lancinant et hypnotique : les fondateurs de Tinariwen y échangèrent leurs premiers riffs de guitare au début des années 1980, augurant une révolution musicale qui résonne aujourd'hui sous de multiples formes, dont l'une des plus prometteuses se nomme Imarhan.

Mille-feuilles de guitares

"Tamanrasset s'est beaucoup développée ces dernières années, tous les réfugiés y affluent pour fuir les conflits au Mali, au Niger, en Libye. Les Touaregs y sont majoritaires aujourd'hui. C'est le seul endroit calme pour nous", raconte Sadam, le leader de la formation, de passage à Paris.

Né dans la cité algérienne voilà vingt-six ans, Sadam est l'incarnation de la nouvelle identité d'un peuple qui fut longtemps désigné comme celui du désert, sédentarisé par la force des choses mais dont la jeunesse, grandie en ville, s'est connectée au monde via Internet. La filiation avec Tinariwen n'est pas que musicale : Sadam, *alias* Iyad Moussa Ben Abderahmane, est cousin d'Eyadou Ag Leche, le bassiste du groupe amiral du rock touareg, et a remplacé lors de récentes tournées sa figure la plus connue, Ibrahim Ag Alhabib, immobilisé dans le nord du Mali en raison du conflit qu'endure la région depuis plusieurs années. L'histoire d'Imarhan est celle chantée par Mick Jagger dans "Street Fighting Man" : quelle perspective pour un jeune de Tamanrasset à part rejoindre un groupe de rock'n'roll ? Sadam commence à gratter une guitare à 13 ans avec des amis de son quartier de Sersouf. Un groupe se forme, qui anime fêtes, mariages, enregistre des démos en Italie, en 2011, à la faveur d'une première incursion à l'étranger. Un album arrive en 2015 sur le label berlinois City Slang, qui est aussi celui de Calexico et fut celui d'Arcade Fire. Le deuxième confirme aujourd'hui les inclinaisons de la bande : là où Tinariwen privilégie les titres méditatifs ou les tempos medium, Imarhan avance pied au plancher sur une bonne moitié des morceaux, élabore des mille-feuilles de guitares aux distorsions crémeuses, à l'image de "Azzaman" et de ses déferlantes surf rock. Langueur des grands espaces et tuniques traditionnelles pour les aînés, furia urbaine et blousons en cuir pour la relève. Le groupe a été renforcé en studio par un batteur, qui, ajouté à la calebasse traditionnelle, lui confère une puissance de feu indéniable. *"Beaucoup de ces chansons sont très rythmiques et faites pour danser, ça peut ressembler un peu à du funk*, estime Sadam. *La base est touarègue mais on la mélange avec d'autres styles. On écoute de tout, de Jimi Hendrix aux Red Hot Chili Peppers."* Si les frontières avec le Mali et le Niger ont été fermées par le gouvernement algérien, celles avec l'Occident se sont avérées plus faciles à franchir. Les jeunes musiciens ont notamment sillonné les Etats-Unis plusieurs semaines, ouvrant pour Bunny Wailer, Howe Gelb, Kurt Vile ou écumant les festivals, constatant la réception favorable qu'y trouvaient leurs morceaux. *"Le public là-bas comprend vite ce genre de musique, ça ressemble au blues, au rock, il y a pas mal de sonorités identiques."* Conquérir les amateurs de rock reste le graal de tous les groupes touaregs. De tous ceux apparus depuis une vingtaine d'années, Imarhan semble le mieux armé pour effectuer le grand saut. ★

BERTRAND BOUARD

Album "Temet" (City Slang)

En concert le 29 mars à la Maroquinerie (Paris) et le 30 à La Maison de Begon (Blois)

Photo DR

CHARLOTTE GAINSBOURG • ORELSAN • EDDY DE PRETTO • RAG'N'BONE MAN
IBEYI • SHAKA PONK • NINA KRAVIZ • LAURENT GARNIER • HYPHEN HYPHEN
TSHEGUE • CABBAGE • CONCRETE KNIVES • QUEEN ZEE • JESSICCA93
ZEAL & ARDOR • MAT BASTARD • PÉPITE • MINUIT • NICK GARRIE
NAKHANE • CELESTE • IAIN MATTHEWS • IGORRR • FEU! CHATTERTON
ALELA DIANE • ISAAC GRACIE • ALICE MERTON • WALK OFF THE EARTH
HOLLIE COOK • DREAM WIFE • SANDRA NKAKE • BAGARRE
MELISSA LAVEAUX • DANI AVEC EMMANUELLE SEIGNER
MARINA HANDS & LA MAISON TELLIER • SOOM T & DUB 4 • ELLIOTT MURPHY
HOMMAGE À LEONARD COHEN • CHRISTOPHER PAUL STELLING...

BOURGES *aime la culture !*

PRINTEMPS-BOURGES.COM ET FNAC.COM
ET SUR VOTRE MOBILE AVEC L'APPLI « LA BILLETTERIE FNAC SPECTACLES » & DANS LES MAGASINS FNAC, CARREFOUR, GÉANT, INTERMARCHÉ, RIFFX.FR ET POINTS DE VENTE HABITUELS.

2 4 3 centre val de loire
France Inter
Culture
Centre-Val de Loire
CHER DÉPARTEMENT
CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX
Crédit Mutuel
RIFFX.fr
Kronenbourg SAS
DEEZER
le berry républicain
inrockuptibles
brain
ANOUS PARIS
rockfolk
CGR CINÉMAS
fnac
GROUPE RATP
20 minutes

Des tubes de terrain vague

VOX LOW

cold wave A un âge où beaucoup se résignent, ces deux amis ont remonté un groupe aux idéaux intacts. Il y a parfois un deuxième acte dans la vie des musiciens parisiens...

Vox Low, un nom, quel nom, qui doit tout au hasard. Deux mots, deux hommes. Un disque formidable. C'est un quatuor à deux si l'on osait. Une colonne vertébrale indestructible, deux amis, deux âmes solitaires qui ont accepté de s'y mettre, pour rien, pour la musique, pour faire danser la mort et lui dire d'attendre encore un peu. Et deux potes ajoutés, Mathieu Autin (batterie) et Guillaume Léglise (guitare) pour constituer l'armée nécessaire pour détruire les ultimes réticences sur scène (le groupe a répété avec acharnement pendant des mois pour monter au front armé comme il faut).

Vieille vague

Le binôme créateur, ensemble depuis 2002 (les deux amis se sont rencontrés grâce à leurs copines respectives), c'est Jean-Christophe Couderc (voix et synthé), un banlieusard qui découvre le micro avec Vox Low et Benoît Raymond (basse, guitare et synthé), du Sud-Ouest. La basse... Comment dire ? Ici, elle écrase les habitudes, elle détruit les arrogances, elle convie à une transe qui permet d'oublier, quelques minutes, les couleurs sales de la réalité. Avant, ils ont enregistré quelques disques avec un autre groupe. Think Twice. *"Du funk blanc"* lâchent-ils, goguenards. Wikipédia est là pour instruire ceux qui veulent savoir. Le passé peut bien aller parader ailleurs. Ce qui compte, c'est aujourd'hui. Vox Low a mis du temps avant d'exister. Il y a eu la vie, le travail, les doutes, la fatigue, les cœurs qui souffrent, les enfants, ces petits magiciens-monstres qui transforment les laboratoires d'enregistrement en chambres à coucher et à rêver. Et puis, un jour... La flamme réactivée, l'envie d'en découdre à nouveau. Vox Low donc.

Les deux camarades contre-attaquent. Ils composent des chansons. Les font tourner sur la grande toile. Le buzz, mot atroce et tellement actuel, fait le reste. Quelques EP voient le jour depuis 2015. Des pointures comme Andrew Weatherall valident la chose. Jusqu'à cet album à la liberté noire, au groove sans reddition, capable d'allumer chez des mômes bien des vocations. Quand on leur demande en préambule de décrire ce premier album, ils répondent, amusés : *"Ça commence bien"* avant de chercher la bonne réponse pendant de longues secondes. Jean-Christophe : *"On a tendance à dire que c'est un peu notre madeleine de Proust ce disque. Parce qu'on est des quadras et qu'on y a mis tous nos trucs depuis qu'on est ados, jeunes adultes, etc. Un pot-pourri de tout ça en quelques sorte..."*

Quels sont les artistes qui les ont fait grandir, les disques qu'ils ne braderaient pour rien au monde. Pour Benoît, c'est Genesis avant le départ de Peter Gabriel, Iggy Pop et Led Zeppelin. Pour Jean-Christophe, Béru, Cure et LFO, lui qui, en 1991, découvre les raves et la puissance de l'instant. Vox Low aime taper du pied.

Born to be Bad

Le label Born Bad vient de célébrer en grande pompe ses dix ans d'existence avec une tournée nationale. Le rapport entre Frustration, Cheveu, Forever Pavot, Julien Gasc, Usé et Vox Low ? Ce besoin de transformer l'égoïsme en quelque chose de viscéral, de non-négociable. Un documentaire, "Mauvaises Graines", raconte cette histoire et celle de JB, créateur du label et ogre banlieusard. Réalisé par Clément Mathon, de Milgram pour Culturebox (la chose est disponible en replay sur le site de l'émission), ce film, comme la musique de Born Bad, préfère, aux autoroutes narratives pépères, une mise en abyme de combat. Ici, on ne recherche pas de nouveaux adeptes, on raconte, sans fard, on avance, coûte que coûte.

Vox Low aime ne pas choisir. Prendre, peu importe le genre, tant que ça vibre, que ça creuse au bord du précipice. Ce disque cold wave, new wave, no wave, post-punk, psyché, blablabla, est une grande boucle, une messe tribale, un goûter d'anniversaire où l'on aurait enfermé pour l'éternité les parents à la cave, solidement bâillonnés. La musique de Vox Low est vivante, furieusement vivante. La modernité de cet album, enregistré à la maison presque intégralement, vient du son, de cette cohérence presque animale qui s'en dégage. Des tubes de terrain vague ! Jean-Christophe : *"On s'est amusé à un moment à appeler notre musique de la* old wave*..."* Sa musique fédère parce qu'elle transpire entre les tombes, dans la touffeur d'une nuit d'orage. Par endroit, une ironie délicieuse éclate comme une petite bulle de savon. Et puis, on danse, merde, tout le temps, même quand c'est triste, martial, clin d'œil inconscient ou juste beau.

Territoire magique

Ces lecteurs de Philip K Dick l'ont bien compris : la réalité n'existe pas. Il faut savoir lire entre les lignes, piétiner l'évidence trompeuse. *"On est schizos, à la fois optimistes, amoureux de la vie, hédonistes, on adore l'humour potache mais on sort ce disque sombre, assez désabusé, qui vient vraiment de notre époque, bien sûr. Mais avec un groove !"* Si l'on insiste un tantinet, ils avouent être *"un peu revanchards."* En tout cas heureux d'avoir pu écrire ce disque, *"d'être allé jusqu'au bout"* et d'en être là en 2018. Et puis, il y a les concerts, territoire magique. Prolongement hallucinogène du studio. Un ami à eux tourne actuellement un documentaire sur le chamanisme, ils vont en assurer la bande-son. Evidemment. La musique de Vox Low regarde les cieux droit dans les yeux. ★

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

Album *"Vox Low" (Born Bad)*

Photo Marion Barat-DR

"Je prends soin de mon obscurité"

THE SOFT MOON

Luis Vasquez revient avec un quatrième album peuplé de stridulations synthétiques et de fantômes fascinants.

indus

Le rock est une histoire d'âmes errantes esseulées, de bouteilles jetées à la mer depuis la certitude qu'il n'y a aucun plan B, que l'humanité est foutue. Ce diagnostic, Luis Vasquez, alias The Soft Moon, le partage. Face à ce constat le dilemme est le suivant : ou bien faire diversion — et la décharge d'électricité n'y coupe pas ! — ou bien tenter de bâtir des communautés, communautés de solitaires. Utopie d'avant la chute. Cette utopie traverse l'œuvre de ce Californien saturnien qui apporte ici quelques lumières sur le combat qu'il mène contre les ténèbres croissantes.

Kiffs moon

Singulière obsession pour l'astre nocturne que Soft Moon partage avec Moon Duo, Sun Kil Moon, Moon Gogo, Dead Moon, sans parler de Moondog ou de Keith Moon, voire de Luna… Ajoutons "Blue Moon" (Elvis Presley, entre autres), mais aussi "Bad Moon Rising" (Creedence Clearwater Revival), "Pink Moon" (Nick Drake), "The Dark Side Of The Moon" (Pink Floyd), "Moonshiner" (Bob Dylan), "C Moon" (Wings), "Marquee Moon" (Television), "The Killing Moon" (Echo & The Bunnymen), "Harvest Moon" (Neil Young), "Under The Cherry Moon" (Prince) ou encore "Beach On The Moon" (Kurt Vile)… et on a un sujet de thèse, clé en main.

Vide et infini

On le croyait en Italie, où il a enregistré ses deux derniers albums ("Deeper" et "Criminal", en 2015 et 2017), mais c'est depuis l'insomniaque Berlin que la conversation s'engage, sur un ton d'ailleurs plutôt léger. Vasquez y vit depuis quelques années, exilé de ses Etats-Unis natals devenus insoutenables. L'Europe est plus qu'un lieu de repli, c'est un environnement salutaire où il peut *"flâner"* et dialoguer avec les fantômes du passé : le krautrock, la darkwave, mais aussi le Bowie expressionniste de "Low" ou "Heroes", ainsi que le Nick Cave de "From Her To Eternity". Les fantômes sont tutélaires et l'étranger est une puissante source d'inspiration pour celui qui a grandi avec sa mère en plein désert de Mojave, non loin d'un autre fantôme, celui de Captain Beefheart. *"Le désert m'a contraint à devenir créatif. J'habitais une ville nouvelle, Victorville, où je n'avais aucun ami et où il n'y avait pas grand-chose à faire. Je m'ennuyais beaucoup, il fallait donc être créatif. J'étais dans ma chambre, je jouais de la guitare, et c'est à peu près tout ce que j'avais à faire, écrire des chansons. En même temps j'étais fasciné par les paysages. Le premier album que j'ai publié, 'The Soft Moon'* (2010)*, est une sorte de cliché de cette époque de ma vie, fortement marquée par cet environnement, le désert, vide et infini."*

Gamin, alors qu'il passe déjà le plus clair de son temps à dessiner et peindre, sa mère l'encourage à devenir artiste. Or, lui, ce qui véritablement l'intéresse, c'est la musique que cette dernière écoute en boucles sur cassettes — Prince, en particulier — et qui lui donne très tôt une idée précise de la manière dont se construit une chanson. Puis, il y a un choc décisif, vers 7 ou 8 ans : *"Un clip de Mötley Crüe ! Je m'en souviens très bien, j'étais totalement fasciné par ce que je voyais : la pose, l'usage des guitares, tout. Ce fut l'acte de naissance de mon désir de devenir musicien."* La mère finit par céder aux demandes de son rejeton, et lui offre sa première guitare à ses douze ans. Là, il s'enferme dans sa chambre, écrit des chansons en pagaille, triturant sa guitare dont il apprend à jouer en autodidacte. Les années passent, les groupes sans lendemain se succèdent ; Vasquez commence à collectionner les boîtes à rythmes vintage et les synthétiseurs analogiques, sur lesquels il branche désormais sa guitare. On arrive en 2010, il lance son projet solitaire, The Soft Moon. Les premiers albums publiés chez Captured Tracks sont une célébration boulimique du son synthétique, où s'entendent les réminiscences d'autres fantômes, ceux de Numan, de la synth-pop et de ses héritiers cold, comme le Cure de la trilogie 1980/ 82, bande-son de l'angoisse qui trouve à s'y exorciser. Sur ce point, la conversation devient mise au clair. On a souvent lu, à propos du projet Soft Moon qu'il était influencé par tel ou tel autre artiste. *"Rien de plus ennuyeux. Il me semble plutôt qu'il y a une sorte de conscience collective. Nous recréons une sorte de communauté d'esprits qui ont des affinités. Il ne s'agit pas d'influences. Tout part d'une certitude : on est seuls. Et faire de la musique, c'est avoir à faire avec ça et donc au besoin de faire une communauté. Ce n'est pas s'échapper, ce n'est pas une évasion, non, c'est* la *réalité. Ma musique, c'est la réalité et non la fuite hors de celle-ci. Il est question davantage de griefs adressés au monde."*

Plus loin dans l'obscurité

The Soft Moon va-t-il devenir plus sombre ? *"Une chose est certaine, je prends soin de mon obscurité. Mais tu sais, aller plus loin dans l'obscurité c'est, d'une certaine manière, s'approcher de la lumière. Plus d'obscurité, plus de lumière. Je pense qu'on est complètement foutus. C'est la fin d'une ère. Cette idée de fin m'obsède depuis que je suis gamin. Mais ce qui me fascine encore davantage, c'est l'idée que la disparition de l'humanité puisse ne faire aucune différence pour l'univers. Il y a quelque chose d'assez amusant là-dedans. D'amusant et de tragique."* ★

ALEXANDRE BRETON

Album *"Criminal" (Sacred Bones)*

Photo Marion Costentin-DR

"Sans modèle"

A. SAVAGE

rock L'une des têtes pensantes de **Parquet Courts** s'est offert un peu de vacances. Le temps de peindre quelques toiles et d'enregistrer un splendide album.

Après une année de pause avec Parquet Courts, Andrew Savage vient défendre à Paris son premier album solo. C'est à l'étage du Pop-Up du Label, enfoncé dans de cossus fauteuils en cuir, que l'on rencontre le productif songwriter qui, sous des abords austères — rondes bésicles et fringues *normcore* — se montre disert et évidemment fort érudit.

Réserve indienne

ROCK&FOLK : Pouvez-vous nous en dire plus sur la genèse de ce disque ?
Andrew Savage : J'ai commencé à y réfléchir il y a deux ans. Je savais que j'avais sous la main quelques vieilles compositions, certaines datant de plus de dix ans et qui ne correspondaient pas aux groupes dans lesquels j'étais à l'époque. J'ai écouté tout ce que j'avais en stock et ai essayé de trouver un dénominateur commun, une thématique. En l'espace de six mois, entre décembre 2016 et juin 2017, j'ai tout enregistré avec Jarvis Taveniere et Aaron Neveu de Woods ainsi que Jack Cooper d'Ultimate Painting — ces trois-là m'accompagnent d'ailleurs ce soir — et bien d'autres encore. Cette expérience différente a aussi nourri mon écriture pour le prochain album de Parquet Courts.

R&F : On y trouve quelques morceaux assez country. D'où vient cette influence ?
Andrew Savage : J'aime bien la country, ayant grandi avec un certain nombre d'artistes comme David Allan Coe, George Jones, Merle Haggard, Waylon Jennings, Willie Nelson, Gram Parsons... Mais mes chansons ne sont pas vraiment country au sens strict, je dirais plus qu'elles se rattachent à cet univers. Si tu les passais dans un bar au Texas, il y aurait des chances pour que certaines personnes dansent, mais aussi que d'autres se regardent en disant : *"Qu'est-ce que c'est que ce truc ?"*

R&F : "Eyeballs" est assez poignante. Elle parle d'une rupture ?
Andrew Savage : Pas vraiment une rupture, plutôt une dispute.

R&F : C'est un thème qui parcourt tout l'album.
Andrew Savage : Cela parle d'une relation, oui...

R&F : "Buffalo Calf Road" a-t-elle une résonance politique ?
Andrew Savage : Oui. Je fais le lien entre la bataille de Little Bighorn et la mobilisation de Standing Rock. Il y a eu une vive protestation à cause d'un pipeline qui a été construit à travers une réserve indienne, et qui pollue l'eau. Cela casse une promesse du gouvernement qui était de ne plus empiéter sur leurs terres. C'est un triste événement qui s'ajoute à la tragique histoire entre les Américains et les Amérindiens. Il y a un rapport avec la colonisation, l'impérialisme et la volonté d'expansion. Des crimes sont commis au nom du capitalisme et il faut y mettre un terme.

R&F : Sur l'album, on note aussi une certaine ironie récurrente à propos de la religion. Qu'en est-il ?
Andrew Savage : Je n'ai pas de religion mais, gamin, j'étais catholique et même enfant de chœur. L'identité chrétienne était importante pour mes parents. A treize ans, je leur ai annoncé que je n'étais pas croyant, mais j'ai continué le catéchisme pour qu'ils soient heureux. Ils voulaient que nous ayons l'air d'une famille respectable.

R&F : Les textes de "Phantom Limbo" ou "Thawing Dawn" sont assez cryptiques.
Andrew Savage : Mes chansons évoquent souvent des fragments de souvenirs qui reviennent, et dont on ne peut s'échapper. L'enfance, le Texas font partie de ce que je suis, et il serait malhonnête de vouloir l'ignorer. L'auditeur ne peut donc pas savoir ce qu'il y avait dans ma tête au moment de l'écriture, mais ces visions peuvent faire écho à un moment de sa vie. C'est cette forme d'interaction qui m'importe.

Mes peintres favoris

R&F : Vous êtes aussi peintre. Pouvez-vous nous parler de votre vision et de vos influences ?
Andrew Savage : Il y a un parallèle entre mon travail en tant que peintre et celui de parolier. Mes toiles se rapportent à des choses qui restent en mémoire et à la façon dont notre esprit comble les manques par la création, car il essaie de corriger ce que l'on a oublié. C'est un concept qui m'intéresse beaucoup. Je dessine donc toujours de tête, sans modèle. Mes peintres favoris sont Picasso, Matisse, Jacob Lawrence, John Wesley, Stuart Davis ou encore Kerry James Marshall pour citer un artiste contemporain. J'aime la manière dont Kandinsky nous parle de la couleur, de son aspect émotionnel. J'ai eu droit à trois expositions et des commandes de tableaux pour décorer les chambres d'un hôtel à Los Angeles. 2017 a été consacrée à la peinture et à mon album solo, mais 2018 le sera davantage pour Parquet Courts. ★

RECUEILLI PAR JONATHAN WITT
Album *"Thawing Dawn" (Dull Tolls)*

Le capitalisme Savage

Equivalent moderne de l'homme de la Renaissance, Andrew Savage est un musicien prolifique (en groupe et en solo), un peintre et, depuis 2011, le patron du label Dull Tools. La première référence fut l'album de Teenage Cool Kids, son groupe d'avant. Depuis, Parquet Courts a percé et Savage a pu sortir toutes sortes de choses : du punk à synthés (Eaters, Future Punx) ou à guitares (Wiccans, PCPC) ou du art rock à saxophone sous forte influence Can (Pill).

Photo DR

“Etre bizarres”

MGMT

Un peu plus d’une décennie après son premier album, le groupe américain trouve sur le quatrième l’équilibre parfait entre pop et étrangeté.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

C’est dans ce qui restera sans doute la décennie musicale la plus bizarre de l’histoire que MGMT a régné. “Oracular Spectacular” (2007), son premier album, était un chef-d’œuvre (même si la deuxième face du disque pédale un peu sans EPO) qui, dès sa sortie, définissait l’époque : un mélange d’électronique et de sonorités plus rétro, au service de chansons sublimes, annonciatrices d’un nouvel été de l’amour sous MDMA qui jamais ne vint. Depuis, MGMT a préféré emprunter des chemins plus ombragés : un deuxième album (“Congratulations”, 2010) magique, barré, mais sous-produit. Un troisième (“MGMT”, 2014) complètement déglingué, voire expérimental. Et, aujourd’hui, “Little Dark Age”, fantastique. Ce nouvel album est une orgie de claviers aux sonorités eighties. Comme un million d’albums sortis au 21ème siècle, donc. Est-ce grave ? A défaut de définir le son de l’époque, MGMT écrit des chansons qui la rendent supportable. Calé derrière une tasse à café dans la chambre d’un hôtel bohème situé près de la Gare de l’Est, Ben Goldwasser (lunettes et barbe) et Andrew VanWyngarden (pantalon à la Johnny Clegg), vont tenter d’apporter quelques explications.

Photo DR

“On a toujours eu beaucoup d’affection pour ces groupes post-punk eighties”

R&F : Après un troisième album labyrinthique, le nouveau ne contient quasiment que des chansons pop. Que s’est-il passé ?
Andrew VanWyngarden : Dur d’expliquer pourquoi. Tout s’est mis en place de la bonne façon quand on a commencé ce disque.
Ben Goldwasser : Le troisième album n’est pas si surprenant dès lors qu’on sait qu’il a été fait à partir d’improvisations. On ne l’a pas enregistré en se disant qu’on allait écrire des morceaux pop aux structures faciles. Enfin, on aurait bien voulu, sauf qu’on s’est retrouvé avec un truc plus barré, avec des formats très *libres*. Sur les deux derniers disques, en fait, on a voulu imbriquer le plus de parties possibles. Pour le nouveau, on s’est efforcé de ne mettre que l’essentiel, de faire un truc simple.

R&F : Et vous jouez avec la frustration de l’auditeur. Sur “When You Die”, par exemple, ce qui pourrait être un super refrain ne se produit qu’une fois.
Ben Goldwasser : C’est toujours bien de ne pas tout mettre, de laisser les gens sur leur faim. Parfois, j’entends pour la première fois une chanson à la radio et elle reste coincée dans ma tête. Puis, je l’entends à nouveau, et je n’en peux plus, c’est trop au bout de deux écoutes. Le but est d’être accrocheur, mais de ne pas trop se répéter. On a essayé d’avoir de bons refrains sur l’album, sauf que nous compliquons les choses. Si la mélodie se répète, on change les paroles à chaque fois. Ce qui n’est pas tout à fait le concept classique d’un refrain.

R&F : Quelles étaient vos sources d’inspiration en matière de synthétiseurs ?
Ben Goldwasser : “She Works Out Too Much” est très influencée par Yellow Magic Orchestra. On a également toujours eu beaucoup d’affection pour ces groupes post-punk eighties qui découvraient les synthés, les Stranglers par exemple, mais aussi Orchestral Manoeuvres In The Dark, l’italo disco, l’italo disco *allemande* ou Ryuichi Sakamoto...

R&F : Qui parmi vous deux fait fonctionner les machines ?
Andrew VanWyngarden : En matière de programmation pure, c’est vraiment Ben qui fait tout. Il maîtrise à merveille l’aspect technique. Moi je trouve quelques sons en bidouillant.
Ben Goldwasser : Dans mon studio, j’ai un séquenceur MIDI en *hardware*, qui est relié à plein de synthétiseurs qui sont synchronisés ensemble. C’est très facile de travailler de cette manière.

R&F : Certains morceaux sont complètement *chimiques*. Il y a moins de vraie batterie, de basse, de guitares…
Ben Goldwasser : On est vraiment à cette intersection entre le synthétique et l’organique. Parfois, quand je lis les chroniques de nos albums, le journaliste évoque un instrument qui n’est pas sur le disque. En général c’est un son de synthé. On essaie quelquefois d’imiter des instruments avec un synthétiseur, ou de faire sonner un vrai instrument de façon extraterrestre. C’est plaisant de faire ça.

R&F : Faut-il y voir une tentative psychédélique mais synthétique ?
Andrew VanWyngarden : En terme de genre, je ne pense pas que nous ayons jamais été psychédélique. Nous ne sonnons pas comme Blue Cheer ou le premier Pink Floyd. En revanche, il arrive que nous racontions des trucs un peu absurdes dans nos paroles, des histoires, des situations qui dévient en effet de la normalité. Mais nous ne sommes pas *trippants*.

R&F : “TSLAMP” signifie “Time Spent Looking At My Phone”. Vous aussi, vous avez le cerveau grillé par les *black mirrors* ?
Andrew VanWyngarden : Oui, c’est devenu un peu ça. Je me souviens que, quand j’étais petit, j’étais tout le temps dehors. Mon père m’emmenait souvent camper par exemple. Maintenant, j’ai l’impression que n’importe quel moment libre, aussi bref soit-il, nous aspire vers notre téléphone. Le propos n’est pas du tout d’être un Luddite ou de critiquer la technologie, mais c’est tout de même bizarre comme situation...

R&F : “James” parle d’un lendemain de fête un peu difficile, non ?
Andrew VanWyngarden : En partie. Disons que c’est une chanson d’amitié. Le texte est lié au fait de faire la fête. Parfois, faire la fête et prendre de la drogue avec ses amis, vous fait réaliser à quel point l’amitié est importante. C’est une épiphanie merveilleuse.

Le glaçage du gâteau

R&F : Dave Fridmann, à nouveau, a mixé l’album. Quelqu’un avait dit un jour que ses mixages sont comme le glaçage d’un gâteau…
Ben Goldwasser : Il a cette capacité incroyable à comprendre comment les sons s’imbriquent. Sur notre premier album nous ne savions absolument pas ce que nous faisions. Nous apprenions sur le tas. Nous lui apportions des morceaux avec 80 pistes qui tournaient en même temps. A l’époque, on ne savait pas ce que c’était que mixer un disque. Nous voulions juste entendre toutes nos idées. Et le plus fou est qu’il y est parvenu. C’est un talent incroyable. C’est génial d’avoir grandi et appris à son côté.
Andrew VanWyngarden : Il aime bien faire croire, justement, qu’il ne fait que le glaçage, mais il fait beaucoup plus que ça. Il maîtrise tous les ingrédients. Quand on lui donne une chanson et qu’il commence à la mixer, nous ne sommes jamais dans la pièce. Nous ne voyons pas ce qu’il fait. Il aime également faire croire qu’il n’a pas fait grand-chose, mais il fait énormément en réalité.
Ben Goldwasser : Il essaie toujours quelque chose de nouveau. Il essaie toujours le matériel de façon non conventionnelle. Il n’a pas de formule toute faite. C’est d’ailleurs pour ça qu’il aime travailler sur des choses très différentes les unes des autres.

R&F : Avec le recul, comment expliquer que “Oracular Spectacular” ait autant frappé les esprits?
Andrew VanWyngarden : Nous n’étions pas conscient qu’il allait avoir un tel impact. Nous étions ambitieux, nous avions une vision, nous voulions faire un truc qui ait du sens et qui soit nouveau. Mais nous n’imaginions pas que ce serait ça.
Ben Goldwasser : Nous n’écoutions pas beaucoup de musique mainstream à l’époque. Nous ne comparions pas avec ce qui se passait dans les charts.

R&F : Le disque était rempli de grandes déclarations générationnelles, presque des slogans : “The Youth”, “Time To Pretend”…
Andrew VanWyngarden : “Time To Pretend”, qui était une chanson sarcastique sur les pop stars que nous n’étions pas, a tout de suite pris une autre résonance. En 2008, c’était fou que deux gamins qui étaient à la fac quelques mois plus tôt se retrouvent à jouer dans des gros festivals. Quant à “The Youth”, à l’époque où nous l’avons enregistrée, nous étions *vraiment* la jeunesse. Et maintenant ce n’est plus le cas. Nous n’avons plus tellement de lien avec la culture de la jeunesse. J’espère que ce que nous faisons est pertinent, mais nous sommes un peu déconnectés de ce qui se passe. Comme des gens qui sont au milieu de leur trentaine...

R&F : “Congratulations”, au contraire, était une fuite dans la bizarrerie…
Andrew VanWyngarden : On adore être bizarres. Chaque album est un témoignage de comment nous nous sentons dans nos têtes. Pour “Congratulations”, nous étions un peu flippés par le succès du premier. Du coup, on s’est retrouvé naturellement à faire un disque qui célébrait

Ben Goldwasser et Andrew VanWyngarden

nos influences les plus obscures. J'aime bien imaginer ce disque comme l'album le plus bizarre dans la discographie d'un groupe hyper connu. De ce point de vue là, on a bien réussi... En général ces albums bizarres arrivent avant le succès, nous on l'a fait après.

R&F : Le truc évident aurait été de faire un album beaucoup plus simpliste, racoleur. Ce que tous vos suiveurs ont fait, comme Empire Of The Sun…
Ben Goldwasser : Nous avons appris que nous étions incapables de nous fixer un but quand on commence un album. On laisse les choses arriver. Si on avait essayé de faire un autre "Time To Pretend", nous n'y serions sans doute pas parvenu...

Paysage sonores

R&F : A l'époque, avez-vous vraiment essayé de faire produire la chanson "Brian Eno" par Brian Eno ?
Andrew VanWyngarden : On est rentré en contact avec lui, ou plutôt avec ses représentants. Après un petit moment, on a eu droit à une réponse, qu'on a utilisé dans le texte : *"Brian Eno ne produit pas, il crée des paysages sonores."*

Ben Goldwasser : Je pense pourtant que c'est quelqu'un d'amusant. Il n'est pas aussi sérieux que ses concepts.

R&F : Avez-vous déjà utilisé les *Oblique Strategies*, son jeu de cartes destiné aux musiciens bloqués en studio ?
Andrew VanWyngarden : Oui, beaucoup, sur "Congratulations"...
Ben Goldwasser : Quand on bossait avec Sonic Boom sur "Congratulations", on a décidé de créer notre propre jeu de cartes, qu'on a appelé *Obtuse Strategies*. L'un des conseils était : *"Rends le morceau plus craignosse"*. Un autre disait :*"Go fuck yourself"*.

R&F : A propos de Sonic Boom, son groupe Spacemen 3 avait lui aussi une stratégie : *prendre de la drogue pour faire de la musique qui donne envie de prendre de la drogue*. Ça fonctionne ?
Andrew VanWyngarden : On a déjà pris de la drogue et enregistré, oui. En général, le lendemain tu es effaré par ce que tu écoutes. Ou alors tu as tout simplement oublié d'enregistrer. Par contre, les drogues peuvent donner des perspectives nouvelles pour l'écriture, ça oui. ★

Album *"Little Dark Age" (Columbia/ Sony Music)*

Photo DR

“Ne pas lire les critiques, surtout les bonnes !”

FRANZ FERDINAND

Avec un personnel modifié, un chanteur peroxydé et un producteur français, le groupe écossais change la forme mais pas le fond : essayer de faire des tubes.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

Entre les festivals, l’album de FFS, sa tournée et le single “Demagogue” attaquant, à l’époque, un certain candidat orange à la présidence américaine, Franz Ferdinand n’avait pas paru tant manquer que ça au paysage musical. C’est en découvrant “Always Ascending”, premier single du cinquième album, à la fois dansant et hypnotique, pop et spirituel, accessible et complexe que l’envie d’en écouter plus s’est fait pressante. L’album serait-il à la hauteur ? Le groupe avait-il surmonté le départ du guitariste Nick McCarthy et l’arrivée de Julian Corrie (claviers et guitare) et Dino Bardo (guitare) ? Et après 14 ans d’existence et un dernier disque moins inspiré, Franz Ferdinand serait-il encore pertinent et excitant ? Oui. Avec ses dix chansons en 39 minutes, l’album “Always Ascending” est celui d’un groupe allant à l’essentiel, avec un son familier et frais à la fois, crépitant d’énergie et de touches de sons synthétiques étoffant des mélodies imparables. Franz Ferdinand est de retour. En forme. Et ça fait rudement plaisir.

Fin d’après-midi à Paris. Alex Kapranos, cheveux platines mi-longs et veste noire cintrée flanqué de Julian Corrie, bouille ronde et bouclettes, accueillent avec le sourire, comme s’ils n’attendaient qu’une chose : répondre pour la énième fois aux mêmes questions à propos de “Always Ascending”. A moins qu’ils n’affichent l’air du musicien fier de défendre son disque. Mais commençons par le commencement et ce premier single avec cette intro au piano, un comble lorsqu’on a été étiqueté *groupe à guitares* à ses débuts. *“C’est toujours bien de ne pas suivre les attentes des autres,* répond Alex. *En tant que groupe, on a toujours fait l’inverse de ce qu’on entendait dire sur nous. Et on continue. Cette fois, c’est comme si on avait enregistré un deuxième premier album.”* Puisqu’on parle nouveauté, on demande à Julian s’il y a des rites initiatiques pour intégrer Franz Ferdinand. *“On s’est rencontrés autour d’un curry à Glasgow, pour voir si on s’entendait bien. C’est bizarre, on ne s’était jamais croisés alors qu’on a des amis communs et que ça fait huit ans que je travaille en ville. On s’est retrouvés en studio pour jouer, c’était assez simple au fond. Je suis venu en me disant que je ne voulais pas devenir ce que je croyais devoir devenir en intégrant Franz Ferdinand. J’étais fan. En les rencontrant, il est devenu évident qu’on avait les mêmes envies, qu’on voulait être touchés, excités par ce qu’on jouait, qu’on aimait ajouter des éléments bizarres, peu conventionnels.”* Le fait que Julian ait une

Photo David Edwards-DR

“Ces fake news sont terrifiantes, c’est comme la propagande nazie ou bolchevique dans les années 1930”

douzaine d’années de moins que ses camarades de jeu ne semble pas les gêner. *“J’avais son âge quand notre premier disque est sorti. Il a une personnalité et une identité musicale fortes, c’est ce qui nous a donné envie de jouer avec lui. Il travaille depuis des années avec Miaoux Miaoux et on sentait qu’il allait apporter sa personnalité. On a tous du caractère, on voulait quelqu’un pouvant nous tenir tête.”* Julian, qui a tout du gars réservé et dont la parole rare est forcément précieuse, éclaire sur les rouages du groupe. *“On ne se bat pas, on débat, on donne notre avis.”* Kapranos précise : *“J’aime l’harmonie. Et la dissonance.”*

Armageddon nucléaire

La dissonance, voire le coup de gueule, à l’image de la chanson “Demagogue” sortie le 14 octobre 2016 en pleine présidentielle américaine. Voir le groupe, pourtant adepte de paroles moins légères qu’elles n’y paraissent, s’engager ouvertement était surprenant. *“C’était un monde différent. On a écrit ce titre en se demandant ce qu’il arriverait s’il était élu. On se disait que c’était impossible...”* Comme le Brexit. Julian s’enflamme : *“Je suis*

33 tours de Franz

“FRANZ FERDINAND” *(2004)*

En pleine frénésie *retour du rock* déboule ce groupe écossais au nom bizarre. Look chic, pochette à la Malevitch/ Peter Saville, ces Franz Ferdinand, assurément, ne s’abreuvent pas aux sources garage de la concurrence. Ils semblent, en revanche, maîtriser post-punk et new wave sur le bout des doigts.

Surtout, Alex Kapranos et ses amis savent trousser des tubes, des vrais, avec guitares funky et mélodies en or massif. Même Blondie n’a jamais fait un album aussi bon de bout en bout.

“YOU COULD HAVE IT SO MUCH BETTER” *(2005)*

Le *follow-up*, toujours difficile comme chacun sait. De fait, on recense

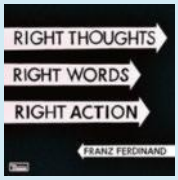
ici moins de hits merveilleux. Le single, “Do You Want To”, sent d’ailleurs un peu la redite. Oui, mais à la réécoute on constate que le quartette, aussi lessivé et sous pression soit-il, tente et réussit beaucoup de choses, comme par exemple la ravissante “Eleanor Put Your Boots On”. A l’instar du deuxième Strokes, un disque qui vieillit très bien.

Photo David Edwards-DR

tombé sur une vidéo de la BBC montrant des gens qui pensent que la Terre est plate. Il y avait de la musique de comédie en fond sonore, on se moquait d'eux, alors qu'il faut prendre cela au sérieux. Comme avec Trump. Expliquons aux gens qu'ils se trompent au lieu de les ridiculiser. On a représentés les pro-Brexit comme des abrutis, du coup ils ont voté en masse pour montrer leur pouvoir." Des mois plus tard, le sujet reste douloureux pour Alex : *"On avait l'impression qu'ils disaient :* 'et alors ? On est cons ? On va bien vous baiser au final.' *Quand on écrit des chansons, on réagit à ce qui nous entoure. Mes parents se souviennent de la tragédie de la baie des Cochons, de ce que c'était de vivre sous la menace d'un armageddon nucléaire. Le 11 septembre a été une tragédie, on sentait que le monde avait changé, mais pas à ce point... On peut réagir en écrivant une chanson engagée ou en célébrant ce qu'on a. Sur l'album, 'Slow Don't Kill Me Slow' ou 'Lazy Boy' sont coupées de l'actualité. 'The Academy Award' parle du monde actuel."* Dans le même registre, citons "Huck & Jim", première chanson à mentionner la NHS (système de santé anglais) dans son refrain : "*Nous allons en Amérique/ On va leur parler de la NHS*". *"La NHS m'a sauvé la vie*, explique Alex. *Je suis asthmatique. Quand j'avais 14 ans, j'ai chopé une infection aux bronches, je ne pouvais plus respirer, le médecin est venu, je commençais à halluciner. Il a appelé une ambulance pour m'emmener aux urgences. Je me souviens d'une sensation assez surréaliste, j'étais assez calme, je me disais, ces mecs vont s'occuper de moi, ça va."* Alex a perdu le sourire. Il sait qu'on mesure une civilisation à sa façon *"de s'occuper de ses pauvres, ses malades, ses enfants et ses prisonniers."* Mais revenons à l'album. Au fait que la critique rock tend à croire que l'artiste, s'il n'est pas engagé, n'écrit que des paroles inspirées par la contemplation de son nombril et ses ruptures. Ici, il est évident que certaines chansons sont écrites du point de vue d'un personnage. *"Il y a deux façons d'être sincère,* répond Alex. *Par la confession ou par la voix d'un personnage. Je pense qu'on peut projeter ses émotions sur un personnage ou en créer un si réel qu'on croit à ce qu'il ressent. 'Walk Away' ou 'Dark Of The Matinee' sont très personnelles. Mais dans 'Lois Lane', ce sont des*

"TONIGHT" *(2009)*

C'est écrit dans le titre, le troisième Franz Ferdinand est un album *nocturne*, car rempli de synthés, d'idées vicelardes et de chansons électroniques décadentes. Dan Carey est à la production et le groupe visiblement obsédé par Giorgio Moroder (le final "Lucid Dreams" et ses arpégiateurs grandioses). Un problème toutefois : pas facile d'écrire de bonnes mélodies lorsqu'on sort jusqu'à l'aube...



"RIGHT THOUGHTS, RIGHT WORDS, RIGHT ACTION" *(2013)*

L'attente est moindre, près de dix ans après le premier album. Le quartette, pourtant, livre un disque d'une fraîcheur totale. Kapranos et Nick McCarthy rivalisent d'inventivité sur leurs guitares et signent le plus beau titre du groupe : "Stand On The Horizon", ovni dansant à situer quelque part entre Donna Summer et "La Lambada"...

"FFS" *(2015)*

Marvin Gaye et Diana Ross. Choucroute et huîtres. Sandales et chaussettes. Franz Ferdinand et Sparks. Parfois, deux choses bonnes séparément ne se marient pas très bien. La preuve, avec ce disque fomenté en compagnie des frères Mael et par trop indigeste. Abus de notes, d'idées, de pistes, de compression, sur ce projet disco-pop-glam-baroque. BASILE FARKAS

“Envoyez Alex et Paul chez le coiffeur immédiatement”

personnages, on a imaginé leur façon d’interagir et on vous donne une bribe de leurs vies.” Alex commande un thé. *“English Breakfast”*, précise-t-il. Julian remarque en souriant que l’appellation a des relents colonialistes. *“Le thé anglais, ça n’existe pas...”* Des musiciens qui se défoncent à la théine et se vannent sur l’appropriation culturelle, donc. Devant sa tasse, Alex chante les louanges du producteur de l’album, Philippe Zdar. *“C’est le maître de son art, il a une personnalité très généreuse, il a beaucoup donné de lui pour ce disque. C’était notre premier choix. On savait que son esthétique allait s’accorder avec ce qu’on voulait.”* Julian apporte des précisions. *“On voulait avoir une vraie dynamique de groupe, qu’on ressente notre plaisir à jouer ensemble. L’album entier est joué live. Sans click ou autre...”* Franz Ferdinand a passé près d’un an à arranger, répéter et maîtriser les morceaux jusqu’à être parfaitement en place. L’enregistrement n’a pris que six jours. *“La plupart des groupes font l’inverse. Ils enregistrent un disque, tournent un an et ensuite, ils peuvent le jouer !”* s’amuse Julian. *“On avait envie de cette approche old school, avec un son qui soit celui de 2018. Philippe disait que c’est une réaction à ce qu’il appelle le rock Pro Tools, où tu découpes les morceaux à coups de souris.”*

Ce nouveau son, mélange entre pop classique et futurisme, n’a pas été influencé par la parenthèse FFS, fusion entre Franz Ferdinand et les Sparks, où les forces, au lieu de s’annuler, se combinaient avec fluidité. L’expérience a été précieuse pour Alex : *“C’était la première fois que je chantais sans avoir de guitare et je l’ai refait pour certains nouveaux morceaux. Quelque chose s’est ouvert, comme au cinéma, quand, après les pubs, le rideau s’ouvre et dévoile un grand écran pour le film. Ça s’entend sur la chanson ‘Lois Lane’.”* Morceau qui dit que le journaliste peut changer le monde. Alex le pense vraiment. *“Ces fake news sont terrifiantes, c’est comme la propagande nazie ou bolchevique dans les années 1930. Certains journalistes ont changé le monde. Dans le cas du Watergate, ils ont fait tomber un président. On a besoin de gens de ce calibre aujourd’hui ! Mais les capitaux de la presse ont disparu.”* Le plus jeune autour de cette table émet alors une réflexion désabusée : *“C’est une époque d’excès. Trop d’infos, de musique, de tout. On a besoin de curateurs pour trier tout ça.”* Approbation d’Alex : *“Je me souviens qu’au début d’Internet, je me disais, c’est génial, on va pouvoir tout écouter ! Au début des années 90, je programmais des groupes dans un club. J’adorais faire jouer des gens pas encore trop au point. Je recevais des démos, des sacs pleins, j’en écoutais 250 par semaine. Et environ 5%, en étant généreux, étaient bonnes. J’aurais dû savoir que l’accès à tout n’était pas une bonne chose ! Le tri est nécessaire. Les critiques se trompent parfois, mais ils sont utiles.”* S’ensuit un échange animé sur le rôle de curateur de son propre travail de l’artiste. *“S’il fait plaisir à tout le monde, il ne sert à rien”*, estime Corrie. Alex hoche la tête. Pour lui, toute décision d’ordre créatif est de la curation. De l’ordre des chansons à la durée de l’album. *“On voulait un disque concentré. On a travaillé dans cet objectif. La moitié du plaisir de créer est d’éliminer ce qui n’est pas pertinent pour obtenir la concision. J’adore Raymond Carver. ‘Parlez-Moi D’Amour’, un de ses premiers recueils de nouvelles a un style très concis, très sec et c’est puissant. C’était dû à son éditeur. Après sa mort, ils ont sorti le manuscrit original, qui fait près du double. Pour découvrir le pouvoir de la concision, il faut lire les deux livres.”*

Mode expérimental

Il y a 14 ans, quand “Take Me Out” passait en boucle et Franz Ferdinand était propulsé en une des hebdos musicaux anglais, le groupe disait qu’il jouait de la musique pour faire danser les filles. Projet plus ambitieux qu’il n’y paraît, un peu méprisé par les journalistes masculins. *“On l’a dit et fait exactement pour ça. Ça peut sembler désinvolte, mais derrière, il y a une vraie réflexion. Je me souviens des concerts à Glasgow, à cette période post-post-rock. Il y avait 99% de mecs qui se grattaient la barbe, sans danser. Je voulais réagir contre cette approche très dominée par les hommes. Notre premier concert a eu lieu avec un groupe d’artistes féminines à la Glasgow School of Art. C’était elles, les stars. On était le groupe de mecs dans cette affiche féminine. Et on voulait être un groupe de rock’n’roll faisant de la musique dansante, combinant ces deux univers. Pour faire danser les filles, pas pour des mecs suranalysant tout. Mes amies ont tendance à réagir de façon bien plus instinctive à la musique. Moi aussi. J’aime que la musique me fasse vibrer.”* Comme toute forme d’art. On va voir une exposition pour être bouleversé, pas pour trouver ça joli, non ? *“Merci ! Y compris par l’art le plus abstrait qui soit”* s’exclame Alex. Après avoir décortiqué l’album, parlé politique, écriture, choix de carrière, il reste une question majeure que tout le monde se pose. Alex Kapranos peut-il expliquer ce qui se passe au niveau capillaire chez lui ? On n’a pas eu l’occasion d’aborder l’épineux problème de sa moustache passée, mais cette fois, le monde doit savoir. *“Je te laisse répondre à cette question délicate”*, dit Julian qui saisit le sérieux de la situation. *“Je suis en mode expérimental*, répond Alex. *Eh, j’ai 45 ans, j’ai toujours des cheveux, autant m’amuser avec ! Plus tôt cette année j’avais les cheveux très longs.”* Julian en rajoute : *“Quand on a fait les photos du groupe, un des premiers commentaires a été, en lettres capitales :* ‘envoyez Alex et Paul chez le coiffeur immédiatement.’ ” Paul arbore un catogan dans la dernière vidéo... Ces gars-là sont armés, sans doute parce qu’avant la gloire, ils ont eu d’autres vies, connu la galère. *“Je ne m’attendais à rien de tout ça,* admet Alex. *Dès qu’on est un peu célèbre, on est gâtés, on ne nous dit plus la vérité. Quand on a eu une autre vie, on détecte ça très facilement. J’apprécie ces années où j’ai eu des boulots difficiles, comme la plupart des gens. On a un regard différent sur le succès quand on l’attend. On se dit, personne n’écoutera ou n’aimera jamais mes chansons. Mais quand ça arrive, on le savoure.”* Avant de se quitter, on évoque la préparation pour la longue tournée de 2018. Julian n’a pas l’air stressé. *“J’ai l’impression que le groupe joue plutôt bien en ce moment. J’ai hâte d’y être...”* Alex a un conseil pour lui : *“Ne pas lire les critiques, surtout les bonnes ! Elles font prendre le melon. Les mauvaises peu importe... Je n’ai jamais boxé un journaliste pour ça.”* Alors qu’un membre du groupe, en 2004, au Zénith, par exemple... *“C’était la conséquence de la pression. On n’avait pas eu un congé en 200 jours. On devenait fous. Une bouteille de Jameson a tout déclenché. A chaque fois que j’ai été dans une sale situation, il y a toujours eu une bouteille de Jameson. Je n’en bois plus. Je préfère le whisky japonais à présent.”* ★

Album *“Always Ascending” (Domino)*

Photo David Edwards-DR

Portes du Soleil

hula-hoops.fr

STÉPHAN EICHER 18\03
ALICE MERTON 19\03
THE HORRORS 22\03
OSCAR AND THE WOLF 23\03
FFF 24\03

One rusty band • Lester • Roots Study • Caledonian Lions • The Kitchies • Saint City Orchestra • Smouth Attack • Sombrero Gang • Lotheem • Plug-in • Fensta • The Yelins • Three hours past midnight Fab Vega • Howlin'Machines • Septembre • Fraiche • Aposta • Louis-Arlette

WWW.ROCKTHEPISTES.COM

ABONDANCE - AVORIAZ - CHATEL - LA CHAPELLE D'ABONDANCE - LES GETS - MONTRIOND - MORZINE-AVORIAZ - SAINT JEAN D'AULPS
CHAMPERY - MORGINS - TORGON - VAL-D'ILLIEZ-LES CROSETS-CHAMPOUSSIN

PARTENAIRES OFFICIELS

TGV Lyria · estimprim · Jean Lain · Skoda · SOLAR · AIR-GLACIERS · BLUGEON · CAFÉ ROYAL

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS

haute savoie le Département · Les Portes du Soleil OU SKI · sacem

PARTENAIRES MÉDIAS

lfm · Alpes FM · digitick.com · Voici · rock&folk

PARTENAIRES MAJEURS

cidou · sikkens · monabanq les gens avant l'argent · Kronenbourg SAS · RTL2 LE SON POP-ROCK

“Grâce aux blues d’Eddie Cochran”

JAMES HUNTER

Guère enclin à plaisanter avec la soul, le Britannique publie un nouvel album de chansons d’amour, enregistré en mono chez Daptone. RECUEILLI PAR JEAN-WILLIAM THOURY

Les Anglais aiment la musique soul et nombreux la servent avec panache. Georgie Fame, Eric Burdon, Steve Winwood, Steve Marriott, Mike Harrison, Dusty Springfield, Amy Winehouse… James Hunter s’inscrit dans cette noble tradition. Entre expertise et sentiment, son dernier album, “Whatever It Takes”, onzième album toutes formations confondues, sonne particulièrement juste. Le résultat d’un long apprentissage qu’il évoque ici.

Prolo archétypal

James Hunter : Je suis né dans l’Essex, le 2 octobre 1962, à une heure tardive : ma mère regardait le Dick Powell Show. Je ne pense pas que ce soit l’épisode avec Lee Marvin...

ROCK&FOLK : Impossible en effet, il joue dans “The Losers”, diffusé en 1963.
James Hunter : Je commence à m’intéresser sérieusement à la guitare vers treize ans. Mon frère, de quatre mon aîné, a reçu une acoustique pour Noël. Il me montre les accords de *do* et de *sol*, à moi de découvrir comment faire les autres. Quand il en a assez de me voir triturer sa guitare, il convainc un de ses potes de m’en vendre une. Elle ne coûte que deux livres, il faut dire que les cordes sont faites avec des élastiques ! Mon frère m’explique comment l’accorder, mais c’est une chose que je n’arrive toujours pas à faire seul.

R&F : Vers qui vont alors vos préférences ?
James Hunter : J’écoute beaucoup Hank Marvin, le soliste des Shadows, parce que ses mélodies sont simples mais agrémentées de plein de petits trucs géniaux. Il est vraiment super. Un peu plus tard, de façon générale, j’ai tendance à préférer la musique noire. Cela me vient de manière indirecte grâce aux blues d’Eddie Cochran comme “Milk Cow Blues”, “Eddie’s Blues”, etc. Certains musiciens de la génération d’avant ont découvert le blues par le biais du folk, moi, c’est en fréquentant la musique des Teddy Boys. Pour le *blues boom*, vers 1968, j’étais trop jeune. On me parle de Peter Green, de gens comme ça, mais je ne les ai pas vraiment écoutés. Je vais directement à la source. Par exemple, j’admire Duffy Power, rencontré au début des années 1980. Un super chanteur !

R&F : Vous devenez Howlin’ Wilf, leader des Vee-Jays.
James Hunter : Je fais mon premier disque comme chanteur invité des Detonators. On se fait aussi appeler les Detours. En 1984, nous montons à Londres. Boz Boorer nous enregistre chez lui pour figurer dans la compilation “Dance To It”. Le nom Howlin’ Wilf est une plaisanterie. Outre la référence évidente à Chester Burnett *alias* Howlin’ Wolf, bluesman légendaire, Wilf est un nom de prolo archétypal. Pour moi, c’est une façon d’annoncer d’emblée que je ne suis pas un authentique. Evidemment, les confusions avec le véritable Howlin’ Wolf sont permanentes. Il y a même des gens qui viennent aux concerts en pensant le voir alors que Chester Burnett est mort en 1976 ! Pour le groupe, nous cherchons un nouveau nom. Ceux qui viennent à l’esprit sonnent ringards. On se dit que le nom d’un vieux label américain serait cool et Vee-Jay est un des rares pas encore utilisés.

Fan avant de l’avoir entendu

R&F : “Point Of No Return”, écrit par Gerry Goffin et Carole King pour Gene McDaniels, figure dans “Six By Six” (1990). Ce choix révèle un goût pour le style Brill Building…
James Hunter : J’adore. Les chansons de Goffin & King peuvent vous faire pleurer. La musique, les paroles... J’ai découvert celles-ci grâce à Georgie Fame. Les reprises ont souvent ce mérite de pointer en direction de l’originale. Il est important d’indiquer ses sources. Dans la même veine, je chante “A Lover’s Question” de Clyde McPhatter, un ancien Drifters. J’ai cherché ses disques après avoir lu un article de Bill Millar. Rien que de lire la description de son chant, j’étais fan, avant même de l’avoir entendu !

Photo DR

R&F : Votre penchant pour Sam Cooke paraît évident.
James Hunter : Dans un monde parfait, Sam Cooke aurait été un artiste Atlantic car, comme pour Jackie Wilson, je trouve qu'on l'a parfois poussé dans une mauvaise direction. J'ai grandi avec Ray Charles et je suis fan de Jerry Butler, Lou Johnson, Rudy Lewis et tant d'autres. En ce qui concerne la guitare, Johnny Watson, Gatemouth Brown, Lowman Pauling, etc.

R&F : La suite ?
Après quelques années sans disques, en 1996 j'enregistre "...Believe What I Say" chez Ace, mais c'est un label spécialisé dans les rééditions, pas dans la promotion de nouveaux artistes. Van Morrison participe à l'album. Je le connais depuis que je l'ai rencontré au King's Hotel de Newport, au pays de Galles, en 1989. Je participe régulièrement à ses concerts. Il arrive le matin dans un sale état à cause de la veille au soir, toussant, crachant, etc. Il fait deux prises de chaque chanson et chaque fois, la seconde est absolument parfaite ! Doris Troy est aussi de la partie. C'est la chanteuse favorite de ma femme.

On leur a forcé la main

R&F : Après "Kick It Around" (1999), vous enregistrez "People Gonna Talk" (2006) et "The Hard Way" (2008) à Toe Rag, le studio entièrement analogique de Liam Watson, avant d'arriver chez Daptone pour "Minute By Minute" (2013).
James Hunter : Concord, avec qui nous sommes liés, nous envoie dans le nouveau studio de Daptone, à Riverside, Californie. Notre contrat arrivant à expiration, il était logique de se tourner vers Daptone. On leur a un peu forcé la main et ça a marché. Bosco Mann est le meilleur producteur que j'aie eu jusqu'à présent. Il fait beaucoup de suggestions.

"Si ce n'est pas écrit sur la pochette, personne ne s'aperçoit que c'est en mono"

R&F : Ce nouvel album ?
James Hunter : Toutes les chansons sont des chansons d'amour, mais il y en a une en particulier, celle qui donne son titre à l'ensemble, que j'ai écrite à propos des difficultés rencontrées par ma femme, du New Jersey, pour venir vivre avec moi à Brighton. Chaque fois qu'elle avait terminé une procédure, on lui disait que ce n'était pas la bonne. Et il faut recommencer, repayer, etc. C'est un travail de tous les jours, un jeu pervers de la part des autorités qui font tout pour décourager les gens de venir.

R&F : Vu le style, il semble logique que "Whatever It Takes" soit pressé en mono…
James Hunter : Ça ne me dérangerait pas qu'il soit en stéréo, c'est juste que la mono a plus de punch, que le son a plus d'unité. Et si une enceinte tombe en rade, on entend tout quand même. Ma théorie, c'est que les gens ne font pas attention. Si ce n'est pas écrit sur la pochette, personne ne s'aperçoit que c'est en mono.★

Album *The James Hunter Six "Whatever It Takes" (Daptone)*

Séléction blue-eyed soul

Non, la blue-eyed soul, ce n'est pas forcément Boz Scaggs, Hall & Oates, Joss Stone ou Adele. La preuve ? Suivez le guide.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

GEORGIE FAME
"RHYTHM AND BLUES AT THE FLAMINGO" *(1963)*
Héros absolu des mods originels se rendant régulièrement au Flamingo et à The Scene, Georgie Fame était le seul Blanc qu'ils toléraient. On les comprend : ce rosbeef chantait comme un dieu et jouait très bien du piano comme de l'orgue. Il fut, surtout, l'un des premiers à populariser une musique américaine encore largement méconnue. Sur ce premier album, devenu parfaitement mythique, il envoie la sauce en public devant un public médusé ayant gobé un paquet de *purple hearts*. Un document historique, en quelque sorte.

THE RIGHTEOUS BROTHERS

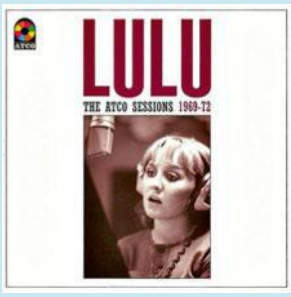
"JUST ONCE IN MY LIFE..." *(1965)*
Evidemment, on aurait pu choisir leur album précédent, judicieusement intitulé "Some Blue-Eyed Soul" pour démarrer en fanfare cette sélection. Mais on préfère "Just Once In My Life..." car il y a le merveilleux morceau du même nom de Goffin et King (et un peu de Spector). Et puis, il y a "Unchained Melody", cathédrale de soul blanche ultra dramatique et franchement traumatisante. Les voix de Bill Medley et Bobby Hatfield s'entortillaient avec une grâce infernale. A vrai dire, un bon best of pourrait également faire l'affaire, tant ce duo a fait de grandes choses, l'impérial "You've Lost That Lovin'Feeling", spectorisé à bloc, n'étant pas des moindres.

TOM JONES
"ALONG CAME JONES" *(1965)*
L'un des plus grands chanteurs du monde se déchaîne sur cet album merveilleux. Son organe pulvérise tout, "Spanish Harlem", "Watcha Gonna Do" ou "I You Need Me" montrent clairement sou amour pour la soul alors naissante, et le tube "It's Not Unusual" reste l'une des ultimes merveilles des sixties. Le suivant, "A-Tom-Ic Jones" est à recommander, mais son autre chef-d'œuvre est "Green Green Grass Of Home" sur lequel il arrose de soul quelques pépites country. Un très grand homme, ce Gallois.

L'un des plus grands chanteurs du monde se déchaîne sur cet album merveilleux

DUSTY SPRINGFIELD
"DUSTY IN MEMPHIS" *(1969)*
Tous les albums sixties de la diva sont recommandables (en particulier "Ev'rything's Coming Up Dusty", "You Don't Have To Say You Love Me" et "Where Am I Going", mais c'est bien "Dusty In Memphis" qui reste comme le grand monument de blue-eyed soul. Avec Jerry Wexler, Tom Dowd et les musiciens locaux, la reine dispose en outre d'un répertoire monstrueux et envoie magistralement tube après tube : "Breakfast In Bed", "Son Of A Preacher Man", "Just A Little Lovin'", "I Can't Make It Alone", c'est une orgie...

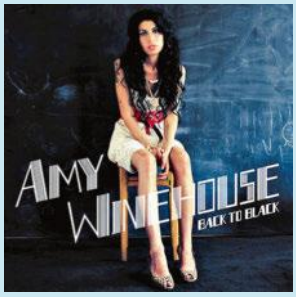
BOBBIE GENTRY
"TOUCH 'EM WITH LOVE" *(1969)*
Ah, Bobbie... Rien qu'en chantant, elle fait mieux qu'un film de Russ Meyer. On n'a jamais vraiment réussi à définir son genre : beaucoup de soul, un peu, mais seulement un petit peu de country, et un zeste de folk. C'est le compagnon idéal de "Dusty In Memphis", quoi que nettement plus américain, plus *nitty gritty*. Sur cet album qui reste son meilleur, elle gicle sec et met tout le monde d'accord : de "You've Made Me So Very Happy" à "Seasons Come, Seasons Go", ce n'est rien d'autre qu'un émerveillement permanent.



LULU
"THE ATCO SESSIONS 1969-72"
La petite teigne britannique qui chantait "Shout !" suit le même traitement que Dusty. En 1969, hop ! on l'envoie à Memphis où elle joue avec les Dixie Flyers de Jim Dickinson, les Sweet Inspirations d'Elvis assurant les chœurs et Duane Allman en personne faisant suinter la guitare ici et là. Un torrent de soul engloutit tout, le temps de chansons insensées comme "It Takes A Real Man (To Take The Woman Out Of Me)", une reprise parfaite du trésor de Traffic "Feelin'Alright", "To The Other Woman (I'm The Other Woman)". Ce double CD réunit toutes les séances, et propose de très nombreux inédits.

DAN PENN
"NOBODY'S FOOL" *(1973)*
Compositeur culte (il a offert quelques diamants aux Box Tops, à Aretha Franklin, Solomon Burke, etc.) obsédé par la musique noire, Dan Penn a sorti en 1973 un disque mythique vénéré par tous les fans de soul flirtant légèrement avec la country. Le créateur de "Dark End Of The Street" enregistrait alors un album mélancolique, sublime, qui reste comme le mètre étalon du genre. Et même lorsqu'il reprend les autres ("Lodi", de Creedence Clearwater Revival), il fait encore des merveilles... Mais c'est le morceau ouvrant le bal, "Nobody's Fool", qui continue de faire saigner les cœurs.

DEXYS MIDNIGHT RUNNERS
"SEARCHING FOR THE YOUNG SOUL REBELS" *(1980)*
Sur les ruines fumantes du punk anglais, et en plein revival mod (les mods étant très portés sur la soul), les zouaves de Dexys ont débarqué sapés comme des marlous échappés de "Mean Streets" et ont lâché, en 1980, une authentique bombe. Le chanteur Kevin Rowland, maniaque de musique noire américaine, reprenait un classique Northern ("Seven Days Too Long"), rendait hommage au héros mod Geno Washington ("Geno") et signait des chansons merveilleuses qu'il chantait d'une voix bizarrement étranglée, se risquant dans des falsettos osés. Chef-d'œuvre.



AMY WINEHOUSE
"BACK TO BLACK" *(2007)*
Voici donc le grand monument blue-eyed soul des années 2000. On en connaît, naturellement, chaque morceau par cœur, mais lorsqu'on tente de le réécouter comme si c'était la première fois, on reste frappé par la grandeur des compositions, l'intensité et l'expressivité absolues de la voix de cette femme manifestement inspirée. La production claquante de Mark Ronson a peut-être pris un léger coup de vieux (à peine), mais cet alignement de tubes infernaux reste inégalé. Amen.

RUMER
"SEASONS OF MY SOUL" *(2010)*
En plein revival soul britannique (Amy Winehouse, mais également Duffy, qui a sorti un premier album pas mal du tout en 2008 nommé "Rockferry") apparaissait cette merveille dans un genre *bacharachien* un peu oublié. Comme une Dionne Warwick blanche ou une Dusty à son plus lascif, Rumer assurait méchamment avec cet album où rien n'est à jeter, parfaitement produit et orchestré, qui contient d'ailleurs un hommage à la Franklin ("Aretha"). Hélas, Rumer n'a jamais rien fait d'aussi bien depuis, et a été remplacée par la savonnette Adele. ❑

Photo Archives Rock&Folk-DR

“Avant nous, pas de longs solos dans le rock”

THE PAUL BUTTERFIELD BLUES BAND

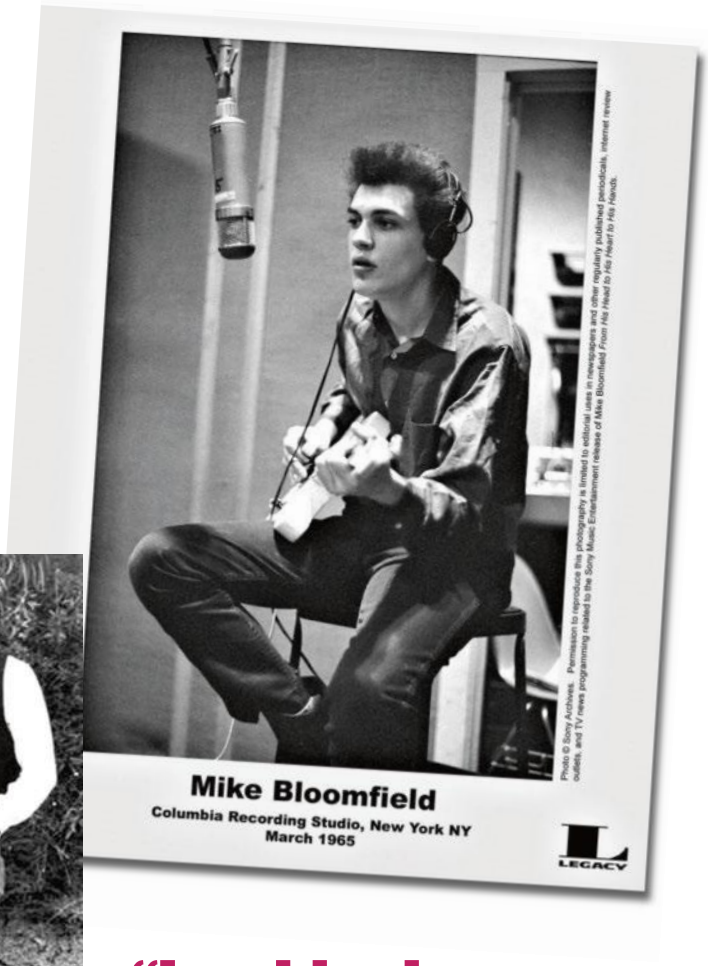
Dernier membre actif, **Elvin Bishop** revient sur l’histoire accidentée de cette bande de virtuoses américains qui transcendait le blues et défiait la ségrégation.

PAR BERTRAND BOUARD

Festival de Newport, Etat de Rhode Island, 25 juillet 1965. Pour le dernier soir de cette grand-messe folk, Bob Dylan, veste en cuir et chemise orange, prend la scène, Stratocaster en main. A ses côtés, cinq hommes. Sam Lay se glisse derrière la batterie, Jerome Arnold s’empare de la basse, une tige diaphane à la tignasse brune branche sa Telecaster dans un ampli poussé à plein volume : Michael Bloomfield. Tous trois sont membres du Paul Butterfield Blues Band (PBBB), qui a donné son propre concert dans le cadre d’un atelier sur le blues au cours de l’après-midi. Al Kooper, à l’orgue, et Barry Goldberg, au piano, complètent la troupe qui s’embarque dans des versions furibardes, et mal sonorisées, de “Maggie’s Farm”, “Like A Rolling Stone” et “It Takes A Lot To Laugh, It Takes A Train To Cry”, transpercées par les grêles de notes de Bloomfield, et entrecoupées d’une nuée de sifflets et de huées. Peter Yarrow, le maître de cérémonie, convainc Dylan de revenir sur scène seul avec sa guitare acoustique pour calmer la véhémence d’une partie du public, sidérée par cet acte de haute trahison — la pureté du folk souillée par une tornade électrique, par le fait de son jeune porte-drapeau ! En cet été 1965, les membres du PBBB sont sur tous les fronts de la révolte. Non contents d’avoir pris part à celle-ci, symbolique de la prise de pouvoir du rock sur le folk, ils en fomentent une autre, avec l’enregistrement de leur premier album : l’émancipation du blues de Chicago, sauvage, gouailleur, sexuel, des ghettos noirs jusqu’à la jeunesse blanche. Une déflagration dont l’onde de choc va prendre d’innombrables directions, insoupçonnables.

"Je n'avais pas d'intérêt pour le folk. Quand tout ce bazar a eu lieu, je buvais une bière avec Mississippi John Hurt et Mance Lipscomb", se souvient Elvin Bishop, dernier membre actif du PBBB, qui continue de publier des albums consistants ("Big Fun Trio", l'an passé). Guère porté sur l'autocélébration ou la contemplation des accomplissements passés, le chanteur-guitariste se remémore les circonstances précises de son arrivée à Chicago en 1960, droit débarqué de son Oklahoma natal. *"J'avais entendu un soir à la radio 'Honest I Do'* (Jimmy Reed) *et compris que la meilleure partie du rock'n'roll, que j'aimais jusqu'alors, venait du blues. La ségrégation était totale en Oklahoma, mais j'avais travaillé avec des Noirs dans un bowling quand j'avais 14, 15 ans, et découvert pas mal de trucs à leurs côtés. Je rachetais notamment à un drugstore les vieux 45 tours des juke-box du quartier noir, 7 cents la pièce. J'avais compris que Chicago était la ville incontournable pour le blues. J'ai donc prétexté y intégrer l'université et, le premier jour de mon arrivée, je suis tombé sur un gars assis sur les marches d'un immeuble, en train de boire une bière et de jouer du blues sur une guitare. Un Blanc. Je me suis dit :*

TPBBB, de gauche à droite, assis : Paul Butterfield et Billy Davenport. Debouts : Jerome Arnold, Mike Bloomfield, Mark Naftalin et Elvin Bishop.



"Les hippies, défoncés au LSD, devenaient dingues"

'Voilà bien le genre de mec avec qui je pourrais m'entendre.' " L'homme en question s'appelle Paul Butterfield. C'est un dur à cuire qui s'aventure depuis des années dans les clubs du South Side noir, harmonica en poche. Butterfield a reçu les conseils de Muddy Waters, qui l'invite à jammer au Smitty's ou au Trocadero's, s'est nourri du jeu de Little Walter, puis a intégré, comme harmoniciste et chanteur, le groupe de Smokey Smothers, dont le batteur est Sam Lay. En 1963, Big John's, un club du North Side, lui offre un engagement et Butterfield monte un groupe au débotté, débauchant Lay, ainsi que Jerome Arnold, passés par les groupes de Howlin' Wolf. Il se souvient d'Elvin Bishop, qui a davantage fréquenté les clubs noirs que la fac et a fait ses armes auprès de Junior Wells ou du saxophoniste JT Brown. *"On jouait à Big John's de 9 h 00 du soir à 4 h 00 du matin, 45 minutes de show et 15 de pause, chaque soir. Ça aide à progresser"*, sourit ce dernier. Les prouesses du quatuor sont repérées in situ par le producteur d'Elektra, Paul Rotschild, qui leur suggère de s'adjoindre les talents d'un autre jeune bluesman blanc de Chicago, Michael Bloomfield.

A 21 ans, Bloomfield affiche un pedigree atypique. C'est le fils d'une riche famille juive du North Side de Chicago, dont le père a prospéré dans le matériel de restauration. Gaucher, il s'est efforcé de jouer sur des guitares de droitier, a appris le rock'n'roll et le folk avant de se prendre de passion pour le blues, étudié en direct dans les clubs du South Side comme Silvio's ou Pepper's Lounge. Muddy Waters l'appelle *"mon fils"* et l'adolescent a déjà enregistré avec Sleepy John Estes ou Big Joe Williams. C'est un intellectuel, branché sur mille volts, à l'image de son phrasé de guitariste, survolté mais articulé par une technique hors du commun. Bloomfield et Butterfield se connaissent mais ne s'apprécient pas particulièrement, le premier se méfie de la personnalité égocentrique du second, mais finit par accepter la proposition. *"Mike était un mec particulièrement intense*, reconnaît Bishop, qui lui cède la place de soliste. *Il avait une superbe technique et de l'expérience ; moi, tout ce que j'avais, c'était un bon feeling."*

Le premier guitar hero

Le groupe peine à coucher sur bandes son premier effort ; une troisième tentative en septembre 1965 dans les studios Mastertone de New York, avec le renfort du clavier Mark Naftalin, est la bonne. L'album paraît le mois suivant et c'est une révélation. Frénésie, fureur de jouer, musicalité.

Photos Archives Rock&Folk- DR

"On n'était pas aussi bons que nos héros, Muddy Waters, Otis Rush, Little Walter ou Howlin' Wolf, estime Bishop. Mais aux Etats-Unis, les gens ont toujours plus facilement accepté des choses produites par des jeunes visages blancs que de vieux visages noirs."

Le mouvement pour les droits civiques est alors en plein essor et le PBBB, groupe mixte — Lay, puis Billy Davenport, son remplaçant, et Arnold sont afro-américains — incarne ces temps qui changent. Le groupe renverra l'ascenseur à ses idoles lorsque Bloomfield vantera leurs mérites auprès de promoteurs comme Bill Graham, qui programmera régulièrement BB ou Albert King dans ses Fillmore et leur donnera accès à un nouveau public. Le deuxième album, "East-West", paraît en août 1966 et envoie valdinguer toutes les frontières du blues sur son morceau éponyme, 13 minutes 10 secondes au fil desquelles le Mississippi se jette dans le delta du Gange. *"On prenait de l'acide et on avait les oreilles grandes ouvertes sur Ravi Shankar, Ornette Coleman, Coltrane,* explique Bishop. *L'influence indienne vient de Bloomfield. Jerome Arnold joue sur ce morceau une partie de basse identique à celle des groupes des clubs de Chicago au moment d'un morceau exotique comme 'Caravan', on appelait ça un* shake dancer, *c'était fait pour que les filles dansent. Sur scène, on ralentissait le tempo au milieu du morceau et Bloomfield mettait le feu à un bâton qu'il enfonçait dans sa bouche et crachait des flammes ! Les hippies, défoncés au LSD, devenaient dingues."*

Bloomfield traumatise de fait tous les guitaristes de San Francisco, Jerry Garcia, Jorma Kaukonen ou Carlos Santana en tête. Il a alors 22 ans et est le premier guitar hero de son pays, l'alter ego américain d'Eric Clapton, le soliste d' "Highway 61 Revisited" de Dylan. Il décide pourtant de quitter le groupe en février 1967 pour fonder son propre ensemble, l'éphémère Electric Flag. Le PBBB continue de l'avant et publie, avec un personnel changeant, trois albums pour Elektra jusqu'en 1969, qui agrègent blues et soul, guitare électrique et section de cuivres. Ses innovations initiales sont alors amplifiées par les groupes californiens ("Dark Star" du Grateful Dead ou "The End" des Doors) ou dans le Sud par les Allman Brothers, groupe mixte lui aussi. Elvin Bishop, qui quitte le groupe en 1968, est trop modeste pour ne pas relativiser tout ça. *"Pour moi, ces groupes sont parvenus au même résultat de leur côté. Mais c'est vrai qu'avant nous, il n'y avait pas de longs solos dans le rock, et surtout, pas deux solistes de concert. Michael et moi aimions le jazz et on a transposé les lignes de cuivres avec nos guitares. Comme on l'a fait dans un contexte considéré comme rock, les gens ont dit :* 'Ah, c'est nouveau.' "

Salopette en jean

Si Bishop mènera une carrière couronné de succès, il en ira différemment pour les deux autres figures du PBBB : Bloomfield, après quelques moments de grâce dans les années 60, traverse la décennie suivante de manière erratique, consommant de l'héroïne pour combattre des insomnies chroniques. Il décède d'une overdose en 1981, imité par Butterfield six ans plus tard. Le groupe, et ses apports, tombent alors dans les oubliettes de l'histoire. Il ne sera intronisé au Rock'n'Roll Hall Of Fame qu'en 2015, un quart de siècle après y avoir été éligible. Affublé pour l'occasion d'une salopette en jean et d'une chemise à carreaux au milieu d'une assemblée de smokings, Elvin Bishop exprime ce soir-là sa satisfaction, notamment, d'avoir montré que *"des personnes de couleurs différentes pouvaient travailler ensemble et faire quelque chose de bien."* Rappel pas inutile. Car les temps ont de nouveau changé. Et plutôt dans l'autre sens. ★

Compilation *The Paul Butterfield Blues Band "The Best Of" (Rhino/ Warner)*

DISCOGRAPHIE

"The Paul Butterfield Blues Band" *(1965)*

Up-tempos empruntés aux maîtres, compos aux airs de classique ("Born In Chicago") ou annonciatrices des explorations à venir ("Screamin' "). Sauvagerie tout en contrôle de Bloomfield, swing de la section rythmique. Cet acte de naissance du blues rock américain renvoie à leurs études quelques groupes anglais contemporains.

"East-West" *(1966)*

Slow blues déchirant ("I've Got A Mind To Give Up Living"), sidérante appropriation du jazz avec des guitares ("Work Song") et pièce modale qui préfigure le psychédélisme à venir ("East-West"). Chef-d'œuvre.

"The Resurrection Of Pigboy Crabshaw" *(1967)*

"In My Own Dream" *(1968)*

"Keep On Moving" *(1969)*

Le départ de Bloomfield est compensé par une entière section de cuivres (dont David Sanborn au saxophone). Changement de son et de direction : le blues tire vers le rhythm'n'blues, le jazz, anticipant les démarches de Blood, Sweat And Tears, voire Chicago. Inégal, toutefois.

Nick Gravenites

"My Labors" *(1969)*

Chanteur de Chicago d'origine grecque, Gravenites avait monté un groupe dès 1956 avec Paul Butterfield et fit partie d'Electric Flag. C'est sur cet album, mi-studio mi-live, que s'entendent les solos les plus renversants de Michael Bloomfield, davantage encore que sur le plus célèbre "Super Session" (avec Al Kooper).

Paul Butterfield's Better Days

"Better Days" *(1972)*

"It All Comes Back" *(1973)*

Relocalisé à Woodstock après la dissolution fin 1971 du PBBB, l'harmoniciste (et excellent chanteur) y remonte un groupe (le Louisianais Bobby Charles offre plusieurs morceaux), et pare son Chicago blues de teintes bucoliques. Sympathique.

Elvin Bishop

"Can't Even Do Wrong Right" *(2014)*

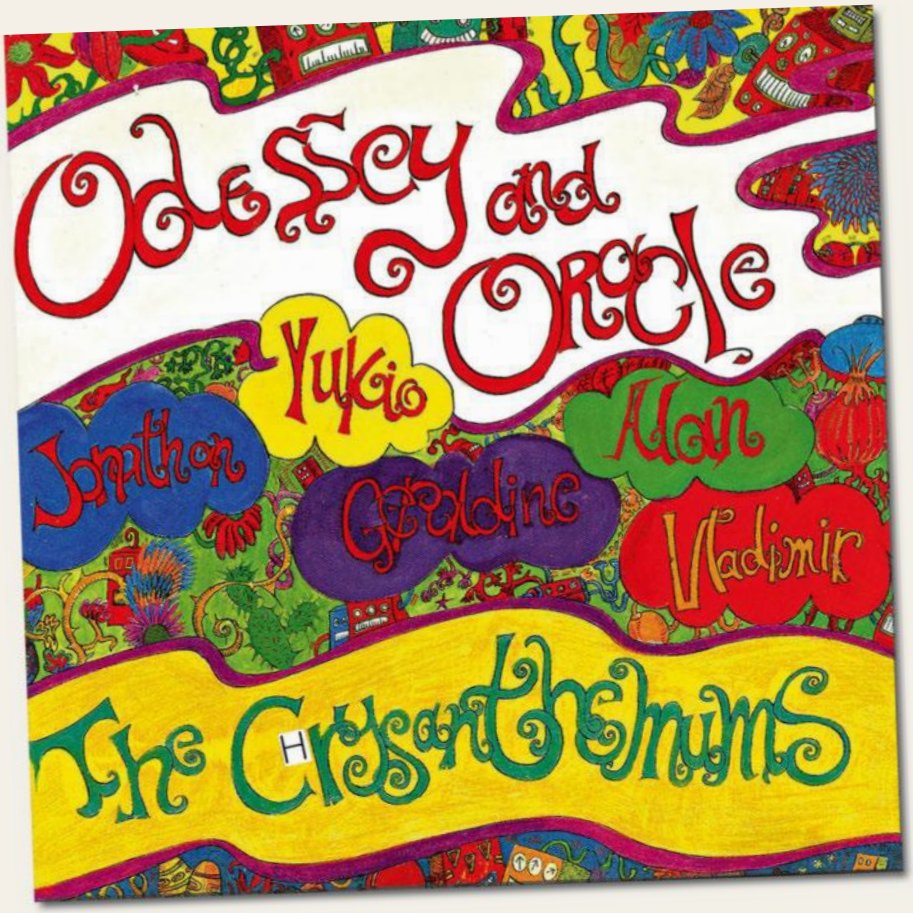
Après des réjouissances sudistes des seventies ("Let It Flow") et un hit national en 1975 ("Fooled Around And Fell In Love"), Elvin Bishop revient au blues à la fin des années 80, à sa truculente manière. Son avant dernier effort est remarquable de bout en bout. B.B.

C'est la reprise !

L'idée est bien étrange : reprendre titre par titre, parfois dans le désordre, l'album d'un autre artiste. Qu'il soit parodique ou sincère, fidèle ou farfelu, l'exercice a ceci de magnifique qu'il est totalement inutile mais nécessite beaucoup de travail. Hommage à quelques héros maboules de la pop culture, anonymes ou célèbres, ayant réussi cet exploit.

PAR ISABELLE CHELLEY, ERIC DELSART, BASILE FARKAS & BENOIT SABATIER

BY WITH A LITTLE HELP FROM MY FWENDS
OLIVER HIBERT



Booker T & The MG's
"McLemore Avenue" *(1970)*

Sorti en 1970, quelques mois après la sortie d' "Abbey Road", "McLemore Avenue" est la lettre d'amour de Booker T adressée aux Beatles. Avec sa pochette qui parodie l'original (McLemore Avenue était l'adresse des studios Stax à Memphis), c'est une relecture soul instrumentale du chef-d'œuvre des Fab Four qui s'amuse à surprendre l'auditeur en modifiant l'ordre des pistes.
ED

Percy "Thrills" Thrillington
"Thrillington" *(1977)*

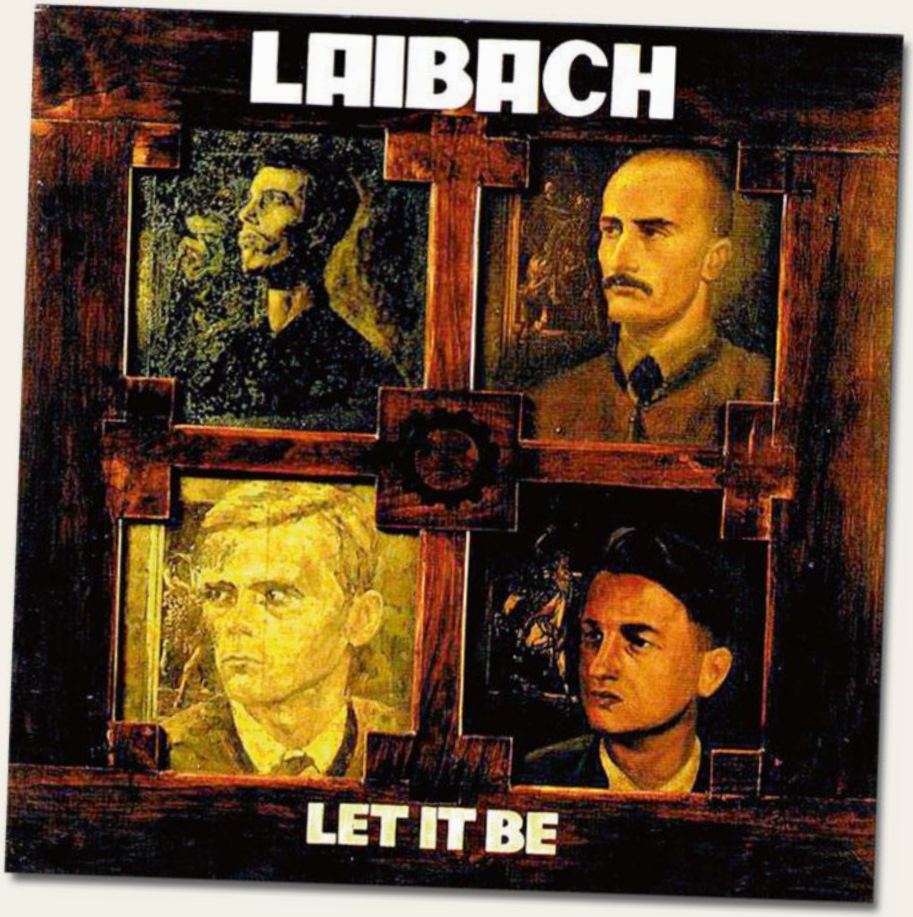
Cas rare d'un musicien reprenant sous pseudonyme un de ses propres albums, Paul McCartney a créé le personnage de Percy Thrillington en 1977 afin d'offrir au monde (qui n'avait rien demandé) la version easy-listening de "Ram" qu'il avait enregistrée en 1971. Vous rêvez d'entendre la bedonnante section de cuivres de "Uncle Albert/ Admiral Halsey" interpréter tout "Ram" ? Cet album est pour vous.
ED

The Bollock Brothers
"Never Mind The Bollocks 1983" *(1983)*

"Never Mind The Bollocks" au synthé : à leur façon, c'est ce qu'ont fait Deutsch-Amerikanische Freundschaft, Suicide, Metal Urbain, Screamers... Dans l'esprit : punk, angoisse, colère et chaos, avec les nouvelles technologies. Les Bollock Brothers, eux, ont décidé de reprendre littéralement toutes les chansons de l'album, six ans plus tard, avec des claviers. Mais sans l'esprit, l'obscénité et la fureur étant troquées contre un détachement complètement à côté de la plaque. La boîte à rythme tourne au pif, alors que le synthé suit sagement la mélodie et que le chanteur débite les mythiques paroles en attendant l'heure du plateau-repas. Finalement, une autre façon de retrouver l'esprit originel : *rien à faire les testicules*.
BS

Pussy Galore
"Exile On Main St." *(1986)*

Sortie sur cassette, cette *cover* concoctée sur un magnétophone 4-pistes par le groupe noise où sévissaient entre autres Jon Spencer et Neil Hagerty, est l'incarnation du mot *cacophonie*. Chansons déconstruites entrecoupées de diatribes des musiciens, son crachotant, justesse malmenée : il s'agit moins d'un hommage que d'une relecture au lance-flammes. Si l'écoute n'est pas que plaisante, l'insolence du propos l'est.
IC



La lettre d'amour de Booker T adressée aux Beatles

Laibach
"Let It Be" *(1988)*

Le concept de Laibach est immuable : un gang à la dégaine inquiétante joue avec les codes de l'imagerie totalitaire tout en reprenant des tubes à la sauce indus ou avec des chœurs grandiloquents. Batterie martiale, voix de croque-mitaine : la déconstruction agressive des Slovènes ressemble à une version négative, façon "Stranger Things", de l'album des Beatles.
ED

The Chrysanthemums
"Odessey And Oracle" *(1990)*

A l'époque, impossible de mettre la main sur le disque des Zombies. Et voilà que des Anglais contemporains, auteurs de deux albums à la Monochrome Set, sortent leur propre "Odessey And Oracle". Grâce aux Chrysanthemums, on découvre enfin cet album mythique, qui ne quitte plus notre platine. On oublie les Zombies, jusqu'à ce que Repertoire Records, en 1992, réédite l'original. Comment pourrait-il être aussi beau que la version Chrysanthemums ? 25 ans plus tard, on s'aperçoit qu'on n'a jamais ressorti, contrairement au chef-d'œuvre sixties, le disque-hommage. On le réécoute. C'est une copie-carbone du Zombies. Sauf au niveau de la voix, des instruments et de la production. La photocopie sonne un peu toc. Mais quand même : quelles chansons !
BS

Big Daddy
"Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band" *(1992)*

C'est le concept le plus farfelu de tous : Big Daddy reprend les morceaux des Beatles à la façon d'artistes des années 50. Parmi les réjouissances : un "A Day In The Life" joué façon "Peggy Sue" de Buddy Holly, "Lucy In The Sky With Diamonds" à la manière de "Great Balls Of Fire" de Jerry Lee Lewis et beaucoup de doo-wop. Sans doute la meilleure parodie sur le marché, parmi les fort nombreuses reprises de "Sgt. Pepper".
ED

Claw Hammer
"Q: Are We Not Men? A: We Are Not Devo!" *(1992)*

Les punks californiens de Claw Hammer ont tenté le pari gonflé de reprendre le premier album de Devo en intégralité. Ce classique du post-punk déviant gagne en énergie brute (saturation omniprésente, chant hurlé), au détriment, parfois, de sa folie originelle.
ED

Moog Konttinen
"Saippuaooppera" *(1994)*

Mauri Ilmari Konttinen : "*Je voulais traduire mot à mot, de l'anglais au finnois, avec un respect* total *de l'enregistrement original. J'ai gardé toutes les blagues, twists et accroches. Le finnois s'accordait parfaitement à la musique. A l'arrivée, 'Saippuaooppera' est aussi bon que 'Soap Opera', juste dans une langue différente.*" Au fou ! Il est sourd ? Non seulement les interludes sont narrés par une pochetronne très crispante, mais en plus, les chefs-d'œuvre de cette comédie musicale des Kinks ("Nine To Five", "Holiday Romance", "You Make It All Worthwhile", qui deviennent ici "Kello Viis", "Lomaromanssi" et "Sä Saat Sen Kannattaan") sont massacrés par une orchestration lourde, kitch et cheap. Konttinen : "*Je demande juste aux auditeurs un peu d'exigence : c'est vrai qu'il n'est pas évident de suivre toute une histoire sur 40 minutes.*" Là n'est pas le problème de ta piquette, ami finlandais.
BS

The Queers
"Rocket To Russia" *(1994)*

Fanatiques de Joey, Dee Dee, Johnny et Marky, les Queers du New Hampshire n'allaient bien évidemment pas enregistrer un tribute à Genesis... Après deux albums sous haute influence *ramoniaque*, les zozos arrêtent de s'embêter à composer pour reprendre le troisième album de leurs héros, avec un mimétisme aussi monomaniaque que touchant. La reprise intégrale d'un album des Ramones est d'ailleurs une tradition chez certains groupes punk : The Mr T Experience, The Vindictives, Screeching Weasel ont aussi fait le coup.
BF

Petra Haden reprend "The Who Sell Out" a capella, paroles, musique et jingles

The Squirrels
"The Not So Bright Side Of The Moon" *(2000)*

Spécialistes de la reprise décalée et des collages ébouriffants, ces favoris de John Peel ont réalisé leur propre version du classique de Pink Floyd. Entre "Breathe" jazzy façon ambiance de restaurant et "The Great Gig In The Sky" chanté avec la voix de Donald Duck, c'est une parodie drôlissime qui met un point d'honneur à reproduire — et détourner — tous les passages parlés de l'album. Dans un esprit beaucoup moins ironique, le groupe prog Phish a repris "The Dark Side Of The Moon" en concert en 1998 et publié la chose sur un album live.
ED

Dougal Reed
"Rumours" *(2001)*

Ceux que l'aspect éventuellement trop léché de l'original de Fleetwood Mac rebute seront ravis : Tom Cullinan (Th' Faith Healers, Quickspace), *alias* Dougal Reed, s'amuse ici à souiller l'album aux 40 millions d'exemplaires écoulés, dans une version lo-fi et moins bien jouée, mais réalisée avec amour et créativité. "Dreams", avec ces bruits de pluie et son thérémin, est même franchement plaisante...
BF

Luther Wright & The Wrongs
"Rebuild The Wall" *(2001)*

Parmi les façons amusantes de reprendre un morceau, il existe plusieurs méthodes : la version sitar, celle au Moog, la tentative reggae, celle avec des samples d'aboiements de chiens et, enfin, l'option bluegrass. C'est cette dernière qu'ont choisie ces Canadiens pour redonner un côté *terrien* et souriant au monument déshumanisé de Roger Waters, la plupart du temps avec succès ("Comfortably Numb"). En octobre 2017, "The Wall"

Encore plus long et sérieux que l'original

a également été repris, mais avec beaucoup plus de déférence, par The Stallion, pour un triple vinyle à l'intitulé finaud : "The Dark Side Of The Wall". Encore plus long et sérieux que l'original...
ED

Camper Van Beethoven
"Tusk" *(2002)*
D'un côté, un groupe méconnu et super qui fit, au milieu des années 80, le lien entre Violent Femmes et Wilco. De l'autre, un album en pleine débauche et descente de coke des superstars soft rock de la fin des seventies — leur disque le plus ambitieux. La marque de fabrique de Camper Van Beethoven : le boxon. Celle de Fleetwood Mac : passer des mois et des mois en studio pour peaufiner le son. La bande de David Lowery reprend-elle "Tusk" pour le saccager en ricanant ? Mais non : l'hommage mixe admiration et appropriation.
BS

Petra Haden
"Sings : The Who Sell Out" *(2005)*
Chanteuse et violoniste passée par The Decemberists ou Tito & Tarantula, Petra Haden reprend "The Who Sell Out" a cappella, paroles, musique et jingles inclus. En écoutant le résultat, Pete Townshend a été bluffé. A juste titre : l'album n'a rien d'un gimmick laborieux. Les chansons sont reproduites avec fidélité et inventivité, embarquées par la voix de Petra Haden dans une autre dimension, entre pop et art brut.
IC

The Dirty Dozen Brass Band
"What's Going On" *(2006)*
35 ans après la sortie du manifeste écolo-politico-spirituel de Marvin Gaye, les choses n'ont pas beaucoup avancé. L'ouragan Katrina vient de dévaster la Nouvelle-Orléans et l'administration Bush ne fait pas grand-chose pour aider ses populations qui, en plus d'être pauvres, sont désormais inondées. En réaction, le Dirty Dozen Brass Band, une des plus grosses fanfares de la ville, reprend avec quelques invités (Bettye LaVette, Chuck D, Guru) le classique du chanteur Motown. Des passages rappés, du funk, de la soul et, bien sûr, des cuivres superbes dans tous les coins.
BF

Kelley Stoltz
"Crockodials" *(2006)*
La belle histoire. Fan obsessionnel d'Echo & The Bunnymen, Kelley Stoltz a enregistré sa propre version lo-fi du premier album des Liverpuldiens. Des années plus tard, il fera leur première partie à San Francisco et en profitera pour rejouer ses versions à lui de "Going Up" et "Stars Are Stars". Ian McCulloch, impressionné, l'a depuis intronisé membre des *hommes-lapins*.
ED

Rufus Wainwright
"Rufus Does Judy At Carnegie Hall" *(2007)*
Il a osé reproduire sur scène le concert de Judy Garland au Carnegie Hall en 1961, surnommé *"la plus grande soirée de l'histoire du show business"* et en tirer un album. Et a réussi. Wainwright signe un bijou élégant, flamboyant et émouvant. L'interprétation et l'orchestration de standards sont à la hauteur de la passion du chanteur pour son idole, évoquée dans ses souvenirs d'enfance racontés entre deux morceaux.
IC

The Walkmen
"Pussy Cats" *(2009)*
Curieuse lubie : les excellents Walkmen se piquant ici de rejouer l'album le plus décadent d'Harry Nilsson, ce "Pussy Cats" lui-même garni de reprises et *produit* par John Lennon à l'époque du *lost weekend*. Un disque qui montrait que la frontière est parfois mince entre production spectorienne et beuverie de rock stars en studio. Toujours est-il que le groupe new-yorkais saisit bien l'esprit de déglingue du projet. Hamilton Leithauser, le chanteur habité, reproduit à merveille les hurlements de Nilsson (qui s'était, à l'époque, littéralement pété les cordes vocales). L'histoire ne dit pas si les élégants Walkmen étaient dans un état similaire au moment d'enregistrer...
BF

The Smithereens
"Tommy" *(2009)*
Les Smithereens, grands fans de "Tommy", ont succombé au plaisir d'interpréter leur album préféré. Trop révérends sans doute, les *powerpoppeux* font tout comme il faut, reproduisant scrupuleusement l'original (mais sans les flonflons, faute de moyens, d'où quelques coupes). C'est scolaire et touchant, et on se rapproche ici dangereusement du *cover band*.
ED

Beck's Record Club
"The Velvet Underground And Nico" *(2009)*
"Songs Of Leonard Cohen" *(2009)*
"Oar" *(2009)*
"Kick" *(2010)*
"Yanni Live At The Acropolis" *(2010)*
C'est une habitude depuis 2009 : Beck s'enferme en studio avec une chouette bande de copains et reprend un album en une journée. Loin d'être un plaisir égoïste de rock

star, l'exercice donne des résultats allant du sympathique au superbe, voire à l'acrobatique. "The Velvet..." et "Oar" de Skip Spence s'inscrivent dans la première catégorie, traités avec respect et un peu d'approximation charmante. On frôle le conceptuel quand, avec Tortoise et Thurston Moore, Beck réinvente façon musique contemporaine le "Live..." de Yanni, claviériste grec moustachu, doué pour les envolées boursouflées. Mais quand MGMT, Devendra Banhart, un Wolfmother, lui et d'autres s'attaquent à Cohen, on a droit à des surprises, dont un magistral "Master Song", avec sa basse funk, ses paroles rappées, ses accents hip hop. La vraie réussite est sans doute "Kick", carton planétaire d'INXS, débarrassé ici de sa production eighties. Annie Clark donne le frisson sur "Need You Tonight" et "Never Tear Us Back", grosses machines soudain muées en petites choses délicates, belles à pleurer.
IC

The Flaming Lips

"The Flaming Lips And Stardeath And White Dwarfs With Henry Rollins And Peaches Doing The Dark Side Of The Moon" *(2009)*
"The Time Has Come To Shoot You Down... What A Sound" *(2013)*
"With A Little Help From My Fwends" *(2014)*

Les Flaming Lips et l'art de la reprise, c'est une belle histoire d'amour, riche en morceaux joués sur scène. Et en albums entiers, à classer impérativement à la rubrique *foutraque* de sa discothèque. Soyons honnête : leurs revisites avec leur bande de potes de "Dark Side...", "The Stone Roses" ou "Sgt. Pepper" ne sont pas indispensables et n'éclipseront jamais les originaux, bien sûr. Pourtant, au milieu du bordel psychédélique ambiant, frôlant parfois le mauvais trip, on trouve parfois des merveilles, des instants de fulgurance déglinguée qui sauvent, presque, tout. Ou excusent le pire. En vrac, on citera "Money" interprété avec une voix de robot ayant bouffé une console Atari, "The Great Gig In The Sky" avec Henry Rollins impeccable en narrateur et les hululements furieux de Peaches, plus excitant que l'original, "Elizabeth My Dear" des Stone Roses et ses gémissements orgasmisques noyés dans une atmosphère psychédélico-gothique ou "A Day In The Life" pour l'intervention d'une Miley Cyrus mi-blasée, mi-au bout de sa vie.
IC

Puttin' On The Ritz

"White Light/ White Heat" *(2010)*

C'était couru, l'album le plus rêche du Velvet Underground se devait de posséder sa version jazz. Porté par un batteur aux antipodes du minimalisme de Moe Tucker, ce big band propose une version enjouée du morceau-titre et de "I Heard Her Call My Name", mais fait vraiment mouche quand il prend la route du free sur "Sister Ray".
ED

¡ Wham bam, gracias señora !

Macy Gray
"Talking Book" *(2012)*

En mars 2012, Macy Gray vient de sortir un album de reprises sans queue ni tête : "Covered". L'exercice semble tellement lui plaire (et l'inspiration lui manquer) que la chanteuse au timbre écorché décide d'enquiller sur un Stevie Wonder, le fort bon "Talking Book" sorti 40 ans plus tôt. Le résultat est un album de *modern soul* réglo, jazzy parfois ("Superstition"), mais sans intérêt notable.

BF

Capsula
"Dreaming Of The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars" *(2012)*

Avant même la disparition du grand homme, les membres de Capsula, une formation argentine installée à Bilbao, mettaient un point d'honneur à donner leur version du "Ziggy Stardust" de David Bowie avec un enthousiasme palpable et une *grinta* garage impeccable. L'album est avant toute chose un grand disque de rock'n'roll et ces Sud-Américains ont le mérite de le rappeler. *¡ Wham bam, gracias señora !*

BF

The Darcys
"Aja" *(2012)*

Redevenu cool depuis quelques années, Steely Dan est ici honoré par un duo de hipsters moustachus originaires du Canada. "Aja" (rien à voir avec l'équipe de Guy Roux) est retranscrit dans un style indie mélancolique très *pitchforkompatible*. Les musiciens sont brillants, ce qui est un prérequis pour décoder les suites d'accords savantes de Donald Fagen et Walter Becker. Et l'album, bien qu'anecdotique, a le mérite d'être plus intéressant harmoniquement que les œuvres d'Alt-J ou Wild Beasts à la même époque...

BF

Stephen Malkmus & Friends
"Ege Bamyasi" *(2013)*

Stephen Malkmus : *"Pendant trois ans, j'ai écouté 'Ege Bamyasi' chaque soir avant d'aller me coucher."* Voilà pourquoi, en décembre 2012, le leader de Pavement et des Jicks se retrouve sur scène à Cologne avec un groupe teuton (Von Spar) pour reprendre les titres du quatrième album de Can. Enregistrée, la performance sort quelques mois plus tard pour le Disquaire Day. Le son, live, est moins beau que celui de l'album original, mais on admire la performance de maboule.

BF

Hollis Brown
"Gets Loaded" *(2014)*

Courant minoritaire chez les fans du Velvet Underground : ceux qui préfèrent "Loaded", le quatrième album, celui sans John Cale ni Moe Tucker, mais avec des chansons magnifiques et lumineuses. Membre de ce petit club, le groupe new-yorkais Hollis Brown (dont le nom est tiré d'une chanson de Bob Dylan) reprend, dans le désordre mais avec une fidélité maniaque, les merveilles que sont "Who Loves The Sun", "New Age", "Sweet Jane", etc. Enregistrées avec clarté, ces nouvelles versions montrent à quel point Lou Reed, Sterling Morrison et Doug Yule étaient inventifs sur leurs instruments.

BF

Ryan Adams
"1989" *(2015)*

Qu'on aime ou non l'album de Taylor Swift importe peu, puisque revu par Ryan Adams, il est méconnaissable. Le songwriter (fan de la princesse pop) joue le petit frère de Springsteen sur "Welcome To New York" et d'autres, ou fait de "Shake It Off", tube à secouer le popotin, une ballade poignante aux arrangements country, dévoilant des aspects des chansons qu'on ne soupçonnait pas sous la production léchée d'origine.

IC

Japancakes
"Loveless" *(2015)*

Japancakes vient d'Athens, Georgie, la ville de B-52's, REM et Of Montreal, mais sort des albums avec un succès beaucoup plus confidentiel. Soyons honnête, leur musique n'est pas très inspirée et sonne même, par moments, un peu lounge. Qu'en est-il de leur grand fait d'armes, "Loveless" de My Bloody Valentine, enregistré dans une version instrumentale (violoncelle, Mellotron, pedal steel) et vaguement country ? Aucun intérêt. L'original, paraît-il, est un grand disque de drogues. Celui-ci donne envie d'en prendre pour oublier.

BF

Jonathan Rado
"Born To Run" *(2017)*

"Born To Run" de Springsteen : un album spectorien — production maousse, ultra-puissante. "Hang" de Foxygen sonne aussi à sa façon un peu Spector, avec ses arrangements démesurés. Même si le jeunot ne possède pas le coffre du Boss, quand Jonathan Rado (de Foxygen) reprend "Born To Run", on s'attend à une bonne grosse tornade. Et on a droit à quoi ? Un petit mistral sympathique.

BS

ISABELLE CHELLEY, ERIC DELSART, BASILE FARKAS & BENOIT SABATIER

Roxy n'a jamais été seulement une affaire de musique

ROXY MUSIC

En 1972, une bande d'extraterrestres londoniens réalisait un coup de maître avec son premier album, mélange unique de glamour, d'intelligence et d'imprimés léopard. Le guitariste **Phil Manzanera** revient avec bonhomie sur l'histoire.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Photo DR

Il s'agit de célébrer un premier album. De folie. Publié en juin 1972. Par le groupe Roxy Music. Le plus important d'Angleterre après les Beatles. Ça se discute ? En fait, pas vraiment. Ceux qui n'ont pas eu le privilège de se prendre "Roxy Music" de plein fouet mourront sans savoir ce qu'ils ont loupé. De beau et d'intense. De fort et d'improbable. De dingue et de sexy. On peut bien le dire, un peu moins de quarante-six ans après sa sortie (drôle d'anniversaire, Virgin a dû s'emmêler les pinceaux dans le calendrier) : ce disque est un miracle. Comme le groupe qui l'a conçu. Comme le reste de sa discographie dont les points faibles, bien sûr, font ressortir les forts. Roxy Music, dès son premier 33 tours, est parvenu à faire un truc rare : jouer et vendre du rock intelligent au public.

Groupe avant-rock

Qu'on se comprenne bien : le groupe devra attendre son troisième album, "Stranded", publié fin 1973, pour atteindre la cime des charts, mais le premier et le deuxième ("For Your Pleasure"), qui ont emballé la critique, ont fait mieux que lui paver le chemin. Et pourtant, un an plus tôt, alors que grossissait la vague glam dont Roxy Music a bénéficié, rien n'était gagné. Sweet, Slade ou Gary Glitter faisaient mousser l'écume avec des singles rigolos, mais T Rex n'allait pas tarder à perdre des paillettes. Quant à David Bowie, il devra aussi attendre 1973, après avoir ramé pendant près de dix ans, pour décrocher un croissant de lune avec "The Jean Genie", "Drive-In Saturday" et, hum, "The Laughing Gnome". Pour raconter Roxy Music jusqu'à ce premier album du tonnerre, il faut un livre que Michael Bracewell a d'ailleurs écrit en 2007 ("Re-Make/ Re-Model", éditions Faber & Faber) et qui est tellement chouette qu'aucun éditeur français n'a jugé nécessaire de le traduire. On ne va donc pas refaire ce monde-là à la place du brillant écrivain, mais rappeler que, effectivement, Roxy n'a jamais été seulement une affaire de musique. L'aspect esthétique, l'approche expérimentale, l'envie d'être différent à tout prix (mais sans obligatoirement intellectualiser) ont prévalu lors de la conception du premier 33 tours. Lorsque le groupe l'enregistre, il est constitué de Bryan Ferry (voix, claviers), Phil Manzanera (guitare), Andy Mackay (saxophone, hautbois), Brian Eno (synthétiseur et bandes magnétiques), Graham Simpson (basse) et Paul Thompson (batterie). Quatre des musiciens ont fréquenté des écoles d'art (entre eux, ils discutent autant d'Elvis Presley et de John Coltrane que de Derek Boshier et Andy Warhol) et tous ont été choisis par Ferry et Mackay, pour leur compétence ainsi que leur singularité. Manzanera est le dernier à avoir été recruté : *"Je jouais dans un groupe qui s'appelait Quiet Sun, mais un jour, Robert Wyatt a décidé de monter le sien, Matching Mole et a demandé à Bill McCormack, notre bassiste de le rejoindre. Quiet Sun a donc splitté, mais avant de partir, Bill m'a appris que Roxy Music avait mis une petite annonce dans le Melody Maker, que le groupe cherchait un guitariste. Il m'a suggéré d'y jeter un œil et quand j'ai lu l'annonce* ('groupe avant-rock recherche le guitariste parfait : original, créatif, flexible, mélodique, rapide, lent, élégant, vif, effrayant, stable, épineux'), *je me suis dit* 'OK, ce job est pour moi !' *Je suis allé chez Andy et Bryan qui habitaient une petite maison à Notting Hill, mais j'ai loupé l'audition. Par contre, je me suis aussitôt bien entendu avec eux. Nous avions beaucoup de goûts en commun et, par la suite, nous nous sommes régulièrement croisés et avons fini par devenir très amis."*

Elément perturbateur

Phil Manzanera ne va pas se démonter. En décembre 1971, un de ses proches qui gère l'éclairage de scène de Roxy Music l'emmène à un concert et Manzanera constate que l'ambiance n'est pas top entre le guitariste, David O'List, ex-Nice, et le reste du groupe : *"A cette époque, ils se trimballaient dans une camionnette que conduisait Bryan, avec tout leur équipement à l'arrière et Eno qu'ils arrivaient à caser entre les haut-parleurs parce qu'il était petit. Bien sûr, ils n'avaient pas de roadies et devaient porter leurs instruments eux-mêmes… Sauf que O'List, qui avait déjà joué dans un groupe à succès, ne voulait rien trimballer. Fin janvier 1972, le jour de mon anniversaire, j'ai reçu un coup de fil de Bryan qui me demandait de venir mixer le son du groupe. J'avais peur de ne pas être à la hauteur, mais il m'a fait comprendre que ça allait bien se passer et qu'en plus, Eno serait à côté de moi. Il faut savoir qu'à cette époque-là, aux concerts de Roxy Music, Eno jouait du synthétiseur depuis la console parce que sa présence sur scène rendait tout le monde nerveux ! En arrivant, j'ai remarqué que le guitariste était absent. Puisque je connaissais la plupart des morceaux, ils m'ont proposé de jouer en attendant qu'il arrive. Sans le savoir, j'étais en train d'auditionner pour la seconde fois et là, j'ai décroché le job ! La semaine suivante nous avons signé avec EG* (l'agence de management de David Enthoven et John Gaydon). *Un mois après, nous étions en studio pour enregistrer le premier album, et quatre semaines plus tard, le disque était dans les charts. Tout est allé à une vitesse phénoménale. J'avais l'impression que c'était Noël tous les jours. Et le plus fou, c'est que quarante-six ans après, nous sommes là, en train de parler de ce fameux premier disque !"*

Suite page 74

"Une chose est certaine : si un jeune groupe se présentait aujourd'hui avec cette musique-là, personne ne le signerait"

Photos DR

Roxy musiques

“Roxy Music” *(1972)*

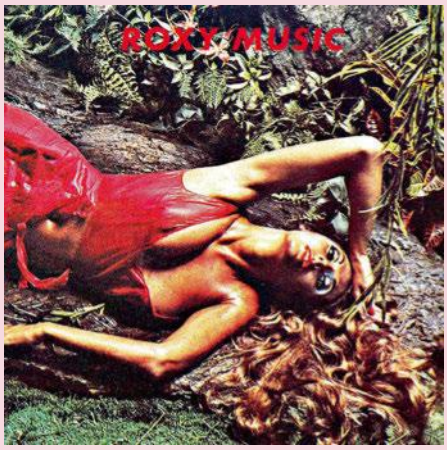
Rien à jeter. Un must total. Si Roxy Music s’était arrêté après celui-là, on n’aurait quand même pas eu assez de notre vie pour remercier. De l’avant-rock, en effet, de l’up-tempo déglingué, du post-prog dilaté comme une pupille, du noir, du blanc, du bleu et du rose. Et la voix. On en connaît qui ont ramené ce disque chez le disquaire croyant qu’il avait un problème.
Phil Manzanera : *“Aux Command Studios, nous étions un peu comme des gamins, et ce premier album nous a permis de découvrir l’enregistrement. Je me souviens que nous ne voulions pas perdre une miette du processus. Il était important pour nous d’assister à tout, d’être présents au mixage et même à la gravure du disque !”*

“For Your Pleasure” *(1973)*

Avec le son de Chris Thomas, le deuxième Roxy pourrait se résumer à chacun de ses huit morceaux, tant ceux-ci chamboulent tout sur leur passage. Bryan Ferry confond son lit et la pochette de l’album (il réitérera) et parvient à y coller deux panthères, dont Amanda Lear, sans s’attirer les foudres de Dalí. Le morceau le plus déviant (“In Every Dream Home A Heartache”) est une ode à une poupée gonflable.

Phil Manzanera : *“Notre deuxième album a un meilleur son que le premier, mais l’esprit des chansons n’est pas fondamentalement différent. Un titre comme ‘Edition Of You’ illustre parfaitement le fait qu’à force de beaucoup jouer, on devenait meilleurs, mais on ne s’embarrassait pas pour autant de morceaux compliqués !”*

“Quand on est en studio avec Bryan Ferry et Eno, il n’y a pas beaucoup de place pour d’autres opinions”

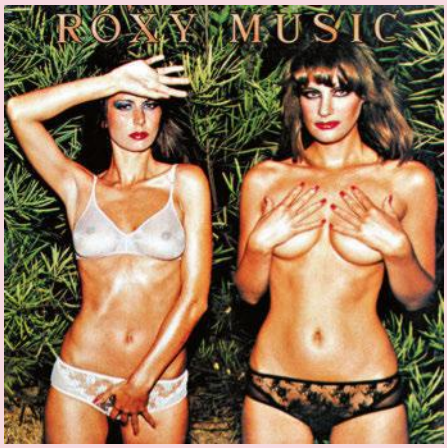


“Stranded” *(1973)*

Dans la jungle, terrible jungle, les filles allongées portent des robes rouges déchirées. Comme Marilyn Cole. “Stranded” n’est même pas en avance sur son époque, il évolue dans un autre espace-temps. Les morceaux s’étirent sans être longs, le son prend du volume, grâce à Eddie Jobson, nouvelle recrue qui ne remplace pas Eno, mais place du violon partout, même lorsque les arrangements, jamais moins que luxuriants, font le coup de la frangipane.
Phil Manzanera : *“Le départ d’Eno m’a attristé et une de nos conditions pour continuer le groupe a été d’avoir la possibilité de cosigner des chansons. Et je pense que nous avons eu raison de suivre notre instinct puisque Roxy avait besoin d’évoluer. C’était une bonne façon de le faire. Et ‘A Song For Europe’, écrite avec Andy, est devenue un classique...”*

“Country Life” *(1974)*

Le torchon commence à brûler, les vêtements de jeunes femmes croisées en vacances au Portugal aussi. Manzanera et Mackay grignotent



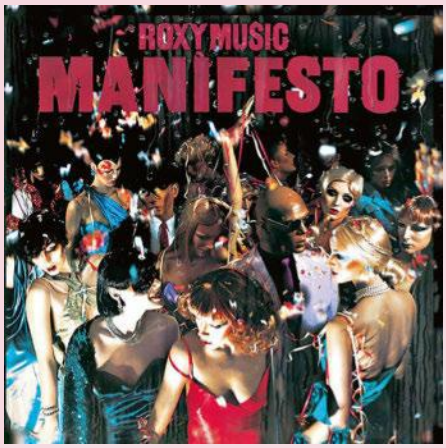
du terrain et composent deux fois plus de titres que sur l’album précédent. “Country Life” révèle les premiers signes de faiblesse de Ferry sur le plan de la composition, mais Thomas fait sonner le tout comme une party dans un hôtel de luxe ou une partouze dans un bordel pouilleux. A en croire Cherry Vanilla, au milieu des années 70, la jet set ne faisait pas la différence.
Phil Manzanera : *“Les pochettes de Roxy Music ont toujours fait couler beaucoup d’encre, mais je dois avouer que lorsque j’ai vu celle-là, j’ai été le premier scandalisé. Je devais être très naïf, je n’avais que vingt-trois ans et pour moi, ce n’était qu’une image porno. Finalement, ça a créé un buzz...”*

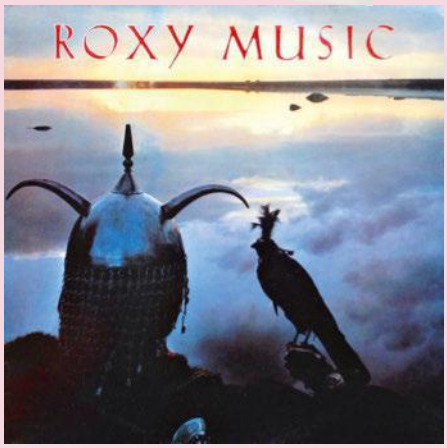
“Siren” *(1975)*

Une fiancée habillée (!) en sirène peut très bien partir avec le premier pirate venu, surtout s’il s’agit d’un Rolling Stone. Dernier album de Roxy avant la première rupture, “Siren” relève la tête sur le plan de l’écriture, et “Love Is The Drug”, tubesque et groovy à souhait, pèse lourd dans sa balance.
Phil Manzanera : ***“Paradoxalement, alors que ‘Siren’ comporte certains de nos plus gros tubes, Roxy Music se fracturait. Au départ, on a toujours un peu l’impression d’être comme les Trois Mousquetaires, et finalement, au bout d’un certain temps, on a envie de s’entretuer.”***

“Manifesto” *(1979)*

L’assertion que le Roxy du come-back (presque cinq ans d’absence) n’était plus ce qu’il avait été reste recevable. La dance était naturelle en ce temps-là et la musique de Ferry & Co devait s’adapter à l’époque. Si le conformisme chiffonne, le fond n’est pas que du commerce et plusieurs compos ne valent pas moins que les anciennes.
Phil Manzanera : ***“Cet album a été un véritable challenge. Nous sortions tous d’expériences très diverses, et, sincèrement, avant d’entrer en studio, nous n’avions aucune idée de ce qui allait en sortir. ‘Manifesto’ part un peu dans tous les sens, mais, une fois encore, il ne ressemble à rien de ce qu’on avait fait avant.”***





“Flesh And Blood” *(1980)*

Sur scène comme en studio, Roxy Music n’a jamais eu de bassiste régulier. Ce sixième album offre l’occasion de saluer un des meilleurs de ces électrons libres : Alan Spenner. Sa contribution à “Same Old Scene”, “My Only Love” ou à la chanson-titre est majeure. Capable de maîtriser un répertoire historique, en y mettant sa touche sans tirer l’arrangement à lui, Spenner, parti trop tôt, allait faire groover Roxy Music, avec Andy Newmark, lors des tournées à suivre.
Phil Manzanera : ***“Certaines chansons de cet album sont intéressantes en ce sens qu’elles illustrent parfaitement le processus d’écriture du groupe et donc l’importance de chacun. ‘Same Old Scene’, par exemple, comme beaucoup d’autres, nous l’avons développée à partir d’une suite d’accords sans avoir la moindre idée de ce qu’allait être la mélodie.”***

“Avalon” *(1982)*

Ce n’est même plus partir en beauté. C’est au-delà. Avec Rhett Davies aux manettes pour la première et dernière fois, Roxy Music tirait sa révérence avec un chef-d’œuvre absolu, chic et cher. Pour bien faire, il faudrait consacrer deux pages à la chanson-titre : son intro, le dosage des ingrédients, la qualité du chant, le parti tellement malin tiré des harmonies, cette note de basse slappée, la voix de Yannick Etienne à la fin. Puis plus rien. Roxy Music, en studio, s’est mis sur pause. C’était tellement beau qu’on n’a jamais arrêté de croiser les doigts, depuis, pour que le blocage s’éternise.
Phil Manzanera : ***“Parfois, j’ai tendance à considérer que ‘Avalon’ est un album solo de Bryan auquel nous aurions énormément contribué. Il entrait dans une période minimaliste sur le plan des mots et des notes, ce sont presque des haïkus mis en musique. C’est une sorte de disque instrumental avec de la voix dessus, tellement différent du début de notre voyage...”***
J.S.

Au moment d'entrer aux Command Studios à Piccadilly (Londres), Roxy Music n'a, bien sûr, aucune expérience et sa seule ambition est de reproduire le mieux possible ce qu'il fait alors en concert. Le groupe doit puiser dans un répertoire déjà conséquent, et certains morceaux de cette époque-là se retrouveront sur les deux 33 tours suivants. *"Notre premier disque a été financé par notre management,* rappelle Phil Manzanera, *c'était une situation un peu particulière. Le budget était très limité et nous avons dû faire vite en studio. Tous les titres ont été mis en boîte en une prise ou deux, et Bryan n'a pas eu énormément de temps pour ses voix. D'ailleurs, il lui est arrivé de déclarer qu'il aurait bien aimé en avoir davantage pour peaufiner certaines parties. Personnellement, je trouve que l'album est bien comme il est, et notamment parce qu'il a été enregistré ainsi. L'essence de ce qu'a été Roxy Music en live pendant deux ans est contenue dedans comme on peut le vérifier en visionnant, sur le DVD du coffret, les titres filmés au Bataclan. Après 1973, Roxy Music allait évoluer rapidement. Pete Sinfield, avec qui EG nous a suggéré de travailler, n'a pas véritablement produit l'album comme allait le faire Chris Thomas à partir du deuxième. Il avait de l'expérience et nous a bien aidés, mais sans intervenir dans la musique. Nous avions le même management, il écrivait les textes de King Crimson, mais en vérité, il a surtout servi d'interface entre le groupe et Andy Hendriksen, l'ingénieur du son. Vous savez, quand on est en studio avec Bryan Ferry et Eno, il n'y a pas beaucoup de place pour d'autres opinions* (rires). *Le groupe jouait déjà bien, mais lorsqu'on entend notre passage chez John Peel, quelques semaines plus tard, on se rend compte que nous progressions à vitesse grand V. Chez Peel, on ne pouvait pas tricher ! Il était fortement conseillé d'être bon car on n'avait droit qu'à une prise, deux maximum. Au départ, j'ai eu le sentiment que nous n'étions guère plus que des amateurs inspirés, mais nous avions à cœur de devenir meilleurs, de ressembler à quelque chose sur scène. J'ai tendance à qualifier ce premier album d'*élément perturbateur. *En tous cas, une chose est certaine : si un jeune groupe se présentait aujourd'hui avec cette musique-là, personne ne le signerait."*

Fameuses plumes

Bryan Ferry a beau avoir écrit l'intégralité des chansons de ce premier album, cela ne signifie pas qu'il est derrière tous les aspects de sa confection, loin de là. Généralement, au stade de la présentation des titres, Ferry se contentait de montrer aux autres musiciens des grilles d'accords très simples. A partir de là, ces derniers élaboraient, ensemble, ce que Phil Manzanera appelle des *"contextes"* : "*Une des forces de Bryan à l'époque, c'était ses textes et les sujets qu'il choisissait. Le reste, c'était l'affaire de tout le groupe. Bryan n'était alors qu'un pianiste débutant et chaque instrumentiste de Roxy Music était libre de jouer que ce qu'il voulait, je vous l'assure* (rires). *Ce groupe était véritablement l'interaction de nos personnalités musicales. On peut dire que Bryan était le principal mélodiste et que, bien sûr, sa voix était vraiment unique. Quant au côté hétéroclite de la musique de ce premier album, il tient principalement à notre fonctionnement. Ce que Bryan proposait stimulait nos sens, nous faisait réagir. Il pouvait m'arriver de me dire des choses comme :* 'OK, je suis un membre du Velvet Underground, je vais donc jouer comme ça.' *Si les autres ne bronchaient pas, c'est que ça devait convenir* (rires). *'The Bob (Medley)', par exemple, sonne ainsi parce qu'il me faisait penser à du King Crimson, mais j'ai choisi de mettre un son de guitare très distordu dessus, histoire d'aller plus loin encore. En fait, on ne s'est jamais dit :* 'Faisons un morceau comme ci ou faisons en un comme ça !' *'Roxy Music', c'est davantage un assemblage qu'une vision. On ne pouvait pas nous coller d'étiquettes, et ça a duré toute notre carrière ; la discographie est, pour le moins, bigarrée ! Et les seuls fils conducteurs, finalement, sont la voix de Bryan et le hautbois de Andy qui était quelque chose de rare dans le rock et donc de très reconnaissable. Roxy Music est un de ces groupes, comme Pink Floyd un peu avant et U2 bien après, qu'on reconnaît aussitôt. Et je peux vous assurer qu'à l'époque où nous avons commencé, il fallait être très déterminé pour parvenir à inventer son propre son, car la concurrence était rude. Je tiens également à signaler que nous avons eu énormément de chance que nos managers soient totalement emballés par notre musique et aient réussi à persuader Island de nous signer. J'ai récemment lu une interview de Muff Winwood, le directeur artistique du label à l'époque, dans laquelle il reconnaît qu'il détestait Roxy Music..."*

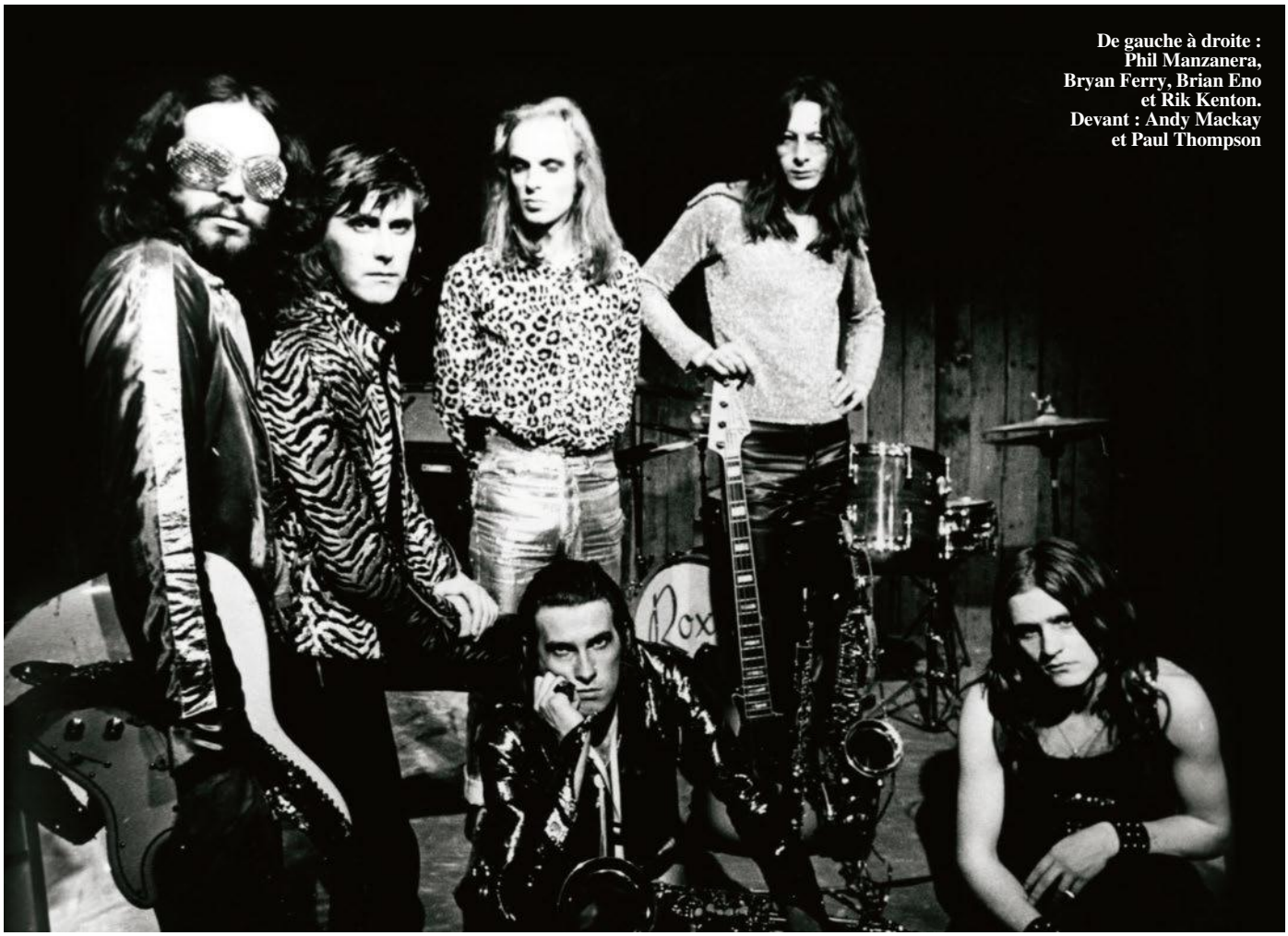
Les membres de la formation n'ont pas que la musique en commun. Depuis leur rencontre, Ferry, Mackay, Eno et Manzanera entretiennent une passion pour la mode, le pop art et l'âge d'or d'Hollywood : *"Nous étions fascinés par le glamour sous toutes ces formes,* confirme le guitariste. *On adorait Cole Porter, Noël Coward, les artistes Stax, le look des rockers comme Elvis Presley ou des acteurs comme Humphrey Bogart dans 'Casablanca'… Ces références esthétiques renforçaient notre cohésion."*

Sur la pochette de l'album, aussi iconique que son contenu, la mannequin Kari-Ann Muller, maquillée, coiffée et habillée (d'un maillot de bain de soie, chic et froufroutant, des années 40) par Antony Price, s'offre à l'objectif du photographe Karl Stoecker. La direction artistique est de Nicholas de Ville d'après une idée de Bryan Ferry. C'est la première d'une série de huit pochettes sublimatoires dont six montrant des femmes chimériques qui vont faire tourner les têtes à l'exception notable de celle de l'intouchable Lester Bangs, insensible à la musique et à l'esthétique *ferryiennes*, globalement réputé pour être passé à côté du glam, mais qui encensera Eno en solo. *"Au tout début des années 70, le rock et la pop music étaient très noir et blanc,* enchaîne Phil Manzanera, *et, à mon sens, ça avait beaucoup à voir avec le fait que pas mal de musiciens et ceux qui tournaient autour consommaient des drogues dures. Ce que David Bowie, T Rex et nous-mêmes avons incarné, c'était une sorte de new wave multicolore ; ça concernait d'abord la musique, mais ça s'étendait aux pochettes de disque à la manière de se présenter sur scène. En fait, on a réveillé tout le monde. Nous étions des musiciens curieux en relation étroite avec les gens de la mode, les photographes… Nous avions à peine vingt-cinq ans, nous étions la relève ! Au bon endroit, au bon moment. 'Roxy Music' est le produit de nombreuses références empruntées au passé, mais nous avons tenu à les présenter de manière moderne. Ce qui est drôle, c'est qu'on nous parle toujours de notre look à l'époque du premier album — les paillettes, les talons compensés, les fameuses plumes de Brian Eno — mais en vérité, tout ça n'a pas duré beaucoup plus d'un an. Dès 1973, Bryan était en smoking sur scène et, nous autres, en costumes bien coupés. Le glam nous a portés un temps, mais nous avons également vite compris qu'il allait être vital d'en sortir rapidement."*

Qui a utilisé les VCS ?

Actuellement en studio, en train de mettre la touche finale à son deuxième album solo, Nicolas Godin, moitié du duo électronique Air, en dit plus sur le synthétiseur VCS3 de EMS (Electronic Music Studios, une marque anglaise), beaucoup utilisé par Brian Eno sur "Roxy Music" : *"C'est un synthé modulaire assez compact avec une sorte de patch fait de petits poinçons, auquel Eno rajoutait un clavier de contrôle, le DK1. C'est une super machine, pas facile à maîtriser, mais on peut l'entendre à la fin de "Run", un morceau du deuxième album de Air. L'instrument appartient à Nigel Godrich, notre producteur à l'époque. Je crois savoir que Phil Manzanera avait demandé à EMS de lui faire une version pédale du VCS3, et qu'il n'a jamais réussi à en sortir deux fois le même son ! Il existe aussi une version valisette de ce synthétiseur, le Synthi AKS que David Bowie et Eno ont beaucoup utilisé sur 'Low', 'Heroes' et 'Lodger'."* Pink Floyd, Tangerine Dream, Depeche Mode et les Who comptent parmi les autres utilisateurs célèbres du VCS3. En 2018, il est toujours fabriqué en Angleterre et commercialisé par EMS.

Photos DR



De gauche à droite : Phil Manzanera, Bryan Ferry, Brian Eno et Rik Kenton. Devant : Andy Mackay et Paul Thompson

“Le glam nous a portés un temps, mais nous avons également vite compris qu’il allait être vital d’en sortir rapidement”

L’équilibre, aussi beau que précaire, évoqué par Manzanera ne sera maintenu que le temps de deux albums (et des deux singles “Virginia Plain” et “Pyjamarama”, aux faces A et B absentes des 33 tours). En 1973, Ferry et Eno, l’ego à vif, démarrent leur carrière solo, mais le second ne reviendra pas en studio pour enregistrer “Stranded”. *“Brian a toujours dit qu’il n’était pas fait pour être dans un groupe, qu’il était bien trop indépendant pour ça,* admet Phil Manzanera. *Il faut savoir qu’en studio, Eno a des idées, de bonnes idées même, mais ce ne sont pas les seules. Quand on est plusieurs, il est important de savoir accepter les compromis, car, parfois, souvent même, ils génèrent des choses très intéressantes. Ce n’est un secret pour personne, qu’en 1973, Eno n’était plus exactement dans le partage. Et puis, à partir de ‘For Your Pleasure’ nous avons eu un véritable producteur, qui avait enregistré avec les Beatles, et donnait également son avis. Pour Eno, qu’un tiers puisse avoir le dernier mot était tout simplement inconcevable* (rires). *Dès son départ de Roxy Music, il est devenu la personne qu’on connaît encore aujourd’hui. J’ai pas mal travaillé avec lui par la suite, mais j’ai plus ou moins fait ce qu’il me demandait. Je lui ai suggéré des choses, il n’a conservé que celles qui lui plaisaient à cent pour cent. Dans Roxy Music, il n’était qu’un membre du groupe et les autres avaient aussi beaucoup de musiques en eux.”*

Présentée sous la forme d’un coffret au format 33 tours, la nouvelle édition propose le CD de l’album original, un de démos et prises alternatives, et un troisième, consacré aux séances enregistrées par le groupe à la BBC. En plus d’un livre grand format de cent trente-six pages rédigé par Richard Williams (le journaliste du Melody Maker qui, le premier, a écrit sur le groupe en 1971) et garni de photos en grande partie inédites, le coffret contient aussi un DVD d’apparitions télévisées datant de l’année de la sortie de l’album, et de quatre morceaux filmés à Paris par l’équipe de l’émission Pop 2. Enfin pour ceux qui souhaitent s’immerger dans “Roxy Music”, comme s’ils étaient aux Command Studios en mars 1972, un mixage 5.1 de Steve Wilson (ex-Porcupine Tree, auteur, l’an passé, d’un excellent cinquième album, “To The Bones”) est également disponible sur le DVD. Entre autres subtilités, il permet de goûter, dans de parfaites conditions, les interventions de Brian Eno au synthétiseur VCS3, qui est un peu la *platform boot* secrète du son et des arrangements de cet irréfragable album. ★

Coffret *3CD + 1DVD “Roxy Music” (Universal)*

Elle minaude : *“Moi, chanteuse, vous êtes sûrs ?”*

FRANCE GALL

Hommage à cette sous-estimée chanteuse parisienne et à ses merveilleuses scies sixties.

PAR PATRICK EUDELINE

C’était une modeste compilation Impact. A petit prix. Achetée au Bon Marché. Dans la même série, j’avais France, Gainsbourg, Johnny et Eddy Mitchell. Et ces disques de rien, ces best of, m’ont hanté. Les deux premiers surtout bien évidemment. Sur mon tourne disques mono avec centreur Tournidol (une Petula Clark méconnaissable), puis sur ma platine *stéréo* BSR à 300 francs achetée à Réaumur-Sébastopol et repérée dans les pubs de Rock&Folk.

A l’époque où les disques vous brisaient le cœur et vous faisaient découvrir un monde.

J’ai perdu (cambriolage) ma première collection de disques, au moment où le punk n’était qu’un mot dans les papiers de Yves Adrien. Un signe ? Je ne sais, mais ces albums sont pour moi ceux de l’innocence et de l’éducation. Ils sont ma vie.
France Gall alors... Et puis à seize ans, en 1970, on rêve forcément de jeune fille blonde en hautes chaussettes Burlington et mocassins Alexander. Le portrait de France. La fiancée idéale.
Alors après, bien sûr... De toute la discographie de Michel Berger, je n’ai sauvé qu’une dizaine de titres et France Gall n’existait plus pour moi. Du moment même où elle l’a rencontré.
J’ai su, plus tard, qu’elle faisait tout pour occulter ses sixties et avait même déclaré que sa vie avait commencé en 1973. A France, il sera tout pardonné... Oui, même “Babacar”. Pour les mots éternels de “Baby Pop”, ainsi incarnés. Pour une couverture de Mademoiselle Age Tendre en bérêt Bonnie And Clyde. Pour tout.
France Gall est une vraie chanteuse. A la mine de rien.
Toujours juste et en place. Capable de swinguer jazz et de tout chanter. Normal. Isabelle Gall est née coiffée dans une famille de musiciens. Entre un grand père qui a fondé Les Petits Chanteurs à la Croix de Bois et un père, Robert Gall, ancien chanteur et compositeur de renom (Piaf, Magali Noël, Félix Marten, Marie Laforêt et, surtout, “La Mamma” pour Aznavour), entourée de deux frères jumeaux Patrice et Philippe du quasi même âge qu’elle, eux aussi musiciens. Gamine, son père lui fait manquer l’école pour les matinées de l’Olympia et les coulisses d’un peu partout. Elle voit tout en ces fifties glorieuses. Bécaud, Piaf, Duke Ellington... Dès l’âge de cinq ans, elle est au piano, puis à la guitare. Avec les jumeaux, ils jouent l’été sur les plages de Barcelone et Pampelune. Isabelle, pour tout le monde est *Babou*.
A Pâques 1963, pendant les vacances, son père lui fait enregistrer une démo. Du Paul Anka, du Marie Laforêt, “Ne Boude Pas” (du Dave Brubeck, donc, revu par Richard Anthony), “Il A Le Truc” des Gam’s... Elle a quinze ans, quasi seize. Et est encore brune. Robert Gall fait entendre les démos à l’éditeur Denis Bourgeois qui monte une audition au théâtre des Champs-Elysées.

Photo Rue Des Archives

Hasard cosmique, le répertoire contient du Claude François, un "What I'd Say" façon passage obligé, du Gainsbourg (quel morceau ? On ne sait trop) et... du Michel Berger. Son hit du moment : "Amour Et Soda". A vrai dire Berger et Gainsbourg sont dans l'écurie Bourgeois. Ce dernier travaille aussi avec l'arrangeur définitif, Alain Goraguer, l'âme damnée de Boris Vian et Serge Gainsbourg.

Pour ne pas confondre avec Isabelle Aubret, alors à son top, Denis Bourgeois impose un autre prénom.

Ce sera France. A cause du rugby. Oui. Elle devra s'y faire.
Le jour de ses seize ans sort "Ne Sois Pas Si Bête", adaptation de "Stand A Little Closer" des Laurie Sisters, doublé du jazzy (à cinq temps ! comme le "Ne Boude Pas" de ses auditions) "Pense A Moi" : pour une première et dernière fois, elle en écrit les paroles.
"Ne Sois Pas Si Bête" ne dépasse pas la 44ème place du hit-parade... Juste derrière "Tu N'y Crois Pas" de Michel Berger. Les fées, Dieu ou le diable, quelqu'un décidément est taquin dans cette histoire.
Gainsbourg, désabusé, rêve d'écrire pour les idoles. Dick Rivers, parmi tant d'autres, a refusé... Il supplie Bourgeois de lui laisser une chance. Ce sera bien sûr le magnifique "N'Ecoute Pas Les Idoles".
Bingo, champagne et numéro un de Salut Les Copains. Rien de moins. Le titre, effectivement, avec les arrangements de Goraguer méritait tous les éloges. Gainsbourg a fait simple, twist pour tout dire. Mais avec quelle maestria ! Avec ce désespoir sous jacent qui ne le quitte pas. Gainsbourg va, pour France, être plus fort que Shangri-Las et Brill Building réunis. Le trauma adolescent ! Il va, avec France, en parler comme personne. Du Tamla jazzy ? En plus de ces paroles définitives, il y a ce style unique. En *ré mineur* presque toujours. Des chansons carrossées pour l'éternité.
France Gall quitte le lycée Paul-Valéry où elle redoublait péniblement sa troisième. A quoi bon désormais ? Certes, elle minaude quelque peu : *"Moi, chanteuse, vous êtes sûrs ?"*
Suivent "Jazz A Gogo" et l'incunable "Laisse Tomber Les Filles".
Et puis son père lui impose "Sacré Charlemagne". Qu'elle déteste, évidemment. C'est charmant, enfantin, tout ce qu'on voudra. Insupportable quand on a seize ans et qu'on rêve de jazz et de blues.

Gainsbourg va, pour France, être plus fort que Shangri-Las et Brill Building réunis

On est en 1965. Et c'est l'Eurovision. "Poupée De Cire, Poupée De Son", pour le Luxembourg. La France donnera *zéro point* à la géniale cavalcade désespérée. Gainsbourg a lu un article dans Mademoiselle Age Tendre sur France. En dix minutes, il a écrit son chef-d'œuvre, tout en descentes inspirées du classique et en *wagnerismes* à la Spector. Les musiciens de l'Eurovision ne voulaient pas l'interpréter à ce tempo, ils ne voulaient pas de Goraguer comme chef d'orchestre, Gainsbourg, un moment, est prêt à renoncer... Il y a pire ou presque.
Depuis quelques mois France Gall vit une romance avec Claude François, à peine remis du départ de Janet qui lui a préféré Bécaud. France est blonde et ne lui ressemble pas. Mais le Cloclo est odieux. Surtout, il la cache. Il a peur — une vieille histoire — que ses fans féminines ne lui pardonnent pas une liaison avérée. Pire : il n'a pas besoin d'une autre star. Mais d'une femme à la maison. Sage et décorative. La carrière de France n'est pour lui qu'un gros handicap qui les sépare.
Pendant toutes les répétitions, il lui fait un enfer jaloux au téléphone. Une fois élue, France devra entendre le fameux *"tu as gagné mais moi tu m'as perdu"*. Rageur. De plus, elle se fait gifler aussitôt après par la concurrente anglaise Kathy Kirby, arrivée deuxième, qui crie à la magouille, à l'imposture. Goût amer donc. Mais triomphe international. Tournée d'été avec le Cirque de France... Elle a exigé à la basse la présence de son frère Philippe, histoire de se sentir moins seule. Elle est *overbookée*.
Les tubes s'enchaînent. Du Serge ("Nous Ne Sommes Pas Des Anges", "Baby Pop") et d'autres. Son père, son frère, Eddie Marnay, Rivat, Joe Dassin...

Et puis vient "Les Sucettes". On en a trop dit. On a oublié qu'à l'origine, il s'agit d'une anecdote de vacances racontée par France à la demande de Serge qui, cherchant des sujets, la faisait fréquemment parler. Cette anecdote, Gainsbourg la transcrira presque mot pour mot. *"Les sucettes à l'anis"*. Le reste est fantasme, le reste est dans la tête de l'auditeur. Ce n'est même pas du double-entendre comme le font les bluesmen. En tous cas, quand le tube cartonne, personne n'y pense. Et même pas Philippe Bouvard ou Gérard de Villiers qui à l'époque, pourtant, n'en ratent pas une.
La seule polémique, alors, que France devra supporter, est "Bonsoir John John". Même quand elle chante avec Maurice Biraud le fort louche "La Petite", personne ne moufte. Ou presque. France Gall joue avec son image de Lolita. Ou on y joue pour elle. Et cela n'est acceptable que si le succès continue. On pardonne tout aux gagnants. Et pour l'instant, elle gagne.
"Bébé Requin" de Joe Dassin est un tube, mais "Teenie Weenie Boppie" (de Gainsbourg évidemment) marque le pas. France Gall tourne et n'a pas le temps de se poser trop de questions. Elle est une star en Allemagne. Où les disques se multiplient. "Hippie Hippie", "Computer Nr 3"...
Le temps va vite, trop. Mai 68 est arrivé sans qu'elle ne le voie passer. Elle n'en retiendra que l'échec de son nouveau disque, "Toi Que Je Veux" et "Chanson Indienne", bien sûr. En fait, elle se partage entre l'Allemagne, une certaine péniche parisienne et Saint-Tropez... Péniche ? Saint-Tropez ? Le nouvel amour de France est le rocker Philippe DeBarge. Un millionnaire (famille dans les laboratoires) et mécène. A Saint-Tropez il reçoit le gotha, Bardot ou Freddie Meyer. Surtout, il prépare son disque. Il a monté un groupe Français, avec mon producteur des temps du punk, Michel Zacha. Il joue au Papagayo et ailleurs. Il paie. Pour tout le monde. Le matériel comme la dope.
Et pour les Pretty Things, qu'il veut pour son prochain disque. Les Pretties ! Que tous les Français beat vénèrent ; du Drugstore au Golf Drouot. Le disque, enregistré à Londres sonnera comme Moby Grape, nouveau héros de tous ces Anglais. Il ne sortira qu'en 2009...

Mais France là-dedans ? On ne la voit sur aucune photo, la liaison semble bien secrète. En fait, comme Claude François jadis, DeBarge la cache. Ce fan de Soft Machine à un peu honte de sortir avec une twisteuse... Le sentiment n'est pas joli, mais dans la logique farouche de l'époque, il peut se comprendre. Avec lui, France Gall a accès au rock le plus visionnaire et à l'underground le plus furieux. Bien loin des télés avec Maurice Biraud. Elle rêve de faire un disque *pop*, mais DeBarge ne l'invite même pas sur son chef-d'œuvre. Elle est à Londres, mais regarde les autres jouer. Pour être plus indépendante, elle a quitté Bourgeois pour La Compagnie, de Norbert Saada. Label branché qui la laissera faire. En théorie. Mais La Compagnie fait bientôt faillite et tous ses acteurs, Hugues Aufray en premier, auront du mal à s'en remettre...
Même avec La Compagnie, elle ne fait pas si fort, se laissant aller à des reprises, elle qui les avait évitées jusque-là. On a beau aimer "L'Orage", adaptation du classique italien "La Piogga" ou "Les Années Folles", relecture de "Gentlemen Please", cela semble un recul. Surtout en 1969.
Pourtant, il y a dans son répertoire des pépites restées ignorées, souvent arrangées par Michel Colombier, inspirées avec bonheur de l'air du temps. "La Manille Et La Révolution" de Boris Bergman ; "C'Est Cela L'Amour" de Lanzmann et Borowsky de Martin Circus... Un jour, DeBarge l'emmène voir "Hair". Son ami Ronnie Bird et Hervé Wattine y jouent... France, n'a de yeux que pour le héros de la soirée, celui qui tient le rôle principal. Julien Clerc, bien sûr. Elle a 22 ans, a fait un duo en live avec Stevie Wonder, cartonne en Allemagne, a enregistré pour Atlantic, label prestigieux s'il en est, mais en France, la blonde patine... Comme Cloclo et DeBarge, Clerc ne s'intéresse pas à la chanteuse.
Elle fait, avec son frère Philippe un roman photos pour Télé Poche. Elle n'est pas la première, ni la dernière — le genre est à la mode — mais le vit très mal.

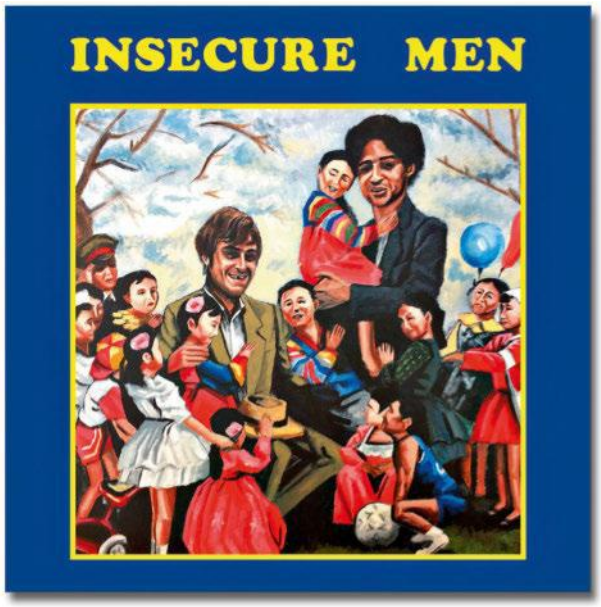
Elle entend à la radio, en 1973, "Attends Moi" de Michel Berger et est subjuguée... Elle fait tout pour le rencontrer, sous prétexte d'avoir son avis sur ses nouvelles chansons. En fait, elle espère que Berger écrive pour elle. Le reste est de l'histoire. Notamment cette jolie "La Déclaration", qu'il lui offre. Berger fera l'inverse de ses amants précédents. Il la mettra dans la lumière. Enfin, elle est heureuse. Au point de croire revivre. La suite, les années 80, l'Afrique et les synthés en folie, "Starmania" et même cet "Emilie Ou La Petite Sirène" avec "Ça Balance Pas Mal A Paris" que certains défendent à pieds et poings rageurs, n'est plus de mon ressort.
Avec Berger, elle est devenue une femme. Nous avons voulu, nous, raconter l'histoire de la Lolita absolue. France Gall. ★

Écoutez du classique.

La Radio du Rock.
Paris 102.3

Toutes les fréquences sur ouifm.fr

Doo-wop électronique



Insecure Men

"INSECURE MEN"

FAT POSSUM/ DIFFER-ANT

Après avoir donné une grande poussée d'adrénaline à la somnolente scène rock britannique avec ses hymnes punk synthétiques, Fat White Family, le groupe le plus menaçant, dysfonctionnel et perturbateur de ces dernières années outre-Manche a connu le destin qu'on lui prédisait : l'explosion en plein vol. Si l'on ne sait trop de quoi l'avenir du groupe sera fait, ses membres continuent de se diluer dans divers projets depuis que le guitariste Saul Adamczewski s'est fait renvoyer à l'issue d'un concert parisien pour ses excès en tous genres — en particulier une sale addiction au crack. Ainsi en 2016, le projet Moonlandingz, mené par ce même Adamczewski et le charismatique chanteur Lias Saoudi, avait poursuivi l'héritage du groupe en allant explorer les bas-fonds de la pop électronique. Aujourd'hui, après des mois de remise sur pied et de remise en questions, le guitariste aux yeux fous a lancé un nouveau groupe nommé Insecure Men qui demeure lié de près à Fat White Family. Le batteur Jack Everett est de l'aventure, et l'inévitable Lias Saoudi donne un coup de main en signant la plupart des textes. Autre proche débauché par Adamczewski, Ben Romans-Hopecraft, chanteur des très soul Childhood et ami de toujours issu du même quartier de Brixton, au sud de Londres, tient ici la basse et se présente comme le pendant zen du très agité guitariste. Ajoutez à cela quelques synthétiseurs, un orgue, un saxophone et un joueur de pedal steel, vous obtenez un drôle de barnum qui joue une musique sucrée et atmosphérique à des années-lumière du commando punk de Fat White Family ou même du glam décadent de Moonlandingz. Enregistré encore une fois chez Sean Lennon — désormais véritable membre de la *famille* — l'album surprend par sa sophistication et sa quiétude. S'ils se présentent comme des *hommes inquiets*, les musiciens n'ont pas peur d'aller là où on ne les attend pas et de tester les limites du bon goût. Loin de la provocation frontale de Fat White Family, Insecure Men part vers des sonorités qui n'ont de louche que leur côté kitsch, telle la muzak de "Heathrow" (digne des interludes télé du FR3 dans les années 80), la musique électronique primitive façon BBC Radiophonic Orchestra de "Subaru Nights" ou ce "Teenage Toy" discoïde où l'on entend des sons de synthétiseurs qu'on ne croyait plus réservés qu'aux publicités pour shampooing. Entre le doo-wop électronique de "I Don't Wanna Dance (With My Baby"), les élans Carpenters de "Mekong Glitter" et ce "Buried In The Bleak" qui rappelle le calypso alcoolisé d'Harry Nilsson dans sa période "Nilsson Schmilsson", l'album explore diverses façons de prendre son public à contre-pied, d'autant qu'il possède des textes teintés d'humour pince-sans-rire, qu'Adamczewski interprète avec un je-m'en-foutisme superbe. Au milieu de ce bazar savamment orchestré se dissimulent quelques mélodies mémorables, telle l'intemporelle "All Women Love Me" (qui évoque le Madness mélancolique de "The Rise & Fall"), l'envoûtante "The Saddest Man In Penge" ou la douce "Whitney Houston And I". Des oasis de légèreté dans cet assemblage multicolore de sonorités déviantes (mention spéciale au refrain façon Alvin & Les Chipmunks de "Teenage Toy") qui se positionne avec panache comme le premier album barré de 2018.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Disques pop rock

Franz Ferdinand

"Always Ascending"

DOMINO

Que doit-on espérer de Franz Ferdinand en 2018 ? Le groupe d'Alex Kapranos n'a jamais vraiment fait de mauvais album — leur dernier en date avant l'escapade FFS, "Right Thoughts, Right Words, Right Action" était même un retour en forme jubilatoire — mais le quatuor semblait avoir fait le tour de l'histoire avec le départ en 2016 du guitariste (et co-compositeur) Nick McCarthy. Malgré ce traumatisme, le trio restant a décidé de poursuivre l'aventure en embauchant un claviériste (Julian Corrie) et le guitariste Dino Bardot, qui joua un temps dans le groupe 1990s. Enregistré avec Philippe Zdar de Cassius, "Always Ascending" est un nouveau départ pour le groupe

écossais qui s'éloigne du post-punk pour aller vers des sonorités plus électroniques. Et ce n'est pas une mauvaise chose : les meilleurs morceaux de l'album sont ceux où le groupe incorpore des éléments disco et funk, comme le single "Always Ascending", porté par une gamme de Shepard qui donne l'illusion d'une élévation permanente, ou les remuantes "Lazy Boy" et "Glimpse Of Love". De façon surprenante, c'est sans doute Alex Kapranos qui tire l'album vers le bas. Le *croon* en berne, ce chanteur magnétique qui sait ensorceler de sa voix suave tantôt narquoise, tantôt romantique, manque parfois de conviction quand il faut emmener les chansons en altitude ("Paper Cages", "Lois Lane") et se montre peu inspiré côté textes ("The Academy Award"). La mécanique Franz Ferdinand fonctionne toujours aussi bien, mais manque ici cruellement de grands morceaux pour tourner à plein régime.

★★★

ERIC DELSART

MGMT

"Little Dark Age"

COLUMBIA

Il en va de MGMT comme des Strokes : avoir été à la mode fait aujourd'hui d'eux un objet de rigolade. Retour de hype : piétiner ce qui a été acclamé, rejeter tout ce qui n'est plus chair fraîche. Pourtant, il y a dix ans, comme les Stone Roses avant eux, le duo parvenait à faire l'unanimité avec un "Oracular Spectacular" terrassant, une pop aussi référencée que moderniste. Leur album suivant, "Congratulations", bien qu'encore meilleur, commença de susciter indifférence et reniement : l'écart se creusait entre l'image fashion du duo et sa musique de plus en plus rétro. L'album d'après, sorti en 2013, plongeait en 1967 : du psyché perché (limite casse-bonbon). Fini le label *jeunes prodiges* : VanWyngarden et Goldwasser étaient en passe de perdre tout le monde. Il leur fallait se calmer, à la fois sur les expérimentations et le vintage, revenir aux mélodies et regagner en contemporanéité. Ça tombe bien, c'est l'orientation de "Little Dark Age". Les trentenaires se réinventent ici à partir des années 80 (Korgis, Prince, Visage, New Musik), les meilleurs morceaux, "TSLAMP" et "She Works Out Too Much", s'inspirant du même dosage imaginé par Paul dans son "McCartney II" : moitié synthé, moitié

pop, moitié formatage, moitié dérapages. Sur "One Thing Left To Try", Electric Light Orchestra passe au micro-ondes électro, "Me And Michael" renvoie au planétaire "Africa" de Toto, alors que le grave "When You're Small" évoque Bill Pritchard — ces influences étant relookées automne/ hiver 2018, dans une garde-robe où pioche aussi Ariel Pink. Les infidèles auront beau ricaner ou s'en taper, MGMT reste concentré sur son job : écrire des chansons à la croisée du beau et du nouveau.

★★★★

BENOIT SABATIER

The Breeders

"All Nerve"

4AD/ BEGGARS

Les Breeders — dont le dernier LP "Mountain Battles" remonte à dix ans, la durée d'une carrière pour d'autres — désespéraient leurs fans de voir un jour la sortie d'un nouvel album. C'est chose faite, les sœurs Deal sont vivantes, alertes, et qui s'attend à un quelconque virage de leur part sera forcement déçu : c'est bien du Breeders pur jus ; une sacrée bonne nouvelle qui vaut également pour le retour au bercail de Josephine Wiggs et Jim McPherson, soit le line-up de "Last Splash" ! Si celui-ci avait l'avantage de contenir pléthore de morceaux solaires à l'écriture mélodique impeccable, "All Nerve", au contraire, en semble dépourvu et il sera difficile de trouver le morceau fédérateur, l'hymne vertical qui

relancerait le moteur. C'est bien là le seul défaut de l'album. Un titre gigantesque plane cependant au dessus de la mêlée : "Dawn : Making An Effort", ce tapis volant nocturne filant vers l'aube aux confins de l'insomnie... Côté son, les Breeders auront usé pas moins de trois studios pour parvenir à leurs fins. Ainsi, Steve Albini, évidemment dans le coup, étend son âpreté sonore reconnaissable entre mille sur quelques morceaux dont "Wait In The Car", single officiel sorti il y a peu. Rien ne change et c'est tant mieux. Le groupe de Kim Deal aux rendez-vous aussi rares que précieux, sans avoir vocation de révolutionner le monde, offre un nouvel album cohérent, mélancolique et, en fin de compte, très réussi. Si les tubes en sont absents, au moins lave-t-il l'affront des deux dernières horreurs qui, sous le nom de Pixies, hantent désormais les bacs à soldes...

★★★★

SAMUEL RAMON

Chris Stills

"Don't Be Afraid"

RUPTURE/SONY MUSIC

Taper son nom dans un moteur de recherche et ceux de ses géniteurs n'apparaissent jamais très loin du sien. A 43 ans, Chris Stills a mené sa barque, une paire d'albums, des rôles dans des comédies musicales, des séries, mais celle-ci n'a jamais beaucoup dévié des eaux fréquentées par Véronique Sanson et Stephen Stills. La dernière venue parisienne de CSN, par exemple, l'avait vu galvaniser, Stratocaster en main, une bonne partie de la belle prestation du trio californien. En cette fin d'hiver, il vient d'ouvrir la tournée des Zéniths de sa mère. L'écoute de "Don't Be Afraid", son troisième album, est à cet égard éloquent. De son père, Chris Stills a retenu l'hétéroclisme, le grand écart entre déambulation country-rock ("Hellfire Baby Jane", plaisant) et boogie aux guitares saturées ("Blame Game", sur Trump, mais la charge est forcée). De sa mère, une virtuosité des cordes vocales, d'abord : le natif de Boulder chante ce qu'il veut, avec un timbre de velours, à l'image de la mélodie acrobatique de "Leaving You Behind" ; un certain goût, aussi, pour des ballades dont les harmonies lorgnent vers une variété sophistiquée. Dans ces moments-là, "In Love Again" et

"Lonely Nights", le Franco-Américain fait penser à Queen, dépositaire de cette discutable aspiration à la grandiloquence. Cette inclinaison plombe une partie de l'album, qui correspond, en de nombreux points, à ce que les Américains désignent sous cette terrible appellation d'*AOR*, rock orienté pour adultes. Un oxymore caractérisé par un manque d'aspérités, d'urgence. Tout cela est très bien fait, en somme (le lamento poignant du final "In The Meantime"), mais lisse, quelque peu.

★★★

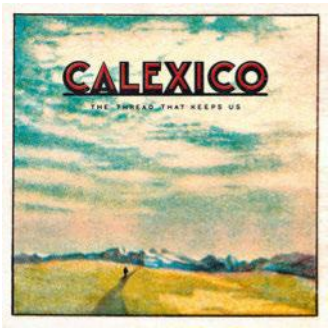
BERTRAND BOUARD

Calexico

“The Thread That Keeps Us”

CITY SLANG

Ce neuvième album de Calexico est très varié. Presque trop. Le groupe de Joey Burns (chant, guitare) et John Convertino (batterie) essaie visiblement d’échapper à son image *rock mariachi sympa* pour bande son d’un film imaginaire tourné dans le désert d’Arizona... Le duo et les six musiciens qui l’accompagnent — tous excellents — sont d’ailleurs allés enregistrer en Californie du Nord, pour changer. Et ça change. Le premier titre, “End Of The World With You”, très rock, presque héroïque, ne convainc pas vraiment. D’ailleurs, à plusieurs occasions, comme sur “Eyes Wide Awake”, on a l’impression d’écouter U2 : ça fait peur... Il y a pas mal de rock américain énergique (“Bridge To Nowhere”), ça joue



super bien, mais on est un peu perdu. Où est passée la délicatesse du Calexico des débuts qui avait séduit tout le monde et même Jean-Louis Murat ? On est encore plus surpris par le psychédélique “Spinball” ou par “Under The Wheels”, qui part dans tous les sens, entre funk et reggae. Il y a vraiment à boire et à manger, de “The Town & Miss Lorraine”, très Bacharach sixties, à “Dead In The Water” et ses grosses guitares. On retrouve parfois le Calexico qu’on aimait, notamment sur “Flores Y Tamales”, chanté en espagnol, ou sur le court instrumental “Unconditional Waltz”, où les trompettes sont de sortie. Et puis, il y a une chanson qui saisit soudain l’oreille, sortie de nulle part, la simple et belle “Girl In The Forest”, aux préoccupations écologistes. Un petit bijou perdu au milieu d’un album très riche mais assez déroutant, qu’il faudra réécouter plusieurs fois pour en découvrir le charme. Pour ceux qui auront le temps.

✪✪✪

STAN CUESTA

Wild Beasts

“Last Night All My Dreams Came True”

DOMINO

Il y a dix ans, dans ces mêmes colonnes, on écrivait à propos du premier album de Wild Beasts : *“Ce groupe fait dans le rock mélodique un brin tortueux et la voix de falsetto de son chanteur contribue amplement à déstabiliser l’auditeur. Il y a du Klaus Nomi, du Russell Mael et même du Morrissey dans la gorge de Hayden Thorpe.”* Et en 2016, à la parution de l’avant-dernier : *“A l’heure où la dance est souvent synonyme de vulgarité, on peut se prendre à rêver d’un pays où les DJ passeraient certaines de ses chansons en boucle.”* Cela n’arrivera pas. Wild Beasts, pour des raisons qu’il ne nous appartient pas de commenter puisque ses membres, eux-mêmes, se sont refusés à le faire en public, jette l’éponge avec “Last Night All My Dreams Came True”, un disque live enregistré en studio. En clair, il s’agit d’un best of de leurs cinq albums saisi lors d’un concert à huis clos et sans public. En encore plus clair (presque transparent, donc...), c’est un constat d’échec. Oh, pas du groupe. Ces revivalistes new wave originaires du Cumbria (Angleterre) ont proposé, de “Limbo, Panto” à “Boy King”, de très jolies choses. En studio donc, et également sur scène où Wild Beasts a

souvent fait ses preuves en première partie de Placebo. Mais voilà, en 2018, créer de la bonne musique qui s’adresse à un public de goût et honorable sur le plan de la quantité, ne suffit plus à faire vivre les artistes qui ont choisi de parcourir un bout de chemin ensemble. Ce modèle est obsolète. Les treize titres enregistrés au studio Rak l’été dernier ont un goût d’épitaphe, et la meilleure manière de rendre hommage à ces quatre types francs du collier est de les écouter en espérant que, séparément, ils donneront bientôt signe d’espoir.

✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Glen Hansard

“Between Two Shores”

PLATEAU/ ANTI-/ PIAS

Acteur, compositeur régulièrement sollicité pour des musiques de film, le chanteur et guitariste irlandais Glen Hansard a formé les Frames en 1990, se fait connaître en 1991 pour le rôle du guitariste soliste Outspan Foster dans le film “The Commitments”. Très populaire en Irlande, le groupe a sorti sept albums, le dernier “Longitude” en 2015. Parallèlement, avec la chanteuse et pianiste Markéta Irglova, sous le nom de The Swell Season, il évolue dans un registre plus folk rock qu’avec les Frames. “Between Two Shores” est son troisième disque solo après “Rhythm And Repose” en 2012 et “Didn’t He Ramble” en 2015. A ses côtés, à l’exception du claviériste, on retrouve les musiciens des Frames, le guitariste Rob Bochnik, le bassiste

Joseph Doyle et l’ancien batteur de Therapy? Graham Hopkins, auxquels se rajoutent des cuivres et parfois des cordes. Si les influences revendiquées de Bob Dylan et surtout de Van Morrison (“Why Woman”, “Wheels On Fire” et “Movin’ On”) sont présentes, c’est celle de Bruce Springteen qui prédomine, sans pour autant le transformer en clone. Hansard, qui a rejoint le Boss sur scène le temps d’un morceau en 2013, a, cette même année, sorti un EP reprenant “Drive All Night”. Après le rock funky de “Roll On Snow” assorti de riffs de guitare et de cuivres, la voix légèrement rocailleuse de Hansard et les orchestrations au cordeau imprègnent “Wheels On Fire”, “Setting Force”, “Lucky Man” et “Your Heart’s Not In It” d’une atmosphère à la Springsteen agrémentée d’une mélancolie toute irlandaise. Rien de très original, sinon le plaisir simple, immédiat et constant d’un bon disque dont les écoutes ne lassent pas.

✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Ryuichi Sakamoto

“Async Remodels”

MILAN

Il n’y a pas mille façons de voir ou plus exactement d’entendre la vie. Il y en a deux. La première, c’est de considérer que le remix de “Andata” par l’excellent duo pop synthétique pop Electric Youth est une des choses les plus belles et enivrantes du moment. Une mélodie franche, perchée sur une suite d’accords qui n’en finit plus de faire ses preuves, le tout proposé dans un écrin électro qui renvoie à l’époque (le début des années 80) où les machines étaient encore dociles, où l’efficacité résultait de leur côté rudimentaire. La seconde consiste à n’avoir que foutre de tout ça. De Ryuichi Sakamoto, de ses thèmes bouleversants, de ses habillages ajourés. Quelques mois après “Async”, unanimement loué par la critique, le Japonais volant est de retour avec un disque de remixes dont le titre, volontairement ou pas, renvoie au premier album de Roxy Music et/ ou à Derek Boshier. Les relectures ont été confiées à des manipulateurs de sons parmi les plus captivants actuellement : Yves Tumor (“Zure”), Jóhann Jóhannsson (“Solari”) ou Survive. Ce groupe électronique américain (dont la moitié a composé la bande originale de la série de Netflix “Stranger Things”) a choisi

“Fullmoon”, l’ode de “Async” aux lendemains qui déchantent, introduite par la voix de l’auteur Paul Bowles (entendue à la fin du film “The Sheltering Sky”). Motion Graphics, pour qui une simple sonorité est bien plus qu’une sonorité simple, chiffonne également “Fullmoon”, et en extrait des volutes susceptibles de percer les fronts les plus bas. Si “Async” ouvrait une sorte de portail vers un ailleurs supportable, “...Remodels” est sa version plus cérébrale, mais pas moins orgasmique.

✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Disques pop rock

Turbonegro

"Rock'n'Roll Machine"

BURGER/ UNIVERSAL

L'intro en amusera certains : derrière un déluge acidulé de guitares-synthés typées 1983, les Norvégiens qui doivent autant à Alice qu'à Lee Cooper pour le look, s'autorisent, comme d'habitude, un certain sens de la facétie, de l'hommage potache et de l'érudition classic rock. On a failli attendre (six ans), mais le successeur de "Sexual Harassment" est une réussite, déjà annoncée par son single isolé, "Hot For Nietzsche". Un brûlot irrésistible, dont l'intro est calquée sur le "Stars" de Cooper avant de muter comme un ersatz du non moins grandiloquent "Won't Get Fooled Again" des Who. Ailleurs, le petit marin joufflu Happy Tom impose sa basse sur le menaçant "On The Rag", souligné d'une délicieuse

saturation, franc retour au punk underground qui pourrait jouer des épaules avec Danko Jones. Les habiles clins d'œil se multiplient tout au long de l'écoute de ces onze tubes à la sauce scandinave : à commencer par la rythmique saccadée de "Let The Punishment Fit The Behind" qui recycle leur propre "Get It On" — un emprunt, il y a déjà vingt ans, aux Dictators. Les claviers Korg M3 sont de mise sur "John Carpenter Powder Ballad", tandis que ceux du "Jump" de Van Halen, encore bien plagié, sautent à nouveau en pleine face sur le terrible "Skinhead Rock'n'Roll". Tel un gang de redoutables blagueurs, le sextette Turbonegro marie ses racines punk avec le boogie rock d'AC/DC (les *"oï !"* significatifs du refrain de "Rock'n'Roll Machine"), tout en s'autorisant une douceur vers le hard FM de Loverboy ou Survivor. L'excellence dans le mauvais goût assumé.

✪✪✪✪

JEAN-CHARLES DESGROUX

No Age

"Snares Like A Haircut"

DRAG CITY/ MODULOR

Depuis leurs débuts, il y a une douzaine d'années, Dean Spunt et Randy Randall ont fait de No Age un concept autant qu'un groupe. Artistes complets, organisateurs d'expositions, de performances artistiques et de projections, ils ont longtemps été un idéal pour hipsters et étudiants en art, d'autant qu'ils publiaient chez Sub Pop des disques noisy à la brutalité punk qui entérinaient leur statut d'outsiders. "An Object", en 2013, projet multimédia qui mobilisait toutes les facettes artistiques de Spunt et Randall (qui avaient réalisés eux-mêmes tout le processus de production) témoignait déjà de quelques velléités mélodiques. "Snares Like A Haircut", qui arrive après un hiatus de cinq ans (durant lequel les deux musiciens ont connu les joies de la paternité), franchit encore une étape dans le chemin du groupe vers la lumière. Si la composante noisy qui enrobait les scies punk des débuts est toujours présente, elle enveloppe aujourd'hui d'un halo de lumière des morceaux à la construction pop. Avec ce choix esthétique, No Age opère ainsi un étonnant saut dans les années 90. On pense au Pavement de "Slanted & Enchanted" sur des titres tels que "Send Me", au Nada Surf de

"Proximity Effect" ("Cruise Control") et, sur les passages les plus énervés, à Hüsker Dü ("Tidal"). L'album, porté par des chansons urgentes ("Soft Collar Fad", "Stuck In The Changer"), possède une fraîcheur qu'on n'imaginait pas trouver chez ces routiers de l'underground. On ne sait si No Age a trouvé la voie avec cet album, mais il a trouvé les chansons qui pourraient lui ouvrir les portes de la renommée.

✪✪✪✪

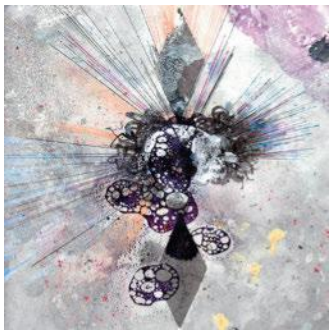
ERIC DELSART

Bardo Pond

"Volume 8"

FIRE

Dans la famille *on fait du bruit avec des guitares saturées sur de longues plages psychédéliques*, le père serait Neil Young et son Crazy Horse période "Arc", disque impressionnant fait de collages de larsens ; les grands-frères, Dinosaur Jr et leurs divagations bruitistes ; et les fils, Bardo Pond. Mais aussi Guru Guru ou Acid Mothers Temple, avec qui ils ont enregistré. Ah, et le grand-père un peu perdu de vue parce qu'il a mal tourné : le Pink Floyd de "Ummagumma"... Bardo Pond existe depuis 1991, suscite une sorte de culte underground et produit régulièrement des albums de jams expérimentales où l'on retrouve un seul titre par face (la série "Volume", dont voici donc le huitième). Mais aussi des disques plus léchés, comme



le précédent, "Under The Pines", sorti lui aussi en 2017, presque pop, avec la belle voix d'Isobel Sollenberger flottant au-dessus de nappes atmosphériques envapées. Sans parler de leur palanquée de projets parallèles. Celui-ci est quelque part au milieu de tout ça : des morceaux relativement courts mais... pas de chant à l'horizon. Que du bruit instrumental. Enfin si, Isobel gémit sur le plus long, le dernier, "And I Will". On est dans le *difficile*. Alors pourquoi est-on charmé par ce fatras de guitares et de batteries arythmiques, survolé par une flûte atonale (Isobel, encore) ? Parce que c'est une musique fascinante, prenante. Au casque, ça rend dingue. Ou très fort sur les enceintes. Succès garanti avec les voisins. Pas besoin d'aide chimique, ça défonce direct. Essayer est une bonne idée, mais attention, une fois plongé dans cet univers, on n'est pas sûr d'en ressortir intact.

✪✪✪

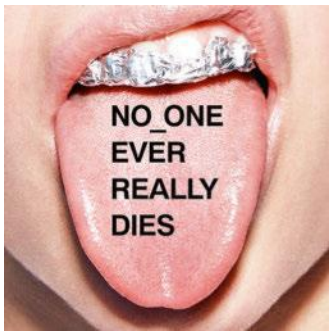
STAN CUESTA

Nerd

"No-One Ever Really Dies"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

Figure de proue du son urbain, Pharrell Williams réactive son groupe NERD (dont font partie Chad Hugo, son acolyte du duo de production Neptunes, et Shay) pour cet album officiellement influencé par... la new wave des années 1970. Entendre le créateur de "Happy" et invité de Daft Punk sur "Get Lucky" citer Gang Of Four, Alan Vega et Devo comme influences majeures de ce "No-One Ever Really Dies" (l'acronyme de Nerd) est la première surprise de ce LP solide. Dès "Lemon", ouverture du disque où l'on entend Rihanna rapper pour la première fois, l'énergie brute est palpable. Le tempo est sec, avec un bref extrait vocal entêtant (*"Hey ! Wait a minute !"*) qui rythme ce titre d'une grande efficacité. Les autres invités sont prestigieux : on entend notamment Kendrick Lamar sur "Don't Don't Do It !" qui évoque les bavures policières, le cerveau d'Outkast André 3000 sur "Rollinem 7's" et le roux le plus populaire du millénaire, Ed Sheeran, sur le probable futur single "Lifting You", onzième et dernière chanson. Les influences növö ne s'expriment pas par des samples prévisibles mais à travers une ambiance portée sur la tension. Ce qui n'empêche pas une extrême sophistication dans les sons, comme



sur le très fracturé "ESP", aussi étrange que séduisant. "Voilà" (en français dans le texte) et "Rollinem 7's" sont eux aussi chargés de cette énergie induite par la découverte des sons tordus de ces vénérables groupes avant-gardistes des seventies que Pharrell a du trouver très exotiques. Plus conventionnel et moins frénétique, "Lightning Fire Magic Prayer" démarre sur un rythme de ballade avant d'accélérer puis de débrayer à nouveau. Un album original, aventureux et séduisant.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Dream Wife

"Dream Wife"

LUCKY NUMBER MUSIC

On connaît tous la blague qui dit que pour avoir un homme beau, gentil et intelligent, il faut en prendre trois. Pour trouver *la femme de rêve*, c'est le même tarif : il faut une bassiste et une guitariste anglaises et une chanteuse islandaise. Oui, la recette du rêve est assez précise. Pour son premier album, le trio londonien n'a qu'une idée en tête : le fun. Logique vu que le groupe est né de l'envie de parodier Spinal Tap le temps d'une soirée ! Pour cet album, Dream Wife ne parodie pas mais s'inspire énormément des groupes qui l'ont accompagné en grandissant. Un spectre musical récent, donc, qui va de 1995 à 2002. 1995, pour No Doubt, parce qu'on est obligé de penser à Gwen Stefani qui, clairement,

doit vivre dans la gorge de Rakel Mjöll. Heureusement, la nordique parvient à se débarrasser de sa locataire quand elle casse joyeusement sa voix sur les refrains de "Let's Make Out" ou "Taste". Musicalement, Dream Wife nous rappelle une chose essentielle : quel que soit le style de musique que l'on aime, tout est pop. Du coup, il n'y a rien d'étonnant a entendre du grunge/ punk sur "Act My Age" et "Right Now" ou encore retrouver sur "Fire" ou "Somebody" des refrains totalement Strokes, pour la référence à 2002. Ces styles se mélangent aussi grâce à une production chaleureuse, très Nada Surf et qui permet à l'ensemble de garder une certaine cohérence. Mais qu'on ne se méprenne pas, Dream Wife n'est pas un groupe de petits chatons innocents. C'est ce que les trois filles rappellent dans la dernière chanson, "FUU", en guise de mémo : *"Fuck you, I'm gonna cut you out, gonna fuck you out !"* Inutile de traduire.

★★★★

SACHA ROSENBERG

Ought

"Room Inside The World"

MERGE/ DIFFER-ANT

Le leader Tim Darcy, au sujet de l'enregistrement du troisième album de Ought, l'assure : *"Le processus de chacun intervenant dans le subconscient de l'autre était vraiment parfait"*. Les thèmes des chansons ? *"L'identité, la survie dans un monde précaire. Comment y vivre sans se détruire ?"* "Room Inside The World" nous conseille de *"regarder à l'intérieur de nous-mêmes, puis autour de nous, pour démêler et faire disparaître les barrières qui séparent les gens des autres."* D'où viennent ces belles intentions ? Les références citées par Ought restent dans le même registre — simplet *et* prétentieux. Il y a donc Brian Eno, mais aussi Gerhard Richter, peintre allemand qui pourtant ne visait pas la paix dans le monde : *"Mes tableaux sont sans objet, ils n'ont ni contenu, ni signification, ni sens, ni raison d'être, ni fin, ni but."* Est aussi convoqué Kenneth Anger, cinéaste proche de l'église de satan et du meurtrier Bobby Beausoleil (de la Manson Family). Quel rapport avec "Room Inside The World" ? Mystère et boule de gomme. Les deux premiers albums des Canadiens, dans le registre Echo & The Bunnymen jouant Television (ou The Fall imitant Interpol), laissaient penser à une suite radieuse.

Mais Ought apparaît ici comme un groupe qui pète plus haut que son derrière. Elargir sa *"palette"*, *"pousser le son vers de plus grandes profondeurs"* pour plus de *"complexité émotionnelle"* ? Malgré quelques bons morceaux ("Disgraced In America", "Take Everything"), on y entend surtout du And Also The Trees affecté qui accompagnerait un Lloyd Cole caricatural. Le processus de chacun intervenant dans le subconscient de l'autre n'était pas si parfait.

★★ 1/2

BENOIT SABATIER

ROXY MUSIC

Le groupe le plus novateur et le plus influent des 70's

RÉÉDITION DU 1ER ALBUM HISTORIQUE

Inclus : Démos, out-takes, et prestations Live audio et vidéo.

Disponible en version

Super Deluxe 3 CD + 1 DVD / 2 CD / 1 CD / LP.

Virgin

UNIVERSAL

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Greta Van Fleet
"From the Fires"
Lava / Republic

Robert Plant valide et soutient. Il sait de quoi il parle et ne s'emballe pas si facilement.Voilà ce que l'on pourrait mettre en avant pour présenter nos mômes de Greta Van Fleet. Un nom improbable, une qualité et une dynamique assurées du haut de leurs 18 ans. Et puis c'est beau une histoire de famille pareille: le quatuor est constitué par 3 frères aux voix, guitares et basse. Un pote d'enfance complète la formation pour les batteries et percussions. Originaires du Michigan, GVF se forme en 2012 et enregistre rapidement un "Live in Detroit" que remarque le label Lava qui les signe tout de go. Actuellement en studio pour leur nouvel album qui sortira l'été prochain, régalons nous avec ce "From the Fires" !

Avec "Safari Song" cela ne manque pas. "Alors, c'est vrai ? Il y a vraiment des inédits de Led Zep, ce n'est pas une blague. Woa!! Cela valait bien la peine d'attendre le 50ème anniversaire du groupe. Jimmy ne s'est pas moqué de nous lorsqu'il annonçait préparer des surprises pour 2018 !!!" Et ben... non, il s'agit juste du premier morceau de "From the Fires" de Greta Van Fleet. Et en plus, la suite est aussi bonne et enthousiasmante: "Edge of Darkness", "Flower Power"...

Nos quatre garçons ont du talent, ok, mais aussi du goût: ils nous gratifient d'une reprise de Sam Cooke endiablée mais toujours Soul avec "A Change Is Gonna Come" et démontrant leur éclectisme transcende "Meet on the Ledge" de Richard Thompson.

Un album 8 titres pour 8 balles. 32 minutes de Rock n Roll, la durée parfaite comme un bon vieux Van Halen.

En concert le 28 mars 2018 aux Etoiles à Paris. Neige, pas neige, grève, pas grève, merci de réserver votre soirée et d'être présent(e)s pour découvrir la nouvelle déflagration Heavy Blues Hard Rock d'aujourd'hui et vraisemblablement de demain. Greta Van Fleet, une des potentielles têtes d'affiche des festivals du futur.

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

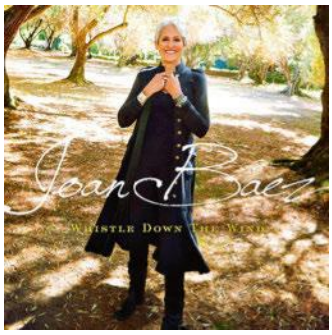
Disques classic rock

Joan Baez

"Whistle Down The Wind"

PROPER

Le parcours de Joan Baez est exemplaire. Depuis qu'elle est apparue en madone du folk en 1959, propulsée star à 18 ans, elle a tout connu, tout chanté, de sa voix fabuleuse venue d'une autre galaxie. Et de Martin Luther King au Vietnam, du Chili à Tienanmen, elle a été de tous les combats. Depuis quelques années, elle utilise son immense notoriété pour jeter un sérieux coup de projecteur sur de jeunes auteurs qu'elle découvre et suit au gré de son insatiable curiosité. Zoe Mulford n'en est pas revenue, quand elle a appris que la dame avait décidé de reprendre "The President Sang Amazing Grace", entendue à la radio... Et c'est un des grands moments du disque, la façon qu'a Joan Baez de montrer que



l'Amérique ne se réduit pas à Donald, qu'il s'appelle Duck ou Trump. Ailleurs, elle interprète des chansons d'Eliza Gilkyson ou de Tim Eriksen, eux aussi inconnus au bataillon et qu'on va s'empresser d'aller découvrir, parfaite dans son rôle de passeuse folk. Et puis, il y a ceux qu'on connaît déjà, comme Mary Chapin Carpenter, Antony — qu'il faut dorénavant appeler Anohni — ou, bien sûr, Tom Waits, dont elle reprend deux titres superbes, le récent "Last Leaf" et "Whistle Down The Wind" (présent sur "Bone Machine" en 1992), qui donne son titre à ce très bel album. L'ensemble est produit par l'incontournable Joe Henry et par le non moins excellent Josh Ritter. Le son, sobre et acoustique, lui va comme un gant. Bien sûr, sa voix est moins cristalline qu'avant, mais quand elle se brise légèrement en montant dans les aigus, c'est encore plus émouvant. Joan Baez a décidé de faire ses adieux en passant par l'Olympia, en juin, où elle donnera... dix concerts. La classe absolue.

★★★

STAN CUESTA

Grant-Lee Phillips

"Widdershins"

YEP ROC/ BERTUS FRANCE

Grant-Lee Phillips fait partie de ces artistes qui semblent cultiver leur répertoire avec tellement de facilité que l'on en oublie presque tout le talent qui se cache derrière. Il est pourtant un de ces chanteurs capables de passer du grave au falsetto (et vice-versa) sans que cela tourne à la pirouette ou au mélo, et d'alterner entre folk-rock classique et pop synthétique années 80 tout en sonnant malgré tout contemporain. "Widdershins" repose sur une formation en trio, et a été enregistré, comme "The Narrows", à Nashville, avec la même section rythmique. Le groupe ne déploie peut-être pas une dynamique aussi ample que Grant Lee Buffalo, même si on devine qu'il pourrait facilement changer de braquet sur demande. Phillips privilégie en fait une approche feutrée et oblique (qui donne son nom au disque), avec une ambiance de fin de nuit hallucinée, qui correspond bien aux paroles, tout en contours brumeux. Ça n'empêche pas non plus Phillips de livrer des mélodies élaborées et inspirées ("Walk In Circles" qui ouvre l'album, ou "King Of Catastrophes"), où son phrasé lui permet de glisser à l'occasion des vers interminables en quelques mesures. Ailleurs, il tend vers une concision plus

proche de la pop, comme sur le très entraînant "Another, Another, Then Boom". C'est sur le dernier tiers de l'album que Grant-Lee Phillips revient à un répertoire rock plus classique, quoique mâtiné de touches country comme sur "Totally You Gunslinger". L'album ne déchaînera peut-être pas les foules, mais il continue la série gagnante pour ce songwriter qui, par-delà les changements de répertoire ou de style, demeure l'un des plus constamment inspirés de ces deux dernières décennies.

★★★1/2

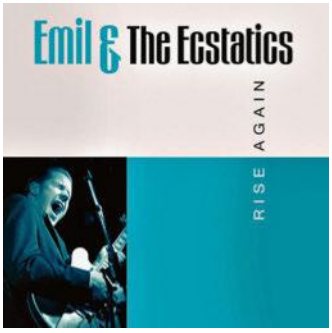
FRANCOIS KAHN

Emil & The Ecstatics

"Rise Again"

BAD REPUTATION

Formé à Stockholm alors que le 21ème siècle en était encore à balbutier, cet énergique quatuor de blues s'est fait un nom un peu partout dans le monde sauf en France. Heureusement, et pour le plus grand bonheur des amateurs de blues moderne de l'Hexagone, le groupe a fini par taper dans l'œil d'un label jusque-là plus connu pour sa passion pour le heavy metal et les cheveux longs. Pour ce cinquième album, Emil Arvidsson, leader, chanteur et guitariste, a décidé de remettre le groupe dans un vrai studio d'enregistrement après cinq années passées à user les freins du camion dès que le néon d'un bouge s'affichait dans la nuit. Le résultat prend la forme



de huit titres originaux et une reprise, assortis d'un bonus live pour rappeler ô combien ces Suédois sont étonnants sur scène. Si les influences affichées sont bien Robert Cray, Roy Buchanan et Albert King, on peut aussi y ajouter Luther Allison et Albert Collins.
La galerie ainsi proposée devrait convaincre les amateurs d'énergie musicale d'aller y voir de plus près. Ici, dès le premier titre "Change Of Plans", le petit plus qui saute aux oreilles est cet agréable mixage entre la guitare et l'orgue Hammond de Johan Bendrik autour de la voix principale. Pour le reste, l'unique concession du groupe est une reprise de "The Healing", titre récent de Gary Clark qui n'est pas ce qu'on appelle une chanson facile à reprendre. C'est un régal et l'ensemble devrait aussi soulever l'intérêt des fans de Popa Chubby, Tinsley Ellis ou Ana Popovic.

★★★★

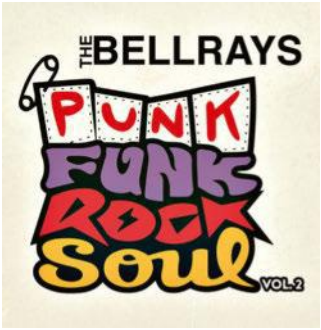
GEANT VERT

The BellRays

"Punk Funk Rock Soul – Vol 2"

CARGO

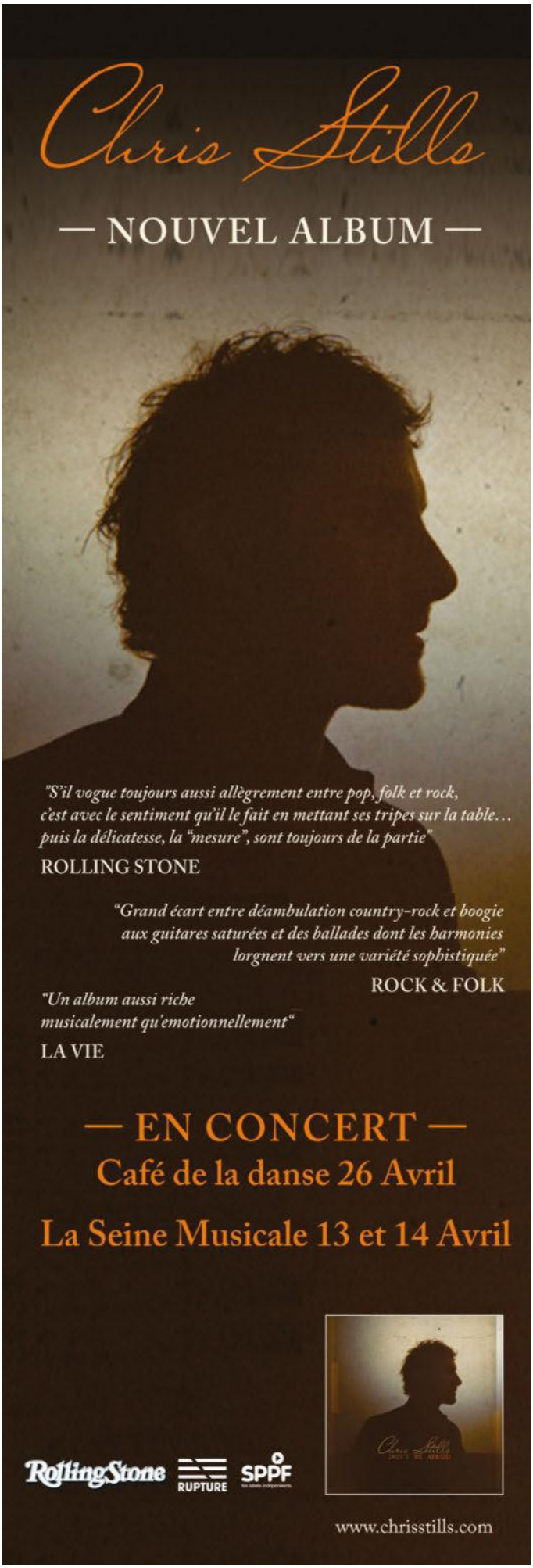
Les frontières stylistiques entre les différentes musiques populaires américaines sont pour le moins poreuses. Nul ne le sait mieux que les BellRays de Riverside, Californie, qui affichent un sacré programme, "Punk Funk Rock Soul" (garage, hard, psyché et autres facettes étant supposément incluses dans le mot rock). Lisa Kekaula, voix à faire trembler la baraque, coiffure afro de compétition et Bob Vennum, guitariste cultivé, conçoivent des morceaux évidents qui sonnent comme des reprises de pépites des années 1970, une époque où, par exemple, mais pas tout à fait au hasard, Humble Pie partait en tournée avec les Blackberries prêcher la bonne parole du rock'n'soul. Nantis d'un tel état d'esprit, il n'est pas étonnant que les BellRays enregistrent chez Jim Diamond dont le studio, Ghetto Recorders à Detroit, en grande partie analogique, a vu passer les White Stripes, les Dirtbombs, etc. Du punk, ils ne gardent que l'attrait du tempo rapide ("Junior High") tout en se montrant capables d'une retenue digne d'un groupe de southern soul ("Every Chance I Get"). Entre les deux tendances, le disque, réalisé avec Justin Andres ou Pablo Perez (basse) et Craig Waters (batterie), présente



une forme noble de classic rock, très électrique, riche en riff, solidement construit, agrémenté de chœurs ("Bad Reaction"). Les arpèges de "I Can't Hide" rappellent les Flamin' Groovies tandis que "Man Enough" pourrait être signé Pete Townshend, paroles et musique. Pour jouer le contraste, au quasiment bruitiste "Now" succède "Love And Hard Times" tout en équilibre entre muscle et raffinement. C'est, à n'en pas douter, l'une des plus belles chansons de la saison.

★★★

JEAN-WILLIAM THOURY



Disques français

Catastrophe

"La Nuit Est Encore Jeune"

TRICATEL

Catastrophe... Déjà, le nom est sublime. Il ne faudra pas s'arrêter sur le concept de ce groupe parisien (il sort, en parallèle de ce disque sensuellement cosmique, un livre), comptabilisant une dizaine de personnes et réuni en 2015. Parce que les concepts rebutent souvent les hommes libres et qu'ils empêchent parfois d'aimer la musique pour ce qu'elle est. Il suffit de voir Catastrophe sur scène pour comprendre qu'ils sont adorables, sauvages, habités par une grâce qui ne doit rien au morne quotidien. "La Nuit Incompréhensible", avec cette voix d'hôtesse de l'espace ou de maman fée, quitte sans attendre le plancher des vaches, il expose des rondeurs d'étoiles, des ruisseaux de cristal, il monte, il monte pour mieux

caresser les nuages. "Perspectives" est un club enfumé et désert, où un piano résonne dans les cœurs des derniers fantômes. Avant de se muer en un fauve ailé, en un tourbillon de chaos coloré et délicieux. "L'Innocence" est un théâtre qui flotte quelque part, loin de la terre. C'est Ulysse qui accepte finalement de céder aux sirènes. "L'Amour Tout Nu" a l'érection californienne tranquille, la moiteur sucrée. "Bebop Record" claque des mains et détruit le ghetto à coups de pelleteuses rigolardes et jazz. "MWME" (pour, en anglais, *je fais de la musique avec mes yeux*), est un mantra paresseux et éthéré, une chute consentie, c'est un cœur immortel. C'est peut-être la raison d'être de Catastrophe : troubler les sens pour mieux les retrouver. "Virtual Experience" pourrait être une chanson de Jef Barbara, c'est une belle virée de brume, avec, sans prévenir, une cassure hip hop impeccable. Cet album, musique d'un film qui n'a même pas besoin d'exister, est un voyage formidable, une main tendue qu'on ne refuse pas.

★★★★

JEROME REIJASSE

Arthur H

"Amour Chien Fou"

MYSTIC RUMBA / RISING BIRD / BELIEVE

Au même titre que Jean-Louis Murat, Gérard Manset ou Christophe, Arthur H est l'un des perpétuels outsiders de notre paysage musical, un de ces francs-tireurs qui brouillent les pistes en mélangeant les genres et les styles et n'hésitent pas à bousculer nos habitudes. La preuve : en ces temps de zapping et de speed dating, il n'hésite pas à renouer avec la vogue des doubles albums conceptuels, très courante dans les années soixante-dix. Avec "La Boxeuse Amoureuse", superbe ballade pop en apesanteur où sa voix écorchée ose des variations inattendues, le thème majeur (l'amour) est exposé d'entrée de jeu en introduction du premier disque ("Amour"). "Reine De Cœur" poursuit dans cette veine en privilégiant la goualante sentimentale, et l'on ne peut qu'admirer la délicatesse d'orfèvre dont font preuve les réalisateurs, à savoir Arthur H lui-même et son ancien complice, Nicolas Repac, avec lequel il a renoué pour l'occasion. Mais le résultat perd peu à peu de son intensité alors que s'enchaînent des morceaux trop languides et prévisibles qui peinent à relancer l'intérêt. On guette vainement l'accélération de tempo qui pourrait diversifier le propos et varier l'atmosphère

générale, mais l'on doit se contenter de savourer l'originalité de l'écriture, le charme de la voix et la force de mélodies ("Lily Dale Symphonie") ou d'arrangements ("La Dame Du Lac") qui sortent du lot. Le second disque est plus enlevé et fun, avec des envolées dansantes ("Tokyo Kiss") ou free ("Carnaval Chaotique") et une réussite excitante ("Moonlove Déesse") : dommage qu'un souci de concision n'ait pas abouti à effectuer un tri pour se limiter à un unique album à l'impact renforcé.

★★★

H.M.

Adrienne Pauly

"A Vos Amours !"

CHOI MUSIC/ BECAUSE

Cet album est presque excellent. Adrienne Pauly est une chanteuse attachante et originale, une femme de caractère, dans la tradition d'une Catherine Ringer ou d'une Dani, auxquelles elle fait parfois penser. C'est aussi une actrice, ça se sent dans ses interprétations. Elle campe un personnage émouvant, qu'on perçoit très autobiographique, mélange de vamp sexy, déjantée et délurée, et de femme enfant perdue. Sa voix gouailleuse fait des merveilles sur des chansons douces-amères assez enlevées comme "Tout Le Monde S'Eclate" ou "J'Veux Tout, J'Veux Rien", au parfum délicieusement funky-disco. L'album sonne super, les musiciens sont super, Adrienne Pauly est super,

les morceaux sont... *sympathiques*. Il manque juste un petit truc, un déclic, une grande chanson, un hit imparable. Le premier single, "L'Excusemoihiste", une bonne idée de personnage horripilant, y arrive presque. Sauf qu'on ne peut s'empêcher de penser à "L'Aquaboniste", sommet indépassable. De même, "La Conne" est une bonne chanson, rigolote. Mais dans le genre, difficile de passer après Brigitte Fontaine et son génial "Je Suis Conne". Adrienne mérite pourtant de jouer dans la cour des grandes. Dani n'a pas non plus chanté que des grandes chansons, mais elle a souvent eu une locomotive, un "Boomerang" qui entraîne l'adhésion. Adrienne Pauly a tout pour réussir. Elle est charmante, marrante, un peu dingue comme on aime, rock'n'roll... Et touchante, comme sur le dernier titre, "Juste Un Moment", adressé à sa mère : sur fond de simple guitare sèche, le masque tombe soudain et elle nous bouleverse. Le troisième album sera le bon.

✪✪✪

STAN CUESTA

Twin Arrows

"Barbecue The Planet"

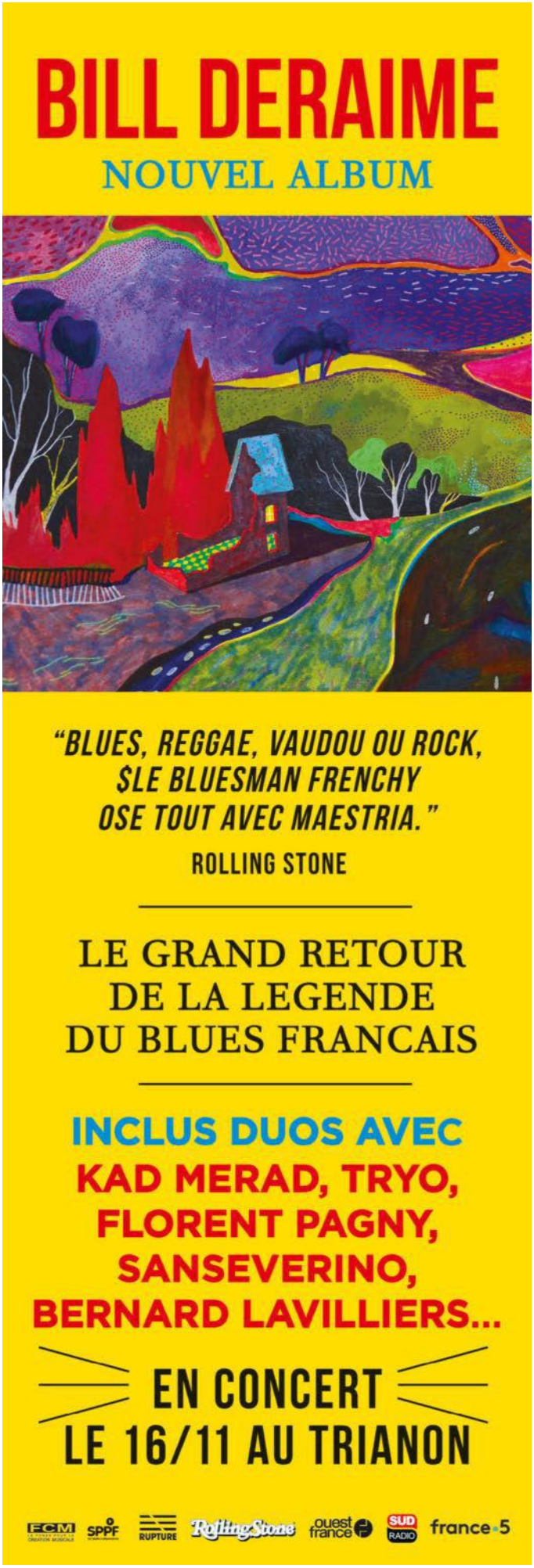
MODULOR

En deux albums, les parisiens Twin Arrows ont tracé un sillon singulier dans la scène rock française. A l'écart des niches garage et punk, plutôt versés dans le blues-rock psychédélique et les ambiances sombres, ils se sont construit une identité singulière — que faute de meilleure comparaison on a souvent rapproché de The Dead Weather — qu'ils prennent aujourd'hui un malin plaisir à désosser sur ce nouvel album. "Barbecue The Planet" est le disque de tous les changements, d'une maturation vers une musique plus aérée, plus imprévisible aussi. Faisant fi des grooves ténébreux et des ambiances suffocantes, les Twin Arrows cherchent la lumière, les espaces. "Lullaby Island", le superbe morceau d'ouverture à la ligne de basse hypnotique en apporte l'éclatante illustration avec ses claviers lysergiques et ses chœurs susurrés. Quand le groupe martelait jadis son propos à grand coups de riffs de guitare, aujourd'hui il privilégie textures et mélodies ("Mocking Moon", superbe). C'est un disque posé, adulte, où les voix entremêlées d'Alex Saumont et Eléonore Michelin font merveille, où les guitares labyrinthiques créent des ambiances de cirque malsain

("Macadam Flames"), où l'intensité ne passe plus par les décibels mais par des tempos ralentis, propices à la contemplation ("Spying Satellite"). Avec ses arrangements audacieux (le clavier déglingué de "Mocking Moon") et ses ambiances hallucinées, il marque une nouvelle étape pour ce groupe étonnant.

✪✪✪✪

ERIC DELSART



Réédition du mois

Un homme en colère

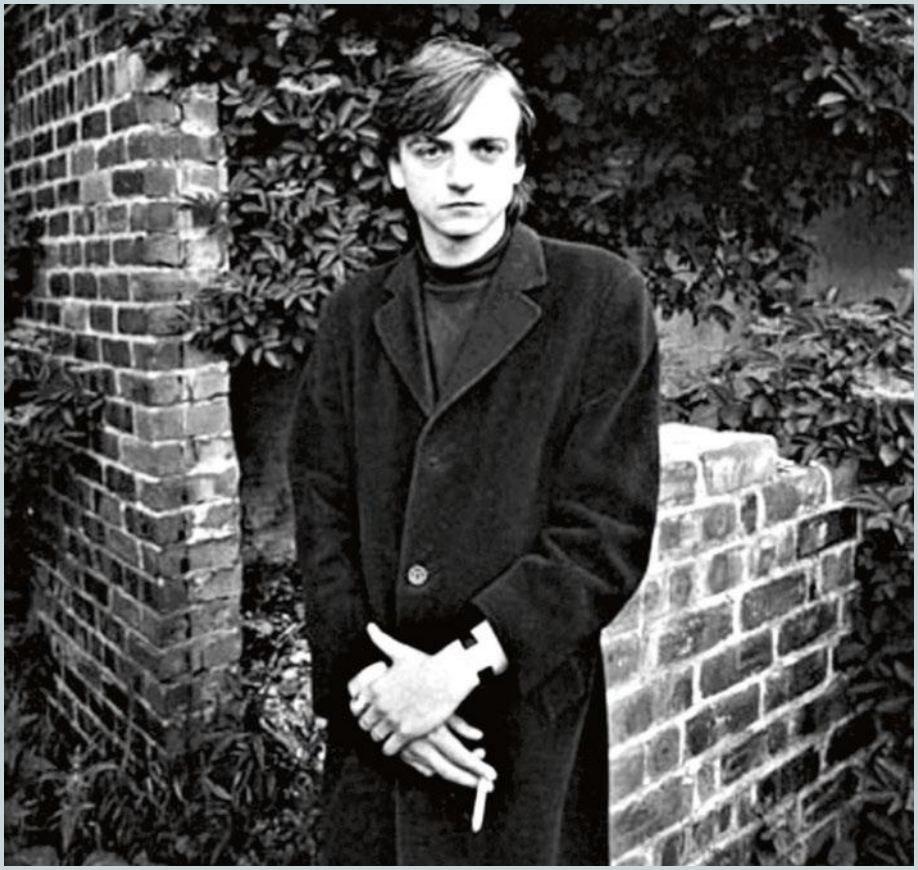


Photo Archives Rock&Folk-DR

The Fall

"SINGLES 1978-2016 "
"A SIDES 1978-2016"

Cherry Red Records (Import Gibert Joseph)

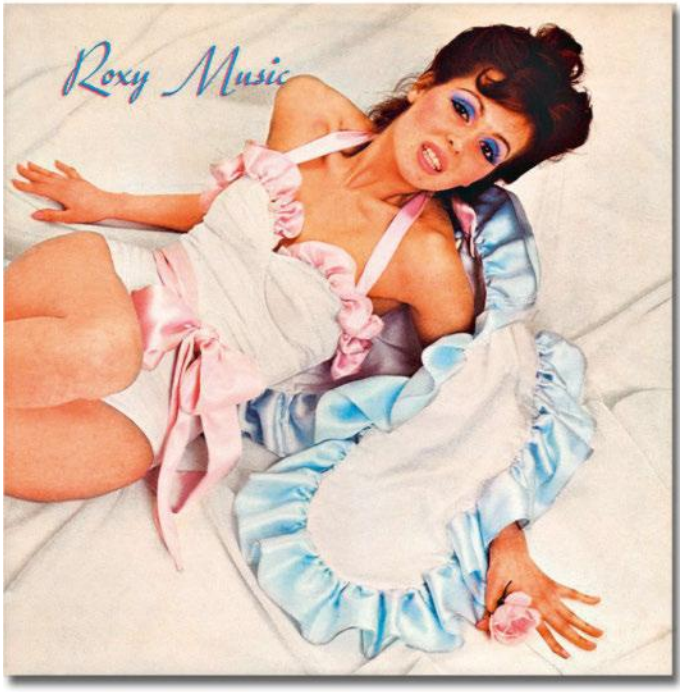
Mark E Smith n'est plus, et c'est bien triste. Non pas qu'on attendait avec impatience le prochain album de The Fall, on avait un peu lâché l'affaire il y a des lustres, mais Mark E Smith était essentiel. On l'a fait passer pour fou, mais c'est tout le contraire : il était le dernier homme normal dans un monde du rock devenu complètement uniformisé. Mark E Smith, c'était un Johnny Rotten qui n'aurait jamais trahi ses idéaux, un Johnny Rotten qui ne se serait pas embourgeoisé, un Johnny Rotten qui serait resté jeune. C'était une sentinelle. Décoré de la médaille du mérite des atrabilaires, Chevalier du Saint-Sépulcre des misanthropes. Vociférateur, aboyeur, il était, à notre connaissance, le seul pamphlétaire du rock, un Léon Bloy électrifié fustigeant les cochons et les lieux communs. A sa mort, des articles élogieux ont fleuri partout, y compris dans Le Monde et Le Figaro. Mais en vérité, The Fall était devenu largement ignoré. Pour preuve, quelques semaines avant sa disparition, Cherry Red a sorti ce copieux coffret comprenant toutes les faces A et B des nombreux singles du groupe, ainsi qu'un autre, plus économique, réunissant les seules faces A. Plus de cent morceaux pour celui qui nous intéresse ici et moitié moins pour son petit frère, ce qui fait quand même pas mal. Du beau travail. Las, le distributeur français de Cherry Red n'a même pas daigné envoyer les objets en question aux journalistes, ni

avant, ni *après* la mort de Smith... C'est dire l'intérêt que le groupe suscitait, y compris chez les gens qui étaient censés le promouvoir. Evidemment, les fans de The Fall avanceront avec raison que le groupe a signé beaucoup de chefs-d'œuvre qui n'étaient pas des singles et que, par conséquent, il serait plus judicieux de se procurer l'intégralité de ses 784 albums. Ce qui n'est pas à la portée de tout le monde, il faut tout de même l'admettre. Pour les débutants, ce coffret, ou l'autre, est un bon début pour apprécier l'évolution du groupe, évolution qui se fait dans une stricte cohérence : Mark E Smith n'a jamais capitulé ; il n'a jamais baissé son pantalon... Ceux qui n'avaient jamais entendu The Fall et qui glisseront le premier CD dans leur lecteur risquent d'être brutalement secoués par la violence du groupe, violence largement supérieure à n'importe quel groupe de black metal, car il s'agit de violence pure, simple, sincère. C'est une giclée de fiel, de la soude caustique envoyée à chaque mot craché par Smith. Un chanteur étonnant d'ailleurs, un peu Rotten, un peu rappeur, tordant les mots, ne respectant aucun code, fuyant les conventions. C'est, de toute évidence, un homme en colère. En colère comme les prophètes, comme les clairvoyants et les extralucides. Il est en guerre contre la bêtise, et la bêtise est partout. Derrière lui, les différentes formations de son groupe font beaucoup de boucan avec peu de moyens, signent des solos bâclés, envoient des dissonances à tout-va, organisent une cacophonie de tous les diables, tentant de tenir tête à leur leader déchaîné. L'intensité de The Fall est quasiment sans égale. Ce qui explique pourquoi des gens aussi avares de compliment que Nick Cave (il y aurait quelques parallèles à faire entre le groupe de Smith et The Birthday Party) ou Jeffrey Lee Pierce (qui a employé le peintre habituel des pochettes de The Fall pour celle de "Mother Juno", le disque du comeback pour le Gun Club) portaient une admiration sans borne au groupe de Manchester — on ne mentionne même pas Pavement ou le Jon Spencer Blues Explosion, qui ne s'en sont jamais remis. Par-dessus le marché, Smith, toujours prompt à insulter les groupes de son époque, avait bon goût. Qui d'autre aurait repris le classique de northern soul de R Dean Taylor "There's A Ghost In My House", un chef-d'œuvre du garage américain ("Mr Pharmacist", et dans une version grandiose, avec ça, qui aurait pu faire rougir les Cramps en personne...), la légende country rockabilly "White Lightning" (George Jones et le Big Bopper), la tuerie de The Move "I Can Hear The Grass Grow" ou la merveille des Kinks, "Victoria" ? Il avait aussi un don pour les titres de chansons formidables comme "The Man Whose Head Expanded", "Why Are People Grudgeful ?", "(We Wish You) A Protein Christmas", "Lucifer Over Lancashire", "(We Are) Mod Mock Goth" ou le grandiose "British People In Hot Weather". De ce chaos organisé émerge une étrange beauté, quelque chose de totalement inédit. Même lorsque The Fall tente laborieusement, contraint et forcé, d'arrondir les angles à la fin des années 80 et au début des années 90 alors qu'une major accepte enfin de les héberger, rien n'y fait : The Fall reste le groupe de Mark E Smith, et Mark E Smith n'est pas un homme comme les autres et il peut toujours vomir des virus en un accord comme "Cab It Up" ou de la pop pervertie comme "Ed's Babe" voire "Popcorn Double Feature" digne du meilleur des Stranglers à leur pic de cynisme. Il s'en est allé, nous laisse seuls face à la bêtise humaine et nous manque déjà. Il est grand temps d'ouvrir une bouteille et de réécouter son manifeste réactionnaire, l'extraordinaire "Living Too Late".

NICOLAS UNGEMUTH

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Glamour à défaut d'être glam rock



Roxy Music

"ROXY MUSIC : 45TH ANNIVERSARY DELUXE EDITION"

Universal

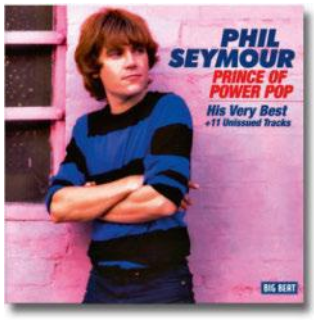
On aurait tant aimé être là en juin 1972 lorsqu'est sorti cet album, pour comprendre le choc, qu'on ne peut qu'imaginer (hélas, on jouait encore aux Action Joe cette année-là)... Quarante-cinq ans et des poussières plus tard, en l'écoutant fort comme il se doit, le premier album de Roxy Music sonne toujours comme un ovni, surtout au regard de ce qui se pratiquait à l'époque. David Bowie sortait "The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars", les Stones "Exile...", T Rex "The Slider", Led Zeppelin avait sorti un an plus tôt "Led Zeppelin IV" et les Stooges sortiraient un peu plus tard "Raw Power". Tous ces gens avaient certes leur particularité, mais aussi un point commun : ils faisaient du rock somme toute classique, traditionnel. Tout cela a volé en éclats avec le premier Roxy. Durant une interview, Bryan Ferry nous avait dit à quel point il n'avait jamais compris pourquoi son groupe avait été associé à l'éphémère mode glam rock. Roxy n'avait rien en commun avec les albums de Bowie, de T Rex, sans parler des autres (Slade, Sweet, Gary Glitter etc.). Eux faisaient partie de ce qu'ils nommaient, à l'époque, l'*art rock*. Mais glamour, de fait, et quoiqu'il en dise, ils l'étaient. Plumes, froufrous, costumes néorétro, mannequins à volonté plus ou moins habillées sur les pochettes de leurs disques, et dès leur premier, oui, Roxy était glamour, à défaut d'être glam rock. D'un point de vue strictement sonore, "Roxy Music" était totalement nouveau. Le chanteur bellâtre et sans coffre chevrotait comme un vieil homme, le saxophone évitait soigneusement tous les clichés de l'instrument appliqué au rock, le guitariste était exceptionnellement discret en cette époque où les solos tombaient comme la mousson, et puis, il y avait ces bruits bizarres. Les fameux *traitements* d'Eno, occupé à mâter ses synthétiseurs préhistoriques ("2 HB"). Eno étant Eno, il en faisait un autre emploi que ses nombreux collègues du rock progressif ou *planant* qui sortaient à chaque fois les grandes orgues en grande pompe. Eno était minimaliste, discret, peintre, décorateur. Enfin, il y a les compositions, qui ne ressemblent à rien : c'est comme si le groupe n'avait été influencé par personne. "Roxy Music" changea donc la face du rock : même Bowie fut très impressionné et un peu jaloux (il saura plus tard utiliser les talents du claviériste pour en tirer des choses inouïes), et les futurs punks anglais, encore jeunots, n'en crurent pas leurs oreilles. De Steve Jones à Siouxsie Sioux en passant par Billy Idol, ils furent tous extrêmement marqués par les deux premiers Roxy. Le deuxième, d'ailleurs, est encore meilleur que celui-ci, espérons qu'il aura le même traitement que le premier. Car pour cette édition anniversaire (qui inclut le monstrueux single "Virginia Plain", introuvable sur l'édition anglaise originale, c'est une bonne idée), on n'a pas lésiné : trois CD et un DVD empilent l'album original, l'album remasterisé, des versions différentes de chaque morceau, des live à la BBC, des Peel Sessions, et même, sur le DVD des vidéos du groupe sur scène au Bataclan. Impeccable.

Phil Seymour

"PRINCE OF POWER POP — HIS VERY BEST + 11 UNISSUED TRACKS"

Big Beat (Import Gibert Joseph)

Pour ceux qui aiment les choses plus simples que l'art rock de Roxy Music ou les éructations de The Fall, voici une excellente compilation pour survivre aux pluies hivernales. Phil Seymour, comme Dwight Twilley, Paul Collins ou Peter Case, était un petit maître du genre power pop qui ensoleilla les Etats-Unis de la fin années 70, abrutis par trop d'années de Fleetwood Mac et de Eagles. Seymour avait un grand talent pour écrire des petites merveilles à partir de suites d'accords totalement éculées, et sa voix n'était pas mal non plus. Cette compilation aligne ses meilleurs titres de 1980 et 1981 ainsi qu'une grosse dizaine d'inédits d'assez bonne facture. C'est léger, c'est gai, c'est frais.

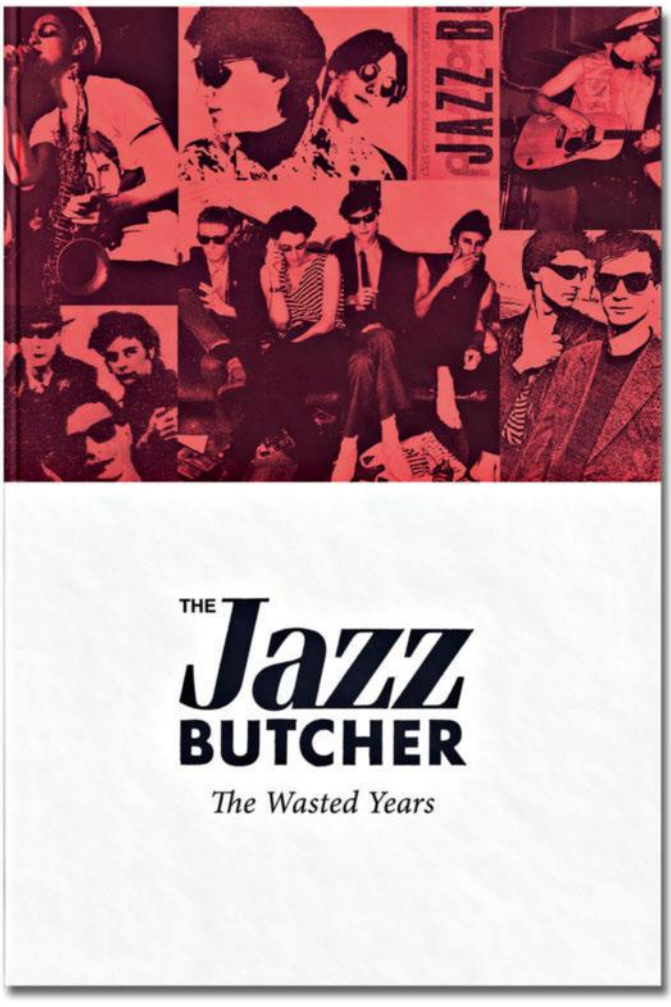


The Jazz Butcher

"THE WASTED YEARS"

Fire

Au rayon des grands excentriques britanniques, une espèce bien fournie, Pat Fish se pose là. Son groupe au nom parfait (*le boucher du jazz*) a survécu plusieurs années dans une relative indifférence mais était très apprécié d'une bande d'esthètes chérissant



Rééditions

précisément ses excentricités. Dès le premier album, “Bath Of Bacon”, sorti en 1983, du jazz, du funk, du Velvet Underground (cité dans le “Jazz Butcher Theme”), du post-punk fébrile et du saxophone stoogien, mais aussi des ballades superbes (“Partytime”) montraient un groupe clairement à part, prêt à décoller un an plus tard avec “A Scandal In Bohemia”. Pour cet album plus abouti, David J, libéré de Bauhaus, avait rejoint le projet du boucher. Le disque est très réussi et l’hommage de Pat Fish à Mark E Smith (“Southern Mark Smith”) est assez amusant. Le Jazz Butcher continuait à briller en 1985 avec “Sex And Travel”, avant que David J ne file rejoindre Love & Rockets, et que le groupe ne sorte “Distressed Gentlefolk” sous le nom de The Jazz Butcher Conspiracy. Ce très beau coffret, avec un livret signé par Pat Fish en personne, ravira les nombreux amateurs de curiosités typiquement britanniques. Il n’y a que là-bas qu’on en fait des comme ça...

The Durutti Column

“THE GUITAR AND OTHER MACHINES DELUXE”

Factory (Import Gibert Joseph)

Dans le genre anglais à la marge, n’oublions pas le mythique squelette humain Vini Reilly, qui, avec un Durutti Column totalement remanié, publiait en 1987 une extravagance sonore qui ressort aujourd’hui remasterisée, accompagnée d’un disque entier d’inédits et d’un live à New York enregistré un an plus tôt. Pour ce projet à part, Reilly avait décidé de s’amuser en couplant son jeu de guitare singulier à un séquenceur Yamaha et une boîte à rythmes DMX qu’on venait de lui offrir, le tout étant produit par Stephen Street, alors superstar pour ses travaux avec les Smiths. “The Guitar And Other Machines” sonne comme un album d’ambient avec des machines. Le résultat n’est pas inintéressant mais ne s’adresse qu’aux maniaques du son, fans de guitares inhabituelles et autres techniciens en herbe.

Holger Czukay

“CINEMA”

Grönland/ PIAS

Si Mark E Smith a chanté une chanson intitulée “I Am Damo Suzuki” et non “I Am Holger Czukay”, c’est naturellement parce qu’il était incapable de jouer de la basse, ni d’aucun instrument d’ailleurs, même pas du kazoo. Mais en homme de goût, il aimait Can et l’a fait savoir. Les fans de Can sont à la fête avec un coffret de six CD — pas moins — consacré aux œuvres parallèles du bassiste mythique, le tout sonnant du feu de dieu. L’ancien élève de Stockhausen n’était évidemment pas qu’un simple bassiste exceptionnel, c’était aussi, comme l’expliquent les excellentes notes de pochette, une sorte de sampler humain, roi de l’*editing* à l’époque des bandes, puis maître du sampler lorsque celui-ci fut inventé. Il faisait des collages géniaux à partir de machins piqués sur les radios FM, coupait, collait, assemblait (voir le CD “Movies”), et affichait une curiosité lui permettant de s’ouvrir aux musiques du monde entier. L’intérêt de ce coffret d’exception est que, malgré l’absence logique de tout titre avec Can, on retrouve régulièrement Czukay avec son frère de groove Jaki Liebezeit, mais aussi avec Connie Plank, Brian Eno (pour le projet Cluster), Jah Wobble, son disciple le plus évident, ainsi que des choses moins connues comme l’album de 1969 “Canaxis”, ou “Les Vampyrettes”, de 1980, sans parler de raretés carrément impensables, comme sa participation au Holger Schüring-Quintett (inédite), datée de 1960. En bref, un rêve pour les fans de la légende qui nous a quittée en septembre dernier.

Graham Gouldman

“LISTEN PEOPLE — THE GRAHAM GOULDMAN SONGBOOK 1964-2005”

Ace (Import Gibert Joseph)

La collection du label Ace dédiée aux songwriters de légende s’attaque aujourd’hui au cas Graham Gouldman, compositeur anormalement doué pour les confiseries pop, qui a écrit pour les Yardbirds (“For Your Love”, cause du départ d’Eric Clapton, dont la version archiconnue est ici astucieusement remplacée par celle de Larry Williams avec Johnny Guitar Watson), les Hollies, Jeff Beck, The Downliners Sect, Dave Berry, Herman’s Hermits (“No Milk Today”, c’est lui) avant de fomenter 10cc et de remplir définitivement le tiroir-caisse. Outre ces classiques, on découvre ici quelques gemmes méconnues, dont le fabuleux “I’m 28” de Toni Basil, le rare “Tallyman” de Jeff Beck ou encore le singulièrement kitsch “Listen People” des Outsiders. Charmant programme.

Pierre Vassiliu

“FACE B 1965-1981”

Born Bad Records

Pour ceux qui ne connaissent de lui que le pénible tube de 1975 “Qui C’est Celui-Là” (en fait une reprise d’un morceau de Chico Buarque), la découverte est étonnante : sur cette compilation, Vassiliu groove méchamment avec de l’orgue Hammond (“Une Fille Et Trois Garçons”), puis se lance dans des mélodies et des arrangements très ambitieux qui ne sont pas sans rappeler les disques de... Bertrand Burgalat. Sauf que Burgalat ne chanterait pas des trucs comme *“Tu te colles, tu provoques, mon sexe devient dur... et tu serres et tu serres, tu m’attrapes, tu m’agrippes et tu m’enfonces en toi, et tu jouis, tu jouis, tu jouis, tu jouis”* (“En Vadrouille A Montpellier”). C’est un peu le drame de cette anthologie : des morceaux musicalement assez impressionnants (impossible de savoir qui joue quoi puisque les musiciens ne sont pas crédités dans le livret) sont inévitablement plombés par des textes typiques des utopies hippies : on se croirait dans le fantastique navet “Les Babas Cool”. C’est un concept. ❑

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

HORS-SÉRIE

Johnny Hallyday

HORS-SÉRIE N°36 - 7,90 € - JANVIER 2018 BEL 8.70 € / SUISSE 10.40 CHF / LUX 8.70 € / PORTUGAL CONT 8.90 € / CAN 12.70 $ CAN / ITA 8.90 € / DOM 8 € N CAL (S) 1165 XPF / N CAL (A) 2160 XPF / POL (S) 12500 XPF / POL (A) 23500 XPF / ESPAGNE 8.90 € / MAR 95 MAD / GRECE 8.90 €

L 19374 - 36 H - F: 7,90 € - RD

Editions Larivière

EN VENTE ACTUELLEMENT

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Un disque bien trop psychédélique aux yeux de Cash

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

The White Stripes
"The Complete John Peel Sessions"
Third Man

Rééditées il y a deux ans en édition limitée à l'occasion du Disquaire Day, les fabuleuses sessions radio enregistrées par les White Stripes dans les studios de John Peel pour la BBC ont enfin droit à une diffusion massive en vinyle. Qu'y entend-on ? Un best of des trois premiers albums où le duo de Detroit, plus âpre et conquérant que jamais, donne en direct à la radio britannique un coup de pied monstrueux dans la fourmilière rock. Peu de groupes sont capables d'enchaîner du Dolly Parton avec du Screaming Lord Sutch et peu de performances radiophoniques récentes ont eu un tel impact.

Pascal Comelade
"Paralelo"
Because

Bien avant de se faire un nom avec ses mini-symphonies mêlant instruments-jouets et orchestres de rue, Pascal Comelade a connu des heures électroniques, tendance Heldon. "Paralelo", son deuxième album sorti en 1980 et réédité aujourd'hui, est ainsi un album de musique électronique minimaliste, basée sur des motifs répétitifs ("Mouvement Décomposé D'Un Coup De Marteau"). La nouvelle édition sur double-vinyle de ce disque culte et introuvable propose l'album original sur un disque et compile sur un deuxième ses "Séquences Païennes" (sorties en 1979 sur son premier 45 tours) et divers inédits.

Muddy Waters
"Electric Mud"
Third Man

Le sticker sur la pochette annonce la couleur : *"One of the most controversial blues album of all time"*. Rien que ça. A l'époque de sa sortie, en 1968, "Electric Mud" montrait une légende du blues tentant d'appâter le public blanc, fan de Cream et Jimi Hendrix, à grands coups de wah-wah et d'orgue électrique. Un tournant commercial qui avait déplu à certains. Aujourd'hui, cette polémique paraît bien désuète. Les relectures musclées de "She's Alright" (qui semble avoir inspiré les Black Keys de "Brothers") et "Mannish Boy" ont plutôt bien vieilli (bien mieux en tout cas que les abominables "London Sessions" de 1972 avec tout le gratin de la scène britannique), tout comme cette étonnante reprise de "Let's Spend The Night Together".

Chris Gantry
"At The House Of Cash"
Drag City

Durant la majeure partie des années 60, Chris Gantry fut une des plumes les plus appréciées de l'industrie de la country music de Nashville. Proche de Johnny Cash, qui le signa et lui prêta son studio afin qu'il enregistre son troisième album solo en 1973, Gantry livra à ce dernier un disque étrange, inspiré d'un récent voyage au Mexique où il avait participé à quelques cérémonies chamaniques sous peyotl. Un disque bien trop psychédélique aux yeux de Cash, qui conseilla à son auteur de l'oublier. "At The House Of Cash" a ainsi sommeillé durant plus de 40 ans avant que Drag City ne l'exhume. Les amateurs de folk acide et de textes surréalistes seront aux anges ("The Lizard").

Sepultura
“Chaos AD”, “Roots”
Rhino

Mêler métal et musique traditionnelle brésilienne : voici la formule qui a permis à Sepultura de devenir un mastodonte dans les années 90. Si ce mix de world music, de guitares denses et de hurlements primaires a de quoi effrayer sur le papier, le résultat (“Roots”) est un des rares albums metal à avoir su dépasser les limites du genre pour toucher un vaste public. Devenu emblématique du groupe brésilien, l’album revient sur un beau double vinyle (avec démos et bonus divers sur le deuxième disque), tout comme son prédécesseur “Chaos AD”.

Tetragon
“Nature”
Replica

Pas de généralisations. Non, tous les musiciens allemands du début des années 70 n’étaient pas forcément enclins aux rythmes hypnotiques ou à l’électronique. En témoigne l’unique album du groupe progressif allemand Tetragon qui possédait en son sein un claviériste au moins aussi bavard et obsédé par Bach que Keith Emerson. Certes, cette reprise rock de la célèbre “Toccata Et Fugue En Ré Mineur BWV 565” n’était pas forcément indispensable, mais l’album regorge de passages jazz-rock trippants (“Doors In Between”).

Steve Earle
“The Mountain”, “Transcendental Blues”, “Jerusalem”, “Just An American Boy”, “The Revolution Starts Now”, “Sidetracks”
Warner

Avec ses sept mariages, ses déboires avec la drogue, ses séjours en prison et ses chansons politiques, Steve Earle est un personnage fascinant. Chanteur folk aux inclinaisons country, Earle a connu un regain de popularité au tournant des années 2000, quand l’élection de George W Bush a réveillé le *protest singer* qui sommeillait en lui. Les albums réédités aujourd’hui sont ceux de cette période mouvementée. “Jerusalem”, son polémique album post-11 septembre en est le plus emblématique. “The Mountain”, double album qui le voyait s’essayer au bluegrass, tout comme la compilation de raretés “Sidetracks” (qui contient une reprise étonnamment fidèle de “Breed” de Nirvana) sont les disques à cibler en priorité.

Nick Prizu
“Nick Prizu”
Mono-tone

Groupe éphémère qui a enflammé la Côte d’Azur au début des années 90, Nick Prizu (groupe composé de Lien Pham Van et d’une rotation de musiciens) est un idéal de groupe garage : des héritiers des Blousons Noirs, à peine compétents mais pleins d’enthousiasme, aux références fifties et sixties parfaites (“King Of The Surf Guitar” de Dick Dale, “Poison Ivy” des Coasters). Il a longtemps été murmuré que des bandes de Nick Prizu avaient été enregistrées en 1991. Après divers détours, elles ont enfin été masterisées en 2017. Le son n’est pas toujours fou mais colle parfaitement à cet artiste singulier.

Nouveautés

Cory Seznec
“Backroad Carnival”
Captain Pouch

Bluesman itinérant et ethno-musicologue à ses heures, Cory Seznec revient d’un voyage de plusieurs années en Afrique qui l’a vu participer à divers groupes en Ethiopie et au Kenya. L’album qui en résulte est un formidable métissage de folk (“The Parting Glass”), blues façon New Orleans (“Let It All Go”) et de grooves exotiques (“Tattered Flag”). La belle affaire Seznec.

45 tours

The Soledad Brothers
“Sugar & Spice”
Third Man

Depuis que Jack White a ouvert une antenne de Third Man dans sa ville natale de Detroit, le label réédite de nombreux artistes amis des White Stripes. Duo blues-punk influencé par le Gun Club, les Soledad Brothers de Toledo sont un des groupes préférés de White (qui joue ici sur la face B). Leur premier single, sorti en 1998, avec cette magnifique *white panther* sur la pochette, était sorti sur Italy Records, label dont de nombreuses références viennent d’être rééditées.

Whirlwind Heat
“Glaxefusion”
Third Man

Autre groupe jadis publié sur Italy : Whirlwind Heat, trio post-punk dégénéré malheureusement voué à être culte. Le rarissime premier single du groupe (alors en quatuor), enregistré par Jack White, présente le groupe comme des Devo du Michigan et contient des versions primitives de morceaux de leur premier album (“Decal On My Sticker”, futur “Tan”, et “He Metamorphisis She”, futur “Blue”).

Les Tigres Du Futur
“Les Eventreurs Du Dancing”
Les disques Castagneri

Après deux excellents albums, Les Tigres Du Futur s’essaient à l’art du single avec deux titres instrumentaux à la couleur années 80 et aux intitulés dignes de San Antonio (“Durs A Cuire A Curaçao”). Fuzz, sitar et synthés sont une fois de plus au programme, pour notre plus grand plaisir. ❑

Photo Bruno Berbessou

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Plus c'est communiste, plus c'est pop

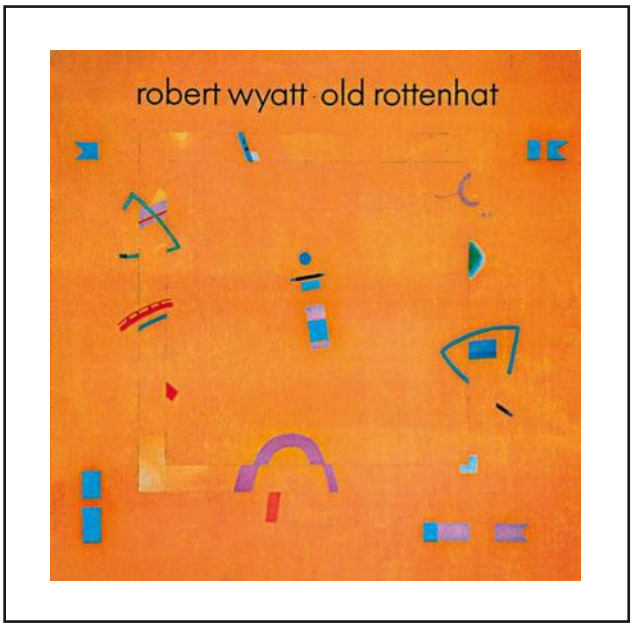
Robert Wyatt

"OLD ROTTENHAT"

Rough Trade

Robert Christgau, du Village Voice, qualifie "Old Rottenhat" de *"musique ingrate"*. S'il déteste cet album, c'est surtout pour les prises de position de Wyatt, reprochant à l'anglais de traiter les Etats-Unis *"d'empire aryen"*, accusant le barbu de complaisance et démagogie. *"Ne prêchez pas les convertis avant d'en avoir converti plus encore."* L'artiste se défend comme il peut. "Old Rottenhat" ? *"Une tentative consciente de faire de la musique inutilisable."* C'est à dire : non récupérable par les ennemis du peuple. Toujours acclamé, Wyatt se retrouve avec "Old Rottenhat" sur le banc des accusés : mais qu'est-il venu faire dans cette galère artistico-politicienne ?

En 1974, suite à une défénestration qui le condamne à vivre sur une chaise roulante, l'ex-batteur de Soft Machine sort "Rock Bottom", immédiatement catalogué comme un chef-d'œuvre du 20ème siècle. "Ruth Is Stranger Than Richard" (1975), pourtant pénible, entérine son statut de génie romantique. Et puis Robert Wyatt disparaît. Enfermé avec sa femme Alfie dans la jolie maison que leur a offert leur amie Julie Christie, il se désole de la fin des utopies, fulmine contre la marche du monde, décide finalement de prendre sa carte au Parti Communiste. Au sein de Soft Machine et Matching Mole, le batteur n'était pas un élément politisé, mais un fêtard bourré, un excentrique chaud-lapin. Bambocheur, puis poète, place à la troisième mue : artiste engagé. Il quitte Virgin et son capitaliste de patron, Richard Branson, pour signer sur Rough Trade, *coopérative* où tout le monde touche le même salaire. Le boss, Geoff Travis, le connecte à la scène post-punk, The Raincoats, Vivien Goldman, Epic Soundtracks, Scritti Politti, Ben Watt et, en 1980, Wyatt se sent de nouveau prêt à enregistrer ses propres disques. Problème : il n'a aucune compo sous le coude. Il va donc chanter des reprises : d'un révolutionnaire chilien, du ménestrel de Castro, de Chic (écrite quand Nile Rodgers était Black Panther), de l'obscur "Stalin Wasn't Stalling" (pour corriger l'image négative du bourreau)... Quatre singles compilés sur "Nothing Can Stop Us", disque qui contient en plus une version de l'hymne socialiste "Red Flag". Costello et Clive Langer lui offrent un autre morceau, "Shipbuilding" (contre la guerre des Malouines), Wyatt en profitant pour aussi reprendre le "Biko" de Peter Gabriel (en mémoire du militant sud-africain Steve Biko). Et puis quand même, pour défendre la cause des mineurs en grève, il écrit enfin un inédit, "The Age Of Self", dont les bénéfices sont reversés au Miners Hardship Fund. Le NME en fait son *Single of the Week*, et il y a de quoi : musicalement, le morceau montre un Wyatt au top, avec une mélodie sautillante, accrocheuse, magnétisante, sur un texte toujours politique (*"Ils disent que la classe ouvrière est morte/ Maintenant nous sommes tous des consommateurs"*). Son engagement communiste lui procurant une fantastique inspiration musicale, il ne s'arrête pas en si bon chemin : neuf autres chansons sont créées pour "Old Rottenhat".



Encore plus démiurge que pour "Rock Bottom", Wyatt compose, chante, joue de chaque instrument. Geoff Travis : *"Robert disait que ça faisait partie du Front de libération des paraplégiques : tout faire soi-même, prouver qu'on ne dépend de personne."* Dédié à Bettaney, agent du MI5 accusé de bosser pour les soviets, l'album enchaîne les mini-bombes : "The Age Of Self", "East Timor", "The British Road", "Alliance", chacune dénonçant les injustices mondiales — "PLA" (*Poor Little Alfie*, dédié à sa femme), le seul titre non-politique, est tout aussi déchirant. Militantisme triste et minimalisme engagé : l'album le plus pop du barbu, celui où ses aspirations jazz se font le plus discrètes. Principalement composées sur un synthé bon marché, la moitié des chansons font moins de trois minutes. Bienfait du communisme : rendre sa musique plus directe. Face aux retours mitigés, l'artiste entre dans une nouvelle retraite, alors que le mur tombe, que s'effondre le bloc soviétique. Wyatt cesse d'adhérer au PC et déclare : *"A la question :* 'Pensez-vous avoir commis des erreurs en ayant inclus des anachronismes dans vos chansons politiques ?', *ma réponse est :* 'J'espère.' " Il sombre dans une grosse dépression. Alfie : *"Robert a essayé de suivre une thérapie, mais c'était un désastre. Il s'est mis à pleurer souvent."* Il faudra attendre la fin des années 90 et ses trois derniers albums pour que Wyatt soit de nouveau traité de génie. Un mot a alors fait son apparition : *wyatter*. Signification : choisir des musiques compliquées dans le jukebox du pub pour faire fuir les consommateurs. Alfie : *"Ce n'est pas sa faute si une partie de sa musique peut être difficile à comprendre. Robert ne l'impose à personne. Il apprécie tellement les qualités de la musique pop."* On l'entend dans "Old Rottenhat". Avec cet album, le pub se remplit (de staliniens). ★

Première parution : novembre 1985

Photo Archives Rock&Folk-DR

Discographisme_05

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Mais un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"The Freewheelin' Bob Dylan"

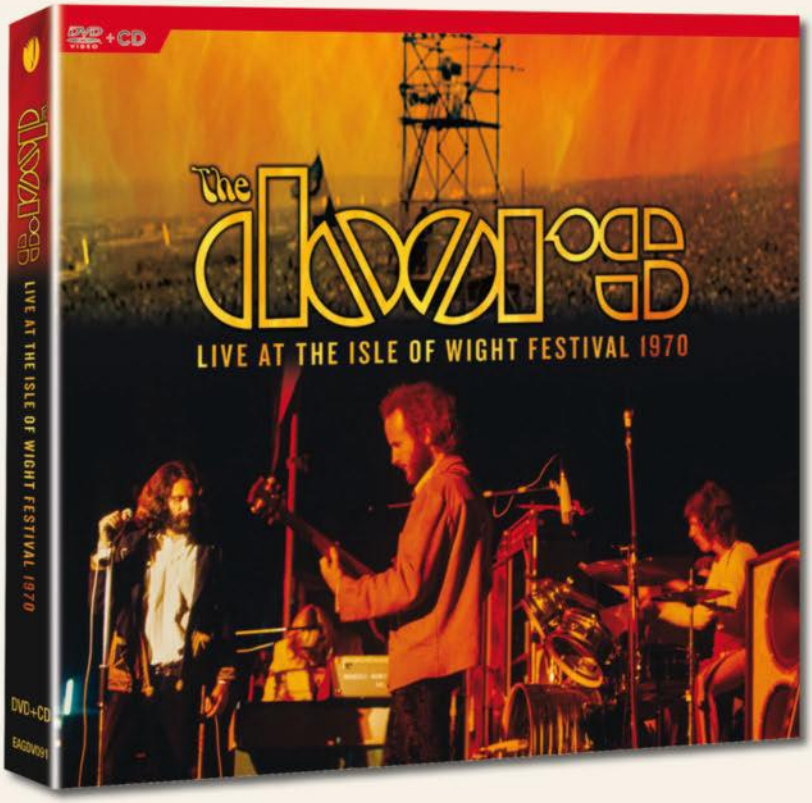
BOB DYLAN

Première parution : 27 mai 1963

Jusqu'ici, tout va bien.
Arrivé à New York en juillet 1959 du nord des Etats-Unis et issu d'un milieu modeste de petits commerçants, Robert Zimmerman s'est attaché d'abord à s'inventer. Il s'est trouvé un nom, créé un passé et construit une identité, surtout culturelle, pour se frayer un chemin au milieu des folkeux forts en gueule de Greenwich Village.
Repéré par John Hammond, producteur important du label Columbia, le jeune Bob Dylan s'est sorti de l'univers folk du Village où grenouillaient des centaines de musiciens, espérant percer sans vraiment le vouloir.
Lui ne nourrissait aucune ambiguïté quant à son ambition, il désirait réaliser quelque chose de grand, il en avait la détermination.
Pour ce faire, il a obtenu l'adoubement de Woody Guthrie, la référence en matière de *protest song*, il a écouté les discours des uns et observé les attitudes des autres... Surtout, Dylan a choisi d'étudier et d'intégrer le phrasé des grands poètes plutôt que de se soûler chaque soir en refaisant le monde.
Pour bien saisir les enjeux politiques et sociaux de l'époque, il faut comprendre que le folk incarne cette grande musique du peuple charriant la souffrance des ouvriers, des paysans, des sans-abri, des démunis... le blues du blanc en quelque sorte, qui colle si bien aux images du photographe Walker Evans. Et Dylan s'est probablement reconnu dans ce mouvement musical, où l'authenticité est l'aune à laquelle on juge et apprécie un musicien.

En ce mois de février 1963, Dylan achève l'enregistrement de "The Freewheelin' Bob Dylan", son deuxième album, qui va le faire entrer au panthéon des chanteurs contestataires avant que l'électricité qu'il utilisera pour sa prestation au festival de Newport en 1965 ne l'en chasse.
Le retour de la question de l'authenticité ! Jusqu'ici donc, tout va bien. Dylan appartient à l'identité folk et ses chansons y puisent leur inspiration. Sa voix, nourrie de la hargne des opprimés, sert parfaitement des textes qui parleront à tous les indignés de la terre, comme "Blowin' The Wind" ou "A Hard Rain's A-Gonna Fall".
Don Hunstein, le photographe officiel de Columbia, a pris le cliché du premier album, où Dylan porte caquette et enserre délicatement sa guitare bien droite, telle un fusil au repos, mais prête à tuer les *fascistes*. Là-dessus, il n'y a pas d'erreur. Le chanteur est fagoté comme ceux qui traînent au Gerde's ou au Gaslight, les spots branchés de la scène folk, arborant regard ironique et rictus déjà narquois.
La séance photo de "The Freewheelin' " commence chez Bob, un modeste deux pièces qu'il partage avec sa petite amie, Suze Rotolo. Hunstein tente plusieurs types de poses : dans un fauteuil, avec sa guitare, sans celle-ci, avec Suze, sans elle... Mais, il manque une dimension à ces clichés. Sans doute est-ce lié au confinement de l'appartement, ou peut-être au côté *déjà vu* de la scène.
L'équipe décide de descendre dans la rue. Là, sur Jones Street, dans le Village, le couple marche bras dessus bras dessous, sans contrainte. Et sans peur qu'un camion surgisse derrière eux. Un sentiment de liberté et de simplicité émane de leur déambulation à l'image du titre de l'album. Dylan porte sa veste en daim qui, du reste, réapparaîtra sur plusieurs pochettes et sa chemise bleue. Il est habillé comme tous les jours, élégance banale. Il ne joue pas un jeu, il est lui-même, en accord avec ses principes, authentique. Encore anonyme.
En ce crépuscule d'hiver, Dylan a froid et Suze, mieux couverte, s'accroche à son chéri. Elle est la seule à regarder l'objectif affichant un sourire confiant. Ils s'aiment, c'est sûr. Dylan semble pris par le sérieux de ses pensées, le poids de ses vers ou plus simplement, il lui tarde de rentrer. A moins qu'il cherche simplement à ne pas glisser sur cette neige noircie.
Dans le cadre, le seul véhicule pleinement identifiable est un Combi Volkswagen sur la gauche, symbole du transport hippie des années 60 et toujours aussi mythique. Les autres véhicules, ancrant plus facilement la photo dans son époque, ne sont pas identifiables et la rendent de fait presque intemporelle. On ne peut s'empêcher de penser à l'étrange correspondance qu'entretient ce cliché avec celui, plus tardif, de la pochette d' "Abbey Road", où le véhicule derrière les Beatles, marchant également dans une rue, est une Coccinelle Volkswagen.
La légère contre-plongée est intéressante. Tout semble petit devant celui qui deviendra non pas un activiste de gauche, mais l'un des géants de la poésie américaine, nobélisé en 2016. En effet, Dylan n'est pas encore l'idole de la jeunesse ou plus exactement le porte-parole de la contestation, responsabilité qu'il déclinera assez rapidement, requalifiant ses chansons de *contemporary songs*, mais il est un compositeur clé, à plus d'un titre, en devenir.
Surtout, la prise de vue, située au niveau du centre de gravité des deux tourtereaux, donne à leur avancée une force peu commune à laquelle s'ajoutent les rayons d'un froid soleil tentant de poindre derrière eux. Ils semblent comme poussés par une évidence, par le vent de l'Esprit, ou celui de l'hiver, impression renforcée par leur position centrale.
Mais, ce qui saisit le plus sur cette pochette, c'est l'irruption de l'intimité dans l'espace de la protestation, où il y a généralement peu de place pour le moi et ses turpitudes. Et c'est bien de là que surgira tout le malentendu au sujet de Dylan, dont on a voulu faire un symbole de la colère montante. Or, non seulement cette pochette dit tout le contraire d'une posture révolutionnaire (à la différence de l'album suivant, "The Times They Are A-Changin' "), mais surtout elle annonce la vraie nature de Dylan, ou plus exactement une des composantes irréductibles de sa personnalité. Car Dylan est avant tout une âme en vibration. Le nombre de chansons sur l'amour, ses désillusions, ses souffrances, les amoureuses du chanteur sont presque aussi nombreuses que celles sur la misère, l'injustice ou l'absurdité du monde. La rue que Dylan compte bien emprunter n'est pas uniquement celle de la lutte contre la société, mais celle de la vie universelle, terrestre comme cosmique.
Ce moment d'intimité — plutôt rare chez les grands créateurs et dans l'espace graphique d'un album — ne réapparaîtra plus chez Dylan. Sur les pochettes suivantes, il préférera mettre en scène ses propos ou enverra des signes en forme d'énigme, quelquefois ironiques. Mais sur celle-ci, nous avons sous les yeux un jeune garçon amoureux et simple. Authentique. ■

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk



Inédit ! Le dernier concert filmé des Doors. Totalement restauré depuis la pellicule originale et remixé en 5.1 par Bruce Botnick. Inclus : "Break On Through (To The Other Side)", "Light My Fire", "The End"…

12 NUMÉROS + LE DIGIPACK CD+DVD THE DOORS "LIVE AT THE ISLE OF WIGHT FESTIVAL 1970" POUR 74,50€ AU LIEU DE 103 €*

JE M'ABONNE Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements 45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.BOUTIQUELARIVIERE.FR

ROFP183A

OPTION 1 12 numéros + le DIGIPACK (CD+DVD) de The Doors **"Live At The Isle Of Wight Festival 1970"** pour **74,50€** au lieu de 103 € ☐ DVD ☐ BLU-RAY

OPTION 2 1 an soit 12 numéros pour **65,50€** au lieu de 78€ soit **16% de remise.**

Email : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France Métropolitaine 2018**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo.lariviere@ediis.fr. Offre valable jusqu'au 30/06/18 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + Prix du DIGIPACK : 25€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

L'autre groupe de Fast Eddie Clarke

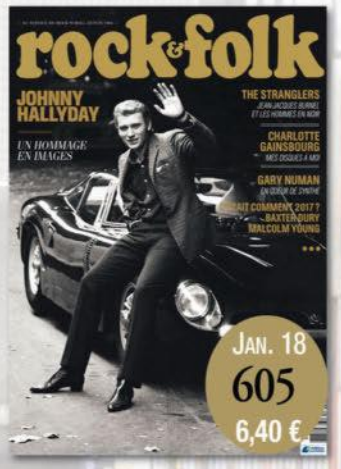
FASTWAY

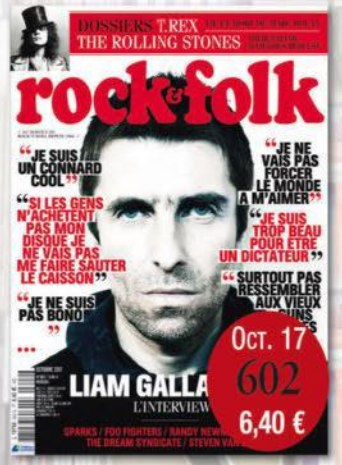
Il paraissait primordial de revenir ici sur l'*autre* groupe de Fast Eddie Clarke. Plutôt mésestimé, Fastway, l'un des premiers supergroupes des eighties, fut même considéré comme un possible successeur à Led Zeppelin aux Etats-Unis. Il faut dire que ses deux premiers albums soutenaient presque la comparaison avec ceux de la bande de Jimmy Page…

La tumultueuse geste de Fastway démarre en 1982 : Fast Eddie vient de se faire débarquer de Motörhead, en pleine tournée. Il rentre le cœur lourd, et noie son chagrin dans l'alcool. Entre deux pintes, il passe régler les dernières paperasses administratives au QG de Motörhead. Et voilà qu'il apprend qu'un certain Pete Way vient de quitter UFO et cherche à le joindre... Belle idée ! Sans tarder, les deux guitaristes planifient une séance de jam. L'ex-Clash Topper Headon est de la partie, mais s'enfonce dans une lourde addiction à l'héroïne. Pete Way suggère, sur les conseils d'un ami, Jerry Shirley, l'ancien batteur d'Humble Pie. Eddie n'y croit guère : pour lui c'est une légende, un héros... Le rendez-vous est pris et, contre toute attente, Jerry déboule en bleu de travail : il a bazardé ses fûts pour devenir peintre en bâtiment. Mais il est partant pour un essai. Ne reste plus qu'à trouver un chanteur. C'est finalement Dave King, un Dublinois roux de dix-neuf ans, qui est retenu sur audition. CBS les séduit avec un énorme chèque, mais les soucis commencent pour Pete Way, toujours sous contrat avec Chrysalis. Au même moment, il accepte — sans prévenir Eddie — une proposition de Sharon Osbourne : Ozzy le voudrait pour la tournée *Diary Of A Madman*. Meurtri, Fast Eddie Clarke s'en remet au sage Jerry, qui recrute Mickey Feat (Van Morrison, Alvin Lee, Paul Kossoff) pour tenir la basse, et surtout Eddie Kramer comme producteur. Ce dernier façonne un son ultrapuissant pour un premier opus qui paraît en 1983. Fastway usine ici un grand disque *zeppelinien* tendance "Black Dog" et "Rock And Roll", avec une série de petites bombes aux refrains qui font mouche comme "Easy Livin'", "You Got Me Runnin' " ou "Give It Some Action", ainsi qu'un décalque étonnant de "When The Levee Breaks" ("Heft"). Dave King hurle tel un Plant juvénile, tandis que Jerry Shirley enclume une frappe monolithique dans le plus pur style John Bonham. Quant à Fast Eddie, lui aussi s'inspire de Jimmy Page, avec des riffs plus structurés que ceux de Motörhead, et des solos classieux, au feeling affûté. Cet excellent disque, d'une efficacité redoutable, affiche une vraie belle solidité, une vigueur remarquable. Les éloges critiques s'accumulent, mais la tournée au Royaume-Uni est plutôt décevante, les fans de Motörhead en voulant toujours à Fast Eddie. En revanche, aux Etats-Unis, le simple "Say What You Will" cartonne. 400 000 exemplaires de l'album sont écoulés là-bas et Fastway s'y rend donc pour accompagner Iron Maiden, Saxon, puis AC/DC, et ce avec un nouveau bassiste : Charlie McCracken, connu avec Taste, le backing-band de Rory Gallagher. Problème : un nouveau disque est réclamé dès le retour des musiciens, alors qu'ils sont lessivés et que la mère de Clarke vient de décéder. Eddie Kramer est rappelé à la rescousse, mais il semble moins motivé. Le second opus, "All Fired Up", déçoit CBS. Rétrospectivement, ce jugement semble surprenant car il est quasiment au niveau de son prédécesseur, avec toujours de pimpantes saillies heavy rock ("All Fired Up", "Non Stop Love"), une incursion dans le blues ("Hurtin' Me", qui évoque "Since I've Been Loving You") et de belles ballades épiques ("The Stranger", "If You Could See"). Quoiqu'il en soit, Fastway retourne s'échiner outre-Atlantique, ouvrant pour Rush et Scorpions. Harassée, la paire Shirley/McCracken demande sa libération, et Dave King part se ressourcer chez lui quelques mois avant de revenir pour refonder Fastway et planifier un troisième long-format. Cette fois, c'est l'illustre Terry Manning, tout juste auréolé de son succès avec "Eliminator" de ZZ Top, qui siège derrière la console. Malheureusement, il applique les mêmes recettes : son à la propreté clinique, synthétiseurs à outrance, batterie affreusement métronomique. Le piteux "Waiting For The Roar" n'est évidemment pas à conseiller aux fans de Motörhead. En 1986, Fastway connaît un ultime sursaut avec "Trick Or Treat", bande-son d'un film de série Z qui renoue avec un style plus brut, tendance glam metal. Après cela, c'est la débandade : Dave King s'en va pour de bon et CBS coupe net le robinet. Fastway va pourtant encore renaître sous l'égide du chanteur et guitariste Barry *Lea* Hart (ex-Joan Jett et Roll-Ups) que Clarke, au plus mal, a croisé alors qu'il ne quittait plus sa bouteille de vodka. L'ambitieux Hart va prendre le contrôle sur deux albums toujours plus orientés hard rock FM (l'effroyable "On Target" et l'oubliable "Bad Bad Girls") avant la dissolution définitive en 1990. Eddie relancera brièvement Fastway en 2011 avec un chanteur compétent (Toby Jepson) et un disque très honorable ("Eat Dog Eat") qui renoue avec la hargne blues-rock des débuts. Et sur lequel Fast Eddie allume ses derniers brasiers.

rock&folk

Depuis 50 ans au service du Rock'n'Roll





BON DE COMMANDE : Rock&Folk - Service Abonnements - 45 avenue du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

Pour commander par téléphone : 03 44 62 43 79 - Sur Internet : boutiquelariviere.fr

Email : .....@.....

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

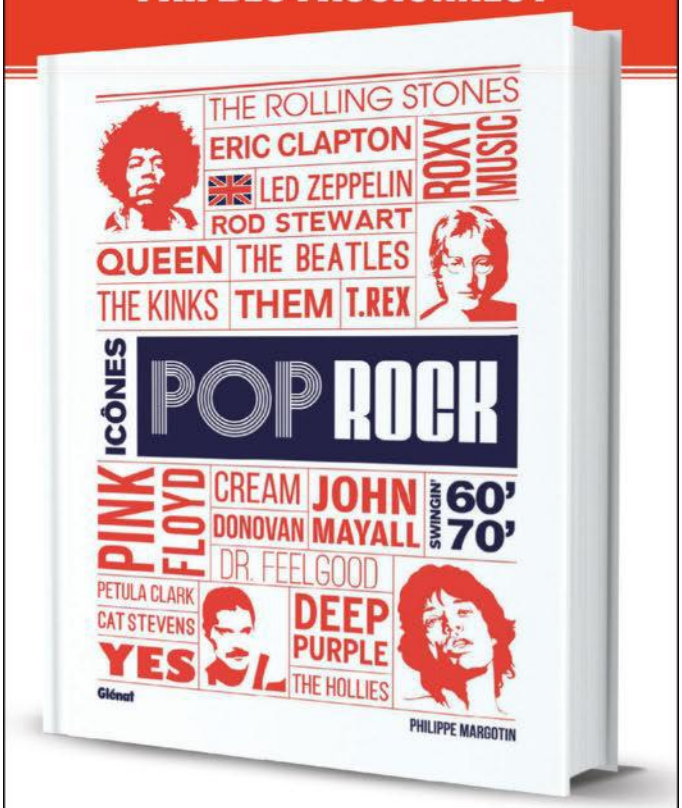
N° ou écrin	Prix	Total

VROFP17 *Frais de port

TOTAL

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire
Dom-Tom, Etranger, nous contacter au + 33 3 44 62 43 79

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse email. Nous contacter : 03 44 62 43 79 ou : abo.lariviere@ediis.fr Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Glénat
RÉSOLUMENT ROCK !
www.glenatlivres.com
LE MEILLEUR DU ROCK ANGLAIS PAR DES PASSIONNÉS !


ICÔNES POP ROCK
PHILIPPE MARGOTIN
Un voyage électrique au son des guitares pop rock de la scène de l'Angleterre des années 1960-1970. Réalisés par les meilleurs photographes, les clichés réunis avec soin dans ce livre sont le fidèle reflet de ces années authentiquement prodigieuses. Vingt années de liberté et de créativité prises sur le vif !

Qualité France

PAR H.M.

Les petits plats dans les grands

La tendance se confirme : de plus en plus de groupes et d'artistes autoproduits se jouent des genres musicaux en pratiquant rapprochements inattendus et rencontres iconoclastes. La majorité des huit sélectionnés du mois (parmi cinquante-

En trois ans d'existence, **The Weathly Hobos** de Paris ont pu vérifier sur scène l'efficacité de leur formule : un quatuor anglophone adepte d'un blues-rock qui exhibe fièrement ses racines mais revendique un gros son (avec chanteur à l'arrache et guitare heavy) et affiche le look adéquat, qui les fait se comparer à des *"Blues Brothers tabassés par les Stooges"* ou des *"Ramones rencontrant John Lee Hooker"*. Ce mélange alléchant porte leur nouvel EP qui sonne la charge avec détermination tout en affichant une authenticité venue du terroir *("Piece Of Chic", theweathlyhobos.com).*

Avec son sixième album, **Tio Manuel** (*alias* Manuel Castillo) retrouve ses racines et, en compagnie d'un guitariste dobro aussi émérite que lui, il revisite son répertoire en acoustique. Guitariste parisien tendance punk-rock, il a fait ses classes au début des années quatre-vingt aux côtés des Spoons et surtout de Wunderbach avant de multiplier les expériences (Joe Hell, La Souris Déglinguée) et de lancer sa propre formation au début des années 2000 : avec ce nouvel essai plus apaisé, il prouve que le guitariste punk qu'il était cachait un authentique bluesman *("Dos Tios", Closer Records, tiomanuel.com).*

Né en 2007 à Tours sous forme d'un trio, **Bad Chili And The Crabs** a évolué en quintette depuis que la formation a intégré deux autres musiciens tout aussi férus de rock garage. Cette nouvelle mouture reste fidèle aux fondamentaux des débuts, avec Farfisa, fuzz et influences sixties prédominantes, mais elle a su élargir son horizon en empruntant au punk ou à la power pop pour durcir le ton et le son, ce qui confère à son premier essai (un six-titres anglophone) son aspect fougueux et varié *("Bad Chili And The Crabs", Vibrophoning Recording, badchiliandthecrabs.bandcamp.com).*

En activité depuis le début du siècle à Montpellier, **DeStijl** a connu depuis une existence aléatoire (avec une longue pause) et une formation à géométrie variable. Pour enregistrer son cinquième album, le quatuor est retourné à Manchester où il avait déjà travaillé avec des invités prestigieux issus de ses influences majeures (Peter Hook de Joy Division et New Order, Julie Gordon des Happy Mondays). Grâce au mixage affûté de Danny Saber, il peut ainsi donner vie à son projet de réactualiser la new wave en la parant des atours attrayants de la dance et de la pop sous forme d'une electro-pop de moins en moins ténébreuse *("DeStijl", Modulor, destijl.info).*

trois arrivages à la rédaction) effectuent ainsi le grand écart pour assumer leurs influences diverses, avec une mention spéciale pour Eddy de Pretto qui conceptualise cette démarche et sort du lot grâce à la force de ses mots.

Revenu en France après un long séjour en Ethiopie, **Cory Seznec** en a profité pour concevoir son second album solo au milieu de plein d'autres projets et collaborations diverses. Ce globe-trotteur franco-américain continue de brouiller les pistes en empruntant aussi bien au folk qu'au blues, à la pop ou à la musique africaine. Bénéficiant de l'apport de nombreux intervenants, il révèle l'étendue de sa palette musicale sur dix morceaux qui évoluent en liberté entre ces différentes tendances avec une fluidité surprenante *("Backroad Carnival", Captain Pouch Records, coryseznec.com, distribution Inouïe).*

Déjà repéré dans ces colonnes à l'occasion d'un EP, **I Am Stramgram** est depuis 2013 le projet solo d'un Bordelais (Vincent Jouffroy), entre folk et pop. Avec son premier album, il a mis les petits plats dans les grands et convoqué une dizaine d'intervenants pour permettre à ses chansons minimalistes des envolées lyriques et offrir une vision panoramique de son répertoire en reprenant ses essais précédents sous une forme attrayante qui rend justice à ses talents de mélodiste *("Tentacles", Smile Records, iamstramgram.com, distribution La Baleine).*

Dès l'ouverture du premier EP cinq-titres de **Tchewsky & Wood**, on est happé par le thème obsessionnel et la voix féminine, grave et puissante. Formé en 2015, de la rencontre d'un batteur (qui a participé à pas mal de groupes rennais) et d'une comédienne nourri des musiques de l'Est, ce duo rennais privilégiant machines et percussions rencontre, deux ans plus tard, le guitariste qui donnera à son répertoire l'ampleur souhaitée : son premier essai (chanté en russe ou en anglais) s'apparente à une cold wave qui revendique sa modernité technoïde et garde la transe en ligne de mire *("Chapter One", facebook.com/TchewskyAndWood).*

A première écoute, **Eddy de Pretto** officie entre rap et slam, mais ce jeune chanteur venu de Créteil échappe rapidement aux étiquettes et se déclare *non-genré : "Nous sommes cette génération qui transcende les genres musicaux."* Son premier EP en constitue une éclatante démonstration : porté par des mélodies insidieuses, il prend également des accents pop et peut même évoquer la démarche de Christine And The Queens. Et la voix au charme décalé défend des textes incisifs qui osent aborder de front homosexualité et machisme paternel. Ce surdoué ne restera pas longtemps autoproduit... *("Kid", eddydepretto.com)* ❑

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

IKE TURNER

IZEAR LUSTER TURNER JR

1931 (Mississippi) - 2007 (Californie)

Mars 1951. Recommandés à Sam Phillips par BB King, les Kings Of Rhythm foncent sur Memphis pour enregistrer un disque. Dans la bagnole, le saxo et chanteur occasionnel Jackie Brenston torche "Rocket 88" en pompant le "Cadillac Boogie" de Jimmy Liggins. Que l'ampli de Willie Kizart tombe ou non de la galerie et roule sur la Highway 61, les glaviots de poitrinaire qu'expectorera tout à l'heure sa guitare sont bien le son de la ville, celui que Joe Hill Louis a serti dans la cire l'année précédente, et que Sam Phillips donnera aux chansons de Howlin' Wolf d'ici deux mois. Pourquoi Phillips et son client Chess tolèrent-ils pareil sabotage ? Sans doute pour restituer la frénésie électrique des clubs de la ville, dont leur public était friand. "Rocket 88" est un de ces R&B post-Louis Jordan comme les Kings en enregistreront de nombreux au long de cette décennie, pour toutes sortes de chanteurs certifiés Modern, Sun ou Chess. Kizart prend une ligne de basses boogie-woogie dans le roulis des saxos et Brenston fait l'article de l'Oldsmobile Rocket Hydra-Matic 88, avec une telle gourmandise dans le débit que les jeunes achèteront le disque à défaut de pouvoir s'offrir la voiture la plus rapide de l'époque. Les Kings reprennent la recette de Louis Jordan, jive et boogie-woogie, avec la vulgarité tonique de l'adolescence. "Rocket 88", premier rock'n'roll de l'histoire ? Oui, comme tous les disques de boogie-woogie qui tournent depuis vingt ans, ceux de Big Joe Turner ou de Pete Johnson, tiens, qui a justement sorti un "Rocket 88 Boogie" quelques années auparavant. Phillips envoie le titre aux frères Chess, qui le vendent sous la bannière Jackie Brenston And His Delta Cats. "Rocket" rayonne dans les charts R&B et met Bill Haley sur la bonne voie. Ike empoche 20 dollars et Brenston, 910. Ike a admis une bonne fois pour toutes qu'il n'avait pas l'étoffe d'un frontman. Il laisse chanter Jimmy O'Neil, Jackie Brenston ou Raymond Hill, l'autre saxophone, mais c'est lui le chef. C'est aussi un pianiste expérimenté. Little Richard, qui copiera l'intro de "Good Golly Miss Molly" sur celle de "Rocket", reconnaît qu'Ike lui a montré l'avant et l'arrière du bastringue.

Ike était encore petit quand des Blancs sont venus chercher son père à la maison, l'ont traîné quelque part pour le torturer et sont revenus le jeter là où ils l'avaient pris, les intestins à l'air. L'enfant Ike rafistole des canapés, élève des poulets, trafique du *moonshine*, et se dégourdit les mains sur une carcasse de piano après avoir entendu Pinetop Perkins sur les ondes de la KFFA. La guitare et la batterie viendront plus tard, avec Robert Nighthawk, pendant leurs longs *gigs* de douze heures à travers le Delta. Ike baratine aussi les gens sur la WROX, la radio de l'Alcazar Hotel à Clarksdale. *"J'ai un canard à vendre. Je ne vous le fais pas 5 dollars, mais 4,65."*

Au début des années 50, Ike est l'artificier de la révolution R&B qui secoue Memphis. Il émarge comme *talent scout* chez Sam Phillips. *"J'étais noir, je pouvais me promener dans le ghetto."* Les frères Bihari de Los Angeles l'appointent 100 dollars la semaine pour le même office. Ike déclenche BB King, Wolf, Rosco Gordon, Bobby Bland, Little Milton. Il est le pivot des embrouilles entre les Chess et les Bihari, mais nul ne songe à s'en séparer tant il est précieux. Joe Bihari et lui draguent les villes du Sud avec un énorme Magnecord 4-pistes et tous les emmerdements que s'attire un tandem interracial dans ces coins-là. Ils lèvent les futurs cadors de la nouvelle vague. Jusqu'en 1959, au sein des Kings ou sans eux, Ike figure sur 75 singles étiquetés Checker, RPM/ Flair, Sun, Federal, Cobra, etc., sideman, service piano ou guitare. Dans cette orgie R&B, seul ou avec les Kings, le guitariste fait preuve d'une modernité étonnante : "If Lovin' Is Believing" (Billy The Kid Emerson), "Nothing But Money" (Jesse Knight, son bassiste), "Stay At Home", "My Dream" (Eugene Fox, l'un de ses saxos), ou "Cuban Get Away" qui annonce Link Wray. Tremolo grand ouvert, *bends* et vibratos violents, Ike est paré de la périphrase de *"guitariste cosmique"* ("Gonna Wait My Chance", Brenston au chant), "The World Is Yours" (Johnny Wright), "I'm Tore Up" (Bill Gayles).

Des succès régionaux comme "Rock-A-Bucket" font, des Kings, les stars de St. Louis et d'East St. Louis, au milieu des fusillades et des bastons. Ils enlèvent la scène à Chuck Berry, Johnnie Johnson et Albert King, imposant leur style sur les deux rives du Mississippi, le Manhattan Club ici, le Club Imperial là-bas. Ike acquiert une grande maison à fiestas à East St. Louis. Il en était là ce soir de 1957, quand Annie Mae Bullock se glissa dans le Club Manhattan avec sa copine Pat. Le groupe prenait l'air. Resté à l'orgue, Ike jouait une chanson de BB King qu'il avait produite, "You Know I Love You". Annie crevait d'envie de chanter. Raymond Hill la gobait. Ike la trouvait trop maigre et lui préférait sa copine Pat. ☙

Photo Getty Images

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

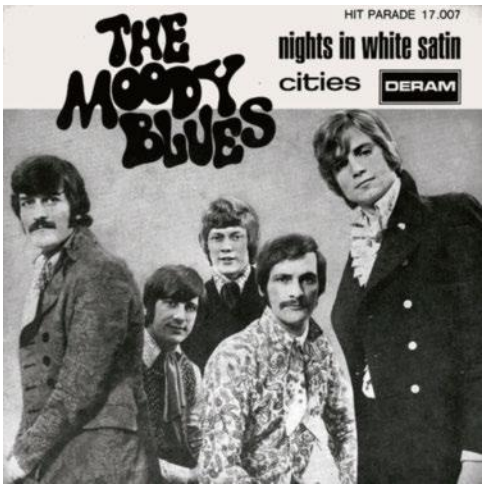
Ray Thomas, membre fondateur des Moody Blues

De gauche à droite : John Lodge, Graeme Edge, Mike Pinder, Justin Hayward et Ray Thomas

Disparu le 4 janvier dernier, RAY THOMAS était un flûtiste, multi-instrumentiste, chanteur, compositeur et membre fondateur des MOODY BLUES. Considéré comme un des précurseurs de l'art rock et du progressif, après des périodes rhythm'n'blues et psychédéliques, ce groupe britannique a vendu plus de 70 millions d'albums tout au long d'une carrière qui couvre cinq décennies.

Né le 29 décembre 1941 à Stourport-on-Severn, Raymond Thomas, à l'origine chanteur et harmoniciste, intègre des formations rhythm'n'blues dès 1957, deux ans après avoir quitté le collège. En 1961, il forme son propre groupe, El Riot And The Rebels avec le tout jeune bassiste John Lodge, né le 20 juillet 1945 à Erdington, une banlieue de Birmingham. Né le 27 décembre 1941, lui aussi à Erdington, le claviériste Michael Thomas Pinder rejoint El Riot en 1963. Lodge ayant décidé de poursuivre ses études et Pinder partant pour un séjour à l'armée, El Riot n'existe plus. A son retour, Mike Pinder, retrouve Ray Thomas. Tous deux rejoignent les Krew Cats, qui, comme de très nombreux autres britanniques, se produisent régulièrement dans les clubs de la région de Hambourg. En 1964, Pinder et Thomas recrutent le guitariste et chanteur Brian Frederick Hines alias Denny Laine, né le 29 octobre 1944 à Birmingham, auparavant leader de Denny & The Diplomats. Puis, c'est au tour du batteur Graeme Charles Edge, né le 30 mars 1941 à Rocester. Comme Roy Wood, futur Move et ELO, Lodge faisait partie de Gerry Levene & The Avengers. Avec eux, il a enregistré un single, "Doctor Feelgood", paru en janvier 1964 et repris sur l'excellente compilation "The Beat Merchants". Pour occuper le poste de bassiste, John Lodge est sollicité, mais décline l'offre. Le choix se porte alors sur Albert Eccles alias Clint Warwick, né le 25 juin 1940 à Birmingham, le bassiste de Danny King And The Dukes. Initialement appelé Soul Preachers, puis M&B Five, les cinq musiciens prennent finalement le nom de Moody Blues, le rhythm'n'blues étant leur musique de référence.

Deux événements vont leur permettre d'acquérir une notoriété dépassant les frontières des West Midlands. Après avoir assuré une prestation chaleureusement accueillie par le public du Marquee, les Moody Blues obtiennent une résidence dans le club londonien, un passage obligé au milieu des années 60. Grâce à la sortie de leur premier 45 tours sur Decca, "Steal Your Heart Away" avec, en face B, "Lose Your Money (But Don't Lose Your Mind)", première composition originale signée Laine/ Pinder, ils passent à l'émission Ready Steady Go! en septembre 1964. Leur deuxième single, "Go Now", une reprise d'un titre de Bessie Banks, les propulse à la première place des charts anglais et à la dixième aux Etats-Unis. En juillet 1965, l'album "The Magnificent Moodies" comprend huit reprises dont "I'll Go Crazy" et "I Don't Mind" de James Brown, et quatre compositions originales signées par Laine et Pinder. Denny Laine assure majoritairement les parties vocales, Ray Thomas chantant sur "It Ain't Necessarily So". En Amérique, où ils avaient tourné précédemment, l'album est rebaptisé "Go Now" avec quatre titres différents, comme cela se pratiquait couramment. Rencontrant un succès plus mitigé, plusieurs 45 tours suivront, dont le EP français "Boulevard De La Madeleine" incluant un morceau inédit "People Gotta Go". En juin 1966, Clint Warwick quitte le groupe et la musique, remplacé provisoirement par Rod Clark. La popularité des Moody Blues s'étant estompée, excepté en France, l'album prévu et partiellement enregistré, "Look Out", écrit par Denny Laine, ne sera jamais terminé. Ce dernier part à son tour peu après. Après cette période de flottement, sont appelés en renfort John Lodge à la place de Clark et le guitariste chanteur Justin Hayward, né le 14 octobre 1946 à Swindon, auparavant accompagnateur de Marty Wilde, compositeur pour Lonnie Donegan et auteur de deux singles en 1965 et 1966. Délaissant de plus en plus le rhythm'n'blues, les nouveaux Moody Blues sortent, en mai 1967, "Fly Me High", composé par Justin Hayward, puis "Love And Beauty" en septembre. Ce dernier titre représente un tournant important puisque Mike Pinder y utilise un Mellotron MK II, instrument qu'il connaissait déjà puisqu'il avait travaillé dans l'usine du fabriquant. Le Mellotron deviendra un des symboles du rock progressif. En novembre 1967, paraissent simultanément l'album "Days Of Future Passed" et le single "Night In White Satin", écrit par Justin Hayward, avec ce solo de flûte mémorable de Ray Thomas, incitation perverse aux échauffements corporels qui impressionna tant Léo Ferré. Concept album dans lequel chaque membre du groupe apporte sa contribution et chante à tour de rôle en solo, "Days Of Future Passed" mêle une pop empreinte de psychédélisme et de mysticisme à un orchestre symphonique dirigé par Peter Knight. Malgré une certaine grandiloquence, dans la lignée de "Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band", "Days Of Future Passed", conçu au départ par Deram pour tester un nouveau , demeure un des disques les plus influents de l'année 1967 et impose la marque des Moody Blues dont le succès ne se démentira pas dans les années suivantes. Tout en conservant l'idée du concept album, cette fois-ci sur le thème du voyage, mais sans orchestre symphonique, plus rock, plus psychédélique, "In Search Of The Lost Chord" (1968) est une nouvelle réussite avec des titres tels que "Ride My See-Saw", "Voices In The Sky", "Visions Of Paradise", "The Actor", "Om" et "Legend Of A Mind". Ce dernier morceau, composé par Ray Thomas, est un hommage à Timothy Leary, au LSD et à l'expérience psychédélique du "Livre Tibétain Des Morts". On peut préférer "In Search Of The Lost Chord" à "Days Of Future Passed". Sur "On The Threshold Of A Dream" (1969), les chansons, plus courtes, s'organisent autour du thème des rêves. Ray Thomas compose et chante "Dear Diary" et "Lazy Day". Encouragés par l'énorme succès de l'album, les Moody Blues créent leur propre label, Threshold Records sur lequel sortiront les disques du groupe, mais aussi les productions en solo de ses membres et d'artistes proches comme Providence ou Trapeze, très bonne formation de heavy rock produite par John Lodge avec Mel Galley et Glenn Hughes. "To Our Childrens Childrens Children" (1969), dédié à la conquête spatiale, est la première parution sur Threshold. En 1969 et 1970, les Moody Blues sont à l'affiche des festivals de Wight. "A Question Of Balance" (1970) contient les hits "Question" de Justin Hayward et, notamment en France, "Melancholy Man" de Mike Pinder. "Every Good Boy Deserves Favour" (1971) et "Seventh Sojourn" (1972), avec "For My Lady" de Ray Thomas, sont les deux derniers albums de la grande période créative des Moody Blues qui se séparent entre 1974 et 1977. "Caught Live + 5" (1977) enregistrement d'un concert de décembre 1969 au Royal Albert Hall de Londres



complété par cinq inédits de 1967 et 1968. Après "Octave" (1978), Mike Pinder, lassé des tournées, quitte le groupe. Il est remplacé par Patrick Moraz venu de Yes : "Long Distance Voyager" (1981), de nouveau, un énorme succès commercial avec "The Voice", "Gemini Dream" et "Veteran Cosmic Rocker", la chanson de Ray Thomas ; "The Present" (1983). Sur Polydor/ Universal : "The Other Side Of Life" (1986), sans aucune composition de Thomas ; "Sur La Mer" (1988), produit par Tony Visconti, de la pop synthétique sans Ray Thomas ; "Keys Of The Kingdom" (1991), retour de Thomas, Moraz, viré pendant l'enregistrement, n'apparaît que sur trois titres. Il est remplacé par Bias Boshell de Trees et Paul Bliss ; "A Night At Red Rocks With The Colorado Symphony Orchestra" (1993). Danilo Madonia aux claviers : "Strange Times" (1999). "Hall Of Fame" sur Ark 21 (2000), deuxième live avec grand orchestre. Départ de Ray Thomas, malade, en 2002. Norda Mullen, flûte : "December" (2003). Les Moody Blues de Hayward, Lodge et Edge ont prévu une tournée américaine en 2018.

Compilations : "This Is The Moody Blues" avec des mix différents (1974) ; "Time Traveller", coffret 5-CD (1994) ; "Live At The BBC 1967-1970" sur Deram (2007).

Les productions studio en solo sont généralement sorties sur Treshold :

Ray Thomas, deux albums pop rock en collaboration avec Nicky James, "From Mighty Oaks" (1975) et "Hopes Wishes & Dreams" (1976).

Justin Hayward sera le plus prolifique des cinq Moody Blues historiques, d'abord avec John Lodge, "Blue Jays" (1975), un succès digne des Moody Blues ; puis en solo, sur Deram et sur divers labels à partir de 1985 : "Songwriter", un bon album ; "Night Flight" (1980) ; "Moving Mountains" (1985) ; avec Mike Batt et le London Philharmonic Orchestra, "Classic Blue" (1989), un album de reprises, dont "Stairway To Heaven" de Led Zeppelin et "God Only Knows" des Beach Boys ; "Justin Hayward & Friends Perform The Moody Blues" (2000) ; "The Wiew From The Hill" (1996) ; "Spirits Of The Western Sky" (2013).

John Lodge : "Natural Avenue" (1976) ; "10 000 Light Years Ago" (2015)

Mike Pinder : "The Promise" (1976) ; "Among The Stars" (1994) ; "A Planet With One Mind" (1995), Pinder y raconte des histoires pour enfants.

Graeme Edge : "Graeme Edge Band Featuring Adrian Gurvitz" (1975), un excellent album rock avec le flamboyant guitariste de Gun tout comme "Paradise Ballroom" (1977).

Quant à **Denny Laine**, après le Ginger Baker's Air Force, en parallèle à une carrière solo forte d'une douzaine d'albums entre 1973 et 2008, il sera le guitariste des Wings, seul membre permanent du groupe avec Paul et Linda McCartney, de ses débuts en 1971 jusqu'à sa séparation en 1981. ❑

Antihéros

Fast Eddie Clarke

1950-2018

Guitariste de Fastway et du Motörhead de la grande époque, l'Anglais a plongé dans son dernier sommeil, *'til Hammersmith*.

Chaque mois, désormais, cette angoissante réalité revient nous frapper, implacable : des groupes *complets* peuvent à présent se retrouver dans l'au-delà (en supposant qu'il existe). Cette fois, c'est du Motörhead historique que l'on parle. On pouvait penser, naïvement peut-être, que *Fast* Eddie Clarke aurait la chance de faire un tour de piste supplémentaire : l'homme était connu comme le moins décadent des trois Huns qui composaient le monstrueux Motörhead des fuligineuses années 1976-1982. On se trompait, et c'est une foutue pneumonie qui l'a emporté, à un âge plus précoce encore que son tonitruant ex-leader… Il est temps de revenir comme il se doit sur la vie de cet éternel antihéros, poissard, sous-estimé.

Né dans la banlieue ouvrière de Twickenham, Eddie a pour premières idoles Eric Clapton et Jimi Hendrix. Du premier, il retient la propreté des soli, de l'autre la science du groove. Le timide rouquin infléchit son destin lorsqu'il part tenter sa chance dans la capitale, squattant du côté de Ladbroke Grove, alors la Mecque de l'underground. Là-bas, il se lie avec Mick Farren, puis devient professionnel au côté de Curtis Knight, soul rocker mégalo qui avait déjà recruté Hendrix au mitan des sixties. On découvre alors son style véloce, wah wah au clair, sur "The Second Coming" en 1974. L'expérience ne dure pas, et quelques projets avortés plus tard, Clarke finit par retourner trimer dans un chantier naval. Arrivé aux aurores, il croise un collègue pas banal : un freak sous speed qui est resté éveillé toute la nuit. C'est Phil Taylor, qui répète alors avec Lemmy et Larry Wallis des Pink Fairies. Invité à auditionner, Eddie convainc ses chevelus partenaires d'éjecter son rival, Wallis, tant l'alchimie est miraculeuse, surpuissante. Le rouleau compresseur est alors prêt à faire rugir son moteur. Tel le *Snaggletooth* métallique qui ornera bientôt leurs pochettes, Motörhead sera effrayant, hirsute, sulfureux. Ces sauvages rockers aux cuirs rafistolés, cartouchières et insignes guerriers, ni vraiment punk ni vraiment metal, sont à part. Ils atomisent les foules grâce à des performances assourdissantes et brutales. Eddie, à présent surnommé *Fast*, ne mise pourtant pas sur la vitesse d'exécution démonstrative. Il trouve, au contraire, un parfait contrepoint à la basse tellurique de Lemmy et à la batterie tempétueuse de Taylor : des riffs fougueusement ressassés, torpilles de décibels décochées pour exploser à la face d'un auditoire médusé. Eddie était le grand orchestrateur du bruit et de la fureur, mais parce que Motörhead était quelque peu marginal, il ne fut jamais reconnu comme l'un des héros de la guitare seventies. Il était pourtant un styliste essentiel, sans doute l'un des vrais précurseurs du courant stoner par son intense laminage teinté de blues psychédélique, sans même évoquer ici son influence sur le thrash metal, Metallica en tête, ou encore le black metal via Venom. Il suffit de réécouter "Keep Us On The Road", sur le premier Motörhead, pour s'en convaincre. A partir de l'essentiel "Overkill", Eddie devient même le principal compositeur et sans lui, nul doute que "Bomber" et "Ace Of Spades" n'auraient pas la même saveur. Pourtant, les choses vont très vite se gâter. Au moment d' "Iron Fist", Eddie, désormais maqué, s'éloigne de ses deux soiffards de potes. Le point de non-retour est atteint lorsqu'il ose s'opposer frontalement à Lemmy au sujet d'un disque en duo avec une certaine Wendy O'Williams (récente conquête du viril bassiste) et pour lequel il est réquisitionné à la production. Un vrai crime de lèse-majesté : il est éjecté de la tournée, sans états d'âme. Motörhead aussi bien qu'Eddie auront du mal à s'en remettre. Il poursuivra vaillamment sa route, mais sans jamais effleurer les honneurs passés. Son bolide s'appellera désormais Fastway, supergroupe prometteur qui sort de piste après deux efforts fabuleux et un début de succès aux Etats-Unis, et qu'il n'aura de cesse de redémarrer jusqu'en 1990. Puis c'est l'alcool, la dépression. Le guitariste refuse de rendre les armes et va réaffûter ses lames en 1995, avec un excellent album solo au titre évocateur "It Ain't Over Till It's Over", puis remontera Fastway une dernière fois. Son dernier brasier sera l'album de blues "Make My Day — Back To The Blues". Une façon de boucler la boucle pour ce grand adorateur de John Mayall, qu'il serait temps de sérieusement réévaluer.

JONATHAN WITT

Photo Archives Rock&Folk-DR

Gants noirs

Michel *Mimi* Gross

1956-2018

Le batteur des Dogs s'est éteint le 24 janvier. Tony Truant, guitariste du groupe rouennais une décennie durant, rend hommage à ce musicien bien trop classe pour le voisinage.

La première fois que j'ai rencontré Mimi en chair et en os, pendant les vacances de la Toussaint 1978, il était deux heures du matin dans la chaufferie qui servait de loges au Rose Bonbon.
Mimi avait les cheveux très courts, il était en permission du service militaire et *"en avait gros sur la patate"* dixit Philippe Garnier dans sa chronique du concert. Nous, les trente personnes présentes, venions de voir et entendre le meilleur groupe du monde avec un batteur formidable, au swing nerveux et inspiré qui collait parfaitement à la guitare de Dominique et à la basse d'Hugues.
Mimi portait toujours des lunettes noires et jouait avec des gants noirs, il paraîssait mystérieux mais ce soir-là, assis sur les tuyaux du chauffage, il m'a dit *"salut"* en me souriant. J'avais seize ans, il en avait six de plus et m'impressionnait drôlement.
Mimi jouait à toute vitesse, d'une façon naturelle qui semblait évidente, sans fioriture ou effet spectaculaire.
Deux ans après cette soirée mémorable, nous allions passer ensemble presque dix ans à prêcher la bonne parole rock, en Gaule et à travers le monde.
Sous son apparence un peu redoutable, Mimi était un bon vivant, un compagnon drôle et agréable, il savait ce qu'il aimait et ce qu'il voulait. Nous étions un gang uni contre le reste du monde.
Mimi bricolait vachement bien, beaucoup plus habile et minutieux que nous trois. Dominique, ébloui, m'avait raconté comment Mimi après avoir fixé des grattoirs d'allumettes sur ses tennis pouvait allumer ses Gauloises sans filtre comme les cow-boys. Mimi s'était aussi confectionné au pochoir un Batman sur un sweat-shirt orange comme sur la pochette des Belfast Gypsies, c'était la classe pure.
Depuis que nos vies se sont séparées, nous avions de longues conversations au téléphone, plusieurs fois par an. Mimi s'était dégotté une Rickenbacker Tulip de 1961, jouait du ukulélé et de la batterie avec notre ami Gene Clarksville.
Je pense à Marie-Pierre, sa compagne, et Pierre, son fils, à Dominique et toute notre clique. Comme l'écrit Jim Dickinson : *"Mimi est juste mort, il n'est pas parti..."*

TONY TRUANT

Photo DR

Jusqu'au bout

Mark E Smith

1957-2018

Le leader-chanteur-compositeur-despote de The Fall est mort à 60 ans. Qui d'autre pour asséner désormais d'aussi flamboyants coups de gueule ?

Ils nous manquent déjà terriblement : Mark E Smith et son détecteur anti-bullshit. Il était né avec ce gène infaillible. Dans sa dernière interview, pour The Guardian, l'homme de The Fall flingue toute la musique contemporaine, *"fucking terrible"*, décrivant Ed Sheeran comme *"un songwriter débile dégotté à la Croix Rouge."*

Crise de lucidité

"Rabat-joie", *"ivrogne"*, *"aigri"*, *"réac"* : ses déclarations lui valaient des tentatives incessantes de décrédibilisation. Kurt Cobain disait : *"Que vous soyez paranoïaque, ça ne signifie pas qu'ils ne sont pas après vous"*. Il paraphrasait un des auteurs favoris de Mark E Smith, Philip K Dick : *"Le monde étant ce qu'il est, un paranoïaque est une personne qui est devenue folle de la manière la plus intelligente et la mieux informée"*. De l'intelligence, Smith en avait à revendre. Qu'il fût critique ne signifie pas qu'il n'avait pas raison. Il balançait des vacheries ? Par crise de lucidité. Dans son autobiographie, "Renégat", il raconte son adolescence de prolo à Manchester, son boulot de docker, son adoration du rock (le garage sixties, The Stooges, le rock allemand, Can, Neu! et Faust, Stevie Wonder, Black Sabbath, Gary Glitter), de la littérature (Mailer, Nietzsche, Chandler, Burroughs), comment il monte sa formation, The Fall, et assiste au concert d'un groupe de sa génération : *"Quand j'ai vu les Pistols pour la première fois en 76, je me suis dit qu'on n'était pas si mauvais que ça. Plutôt meilleurs, même."* Hors de question d'inscrire The Fall dans le même mouvement. *"Il fallait soit être punk, soit un clone de Bowie. On n'était ni l'un ni l'autre. On s'habillait comme les types qui balancent des briques dehors. Pas pour se donner un genre, mais parce qu'on était au chômage. Les groupes qui passaient sur scène avaient les cheveux crêpés, mais leurs papas-mamans venaient les chercher à la sortie."* Il rejette toute étiquette. Jusqu'au bout. *"Souvent, on m'a présenté comme un attardé qui croyait encore à l'esprit punk. C'est archi-faux."* Première sortie en 1978 (deux titres sur une compilation), premier album en 1979, et c'est la cavalcade — neuf albums studio en sept ans. Quand il n'est pas en train d'enregistrer, il tourne. Epuise ses musiciens, qui fuient les uns après les autres, non sans traiter leur ex-leader de fou furieux. Durant ces années, The Fall ne rallie aucune bande, aucune scène, se contentant de graver des classiques — "Grotesque (After The Gramme)", "Hex Enduction Hour", "Perverted By Language", "The Wonderful & Frightening World Of The Fall", "This Nation's Saving Grace"... A quoi ressemblent ces grands disques à la limite de l'écoutable ? A du The Fall. S'il faut vraiment une comparaison : c'est du Faust ou du Captain Beefheart façon post-punk mancunien. Mark E Smith avoue qu'il a parfois voulu pomper les Stooges, *"mais du Stooges sans le troisième accord."* L'industrie du début des années 80, ses collègues ? *"Un vaste nivellement par le bas. Quand on est plongés de force dans la médiocrité ambiante, entouré de trouducs insipides comme Elvis Costello ou Spandau Ballet, on commence à s'interroger non seulement sur le goût des gens mais aussi sur leur existence."* Sa femme Brix, seul membre stable de The Fall, se casse aussi, alors qu'en cette fin de décennie, Madchester est sous le feu des projecteurs. Mark E Smith fuit à Edinburgh, revient quand la mode retombe. Il enregistre neuf albums dans les années 90, avec un son qui passe des Monks à Chrome, Smith s'accrochant à sa devise : *"The Fall représente les gens qui en ont marre qu'on se foute d'eux."* Sa ligne parano-lucide ne varie pas : fuir l'air du temps. *"Comment se fait-il que The Fall n'enregistre pas au même endroit que Nick Cave ou Sonic Youth — une planque super cool, avec tout le confort sur place ? Parce que je préfère enregistrer avec des gars pour qui Status Quo, par exemple, c'est la référence : ils ne sont pas du genre à se la couler douce, ils font leur boulot, point barre. Si tu as envie de jouer faux, alors d'accord, mais tu es prié de le faire correctement."* Il crache même sur les drogues hype (comme l'ecstasy), préférant trente bonnes vieilles pintes. *"J'ai arrêté de boire, de toute manière — il y a une demi-heure"*. Après 32 albums studios, 66 musiciens embauchés puis lourdés (*"Je n'ai jamais été pote avec eux, on passe déjà assez de temps ensemble sur la route, bordel !"*), jusqu'à sa mort, Smith est resté fidèle à lui-même, *"ni doudou rassurant ni prophète de malheur."* Ayant sans cesse composé le même morceau, impossible de pointer une période désolante. Sachant qu'en 40 ans de carrière, cet empêcheur de penser en rond a toujours asséné ses quatre vérités avec humour. *"Beaucoup de gens se lancent dans la musique pour le fric et le cul. Je n'ai aucune envie de ressembler à toute cette bande, Mick Jagger et cet empaffé de Rod Stewart. Je gagnais bien mieux ma vie sur les docks, et je rencontrais plus de filles. On en est arrivés au point où les gens se contentent de plaisirs stériles et bon marché. Tu peux pas faire trois pas dans la rue sans être agressé par toutes ces images pornos soft qui cherchent à te vendre quelque chose. Tout ça manque un peu d'âme."* Ne jamais chercher à être dans le coup, rejeter toute forme de jeunisme, *"ne supportant pas le gauchisme de façade"*, il se moque de passer pour un réac.

Un verre à la figure

Ce qui en fait un héros : ne s'être jamais plié au diktat du sexy. Comme Lou Reed en 1968, Neu!, Faust et les Troggs en 1973, Alex Chilton en 1976, Can en 1977, Chris Knox en 1997, Nikki Sudden en 2006 : le vrai cool, c'est le pas cool. Fat White Family a dédié un morceau à Mark E Smith, ce dernier racontant leur rencontre : *"Ils m'ont accosté comme s'ils étaient les bienvenus, alors il a fallu que je les recadre, je leur ai balancé un verre à la figure. Je ne pense pas qu'ils soient toujours mes fans. Cela dit, j'ai écouté certains de leurs morceaux, j'aime bien."* Pour eux, son détecteur indiquait *no-bullshit*. Mais pour les autres ? Reviens, Mark E Smith, il faut habiller pour l'hiver toutes les nouvelles impostures.

BENOIT SABATIER

Photo Archives Rock&Folk-DR

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Bizzare, enchanteur, lyrique, sensuel

Les Garçons Sauvages

DE BERTRAND MANDICO

Depuis vingt ans, le cinéaste toulousain Bertrand Mandico aligne des dizaines de courts et moyens métrages frappadingues, totalement hors norme, et dont l'ode enamourée à son ultracinéphagie se mixe à l'expérimentation visuelle la plus novatrice. Au hasard de sa filmographie de dingo, on citera "Boro In The Box", biographie fantasmée du Polonais Walerian Borowczyk, son cinéaste et plasticien préféré, ou encore le très coloré "Notre Dame Des Hormones", où deux actrices cloisonnées dans une maison de campagne sont confrontées à une créature *sans orifice* reflétant leurs pulsions les plus intimes. Du reste, "Notre Dame Des Hormones" est probablement le film qui synthétise au mieux Mandico : couleurs outrées semblant échappées d'un *giallo* de Mario Bava, musique empruntée à "Cannibal Holocaust" et confrontation d'actrices schizophrènes façon "Qu'Est-Il Arrivé A Baby Jane ?" de Robert Aldrich. Le tout saupoudré d'une sexualité vintage et d'une poésie organique proche des travaux homo-érotiques de Kenneth Anger. A sa façon, Mandico rend donc hommage au cinéma vieille école. Comme s'il faisait revivre l'essence d'un art que tous les blockbusters atrophiés et les comédies décérébrées ont depuis longtemps zappé. En deux décennies et à pas de loup, Mandico s'est constitué un réseau de fans hardcore de ses travaux, par ailleurs disponible dans un superbe coffret DVD ("Mandico In The Box", chez Potemkine). En apprenant il y a deux ans qu'il s'attaquait enfin à son premier long métrage, quelques sexes devinrent humides tandis que d'autres se mettaient au garde à vous. Et à raison, au vu du résultat qui ne dépareille pas de son microcosme cintré... Après avoir commis un crime, cinq post-adolescents en manque de liberté se retrouvent sous la coupe d'un marin au look de Capitaine Haddock pour un voyage furibard sur un voilier. Une fois échoué sur une île étrange et sauvage, les cinq rebelles vont errer au milieu d'une curieuse végétation animée de vie et découvrir le sens de la vie tout en s'adonnant à des plaisirs qu'une certaine morale réprouve... Une fois de plus, mais en version longue, Mandico offre un pur délire visuel, à la fois onirique et tribal, bestial et érotique, sensitif et rêveur. Sa pure poésie et sa symbolique volontairement outrée en font un objet cinématographe à la déviance quasi rédemptrice. Comme si on se lavait d'un certain cinéma propre et aseptisé qui règne en maître depuis des décennies. Mandico, dont la cinéphilie n'a aucune limite, se permet quelques hommages (des bouts de plans ou des séquences entières) à d'autres films connus ou inconnus. Ainsi, dans une ambiance fantasmatique irréelle digne d'une copulation entre Jean Cocteau et Georges Méliès, il fait soudainement apparaître un chien à tête humaine, comme dans "The Mephisto Waltz" de Paul Wendkos, intrigante série B des années 70 totalement oubliée. Ailleurs, Mandico filme des plantes aux tiges phalliques érotico-cannibales semblant sortir droit du "Baron Vampire" de Mel Wells, autre film d'exploitation des sixties perdu dans les limbes de l'histoire du cinéma déviant. Telle une reine des abeilles vicelarde, l'actrice fétiche de Mandico — Elina Löwensohn — apparaît à son tour dans un personnage s'inspirant à la fois (dixit Mandico) de l'adipeux Charles Laughton dans "L'Ile Du Docteur Moreau" de Erle C Kenton et du ravagé Klaus Kinski dans "Fitzcarraldo" de Werner Herzog. Tourné avec peu de sous, en format pellicule avec grain apparent, en noir et blanc avec des éclats de couleurs, des trucages faits main et des acteurs en état second, "Les Garçons Sauvages" est d'une générosité rare. Bizarre, enchanteur, lyrique, sensuel, mais — soyons francs — peut être un peu dur d'accès pour les seuls fans des "Ch'tis" et de "Star Wars". Car le film est aussi, comme le signale notre cher confrère Pacôme Thiellement, grand fan de Mandico, "*une source de vin, de lait et de miel qui jaillit d'une terre desséchée*". On peut aussi voir "Les Garçons Sauvages" comme ça ! Entre mille autres façons... (*en salles le 28 février*) ❑

Aussi redneck que mignonette

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

La Forme de L'Eau

La Forme De L'Eau

A l'heure où ces lignes sont écrites, "La Forme De L'Eau" est nommé 13 fois aux Oscars. Avec l'espoir d'avoir celui du meilleur film (réponse le 4 mars prochain). Ce qui serait une juste revanche pour Guillermo del Toro, geek autoproclamé et amoureux absolu du cinéma fantastique le plus pur depuis toujours. "La Forme De L'Eau" nage donc à contre courant des blockbusters habituels en rendant un hommage coloré et fétichiste à "L'Etrange Créature Du Lac Noir" (petit classique de la série B des années 50) et à "La Belle Et La Bête", love story craquante et poésie sincère comprises. En l'occurrence, une femme de ménage muette et esseulée qui, travaillant dans un laboratoire gouvernemental secret, découvre que celui-ci cache une créature aquatique ramenée d'une contrée perdue. Une relation se noue alors entre ces deux êtres dans une Amérique gangrénée par la parano de la guerre froide. Avec d'autres multiples hommages en sourdine ("Amélie Poulain" pour le ton, les comédies musicales de la MGM pour les couleurs forcées), ses magnifiques décors baroques qui renvoient à l'âge d'or du cinéma fantastique américain (les "Frankenstein" des studios Universal) et son message empathique envers les rebuts de la société (un homme poisson androgyne et une vieille fille), "La Forme De L'Eau" — en plus d'être du bon cinéma fantastique — est aussi un film profondément et sincèrement humain. Et si Guillermo était Dieu après tout ? (*en salles le 21 février*)

Moi, Tonya

Drôle d'idée de consacrer un biopic à Tonya Harding, championne éphémère de patinage artistique qui, en 1994, vit sa carrière gâchée en planifiant l'agression de sa concurrente Nancy Kerrigan. Devenue paria dans son sport, détruite, moquée et diabolisée par la presse qui la considère alors comme une vile psychopathe, Tonya Harding gagne un regain d'humanité dans le film nerveux et entraînant que Craig Gill Gillespie lui consacre. Car Tonya Harding a des excuses ! Elevée par une mère alcoolique et acariâtre, empreinte d'une certaine naïveté, la patineuse se fait littéralement happer par une Amérique toujours en quête de succès, d'argent, de gloire et de scandale. Le film, très bien dosé entre drame, humour et séquences de compétitions, passionne. Principalement aussi grâce au talent de la formidable Margot Robbie, la Harley Quinn de "Suicide Squad", totalement habitée en patineuse aussi redneck que mignonette (*en salles le 21 février*).

The Disaster Artist

The Disaster Artist

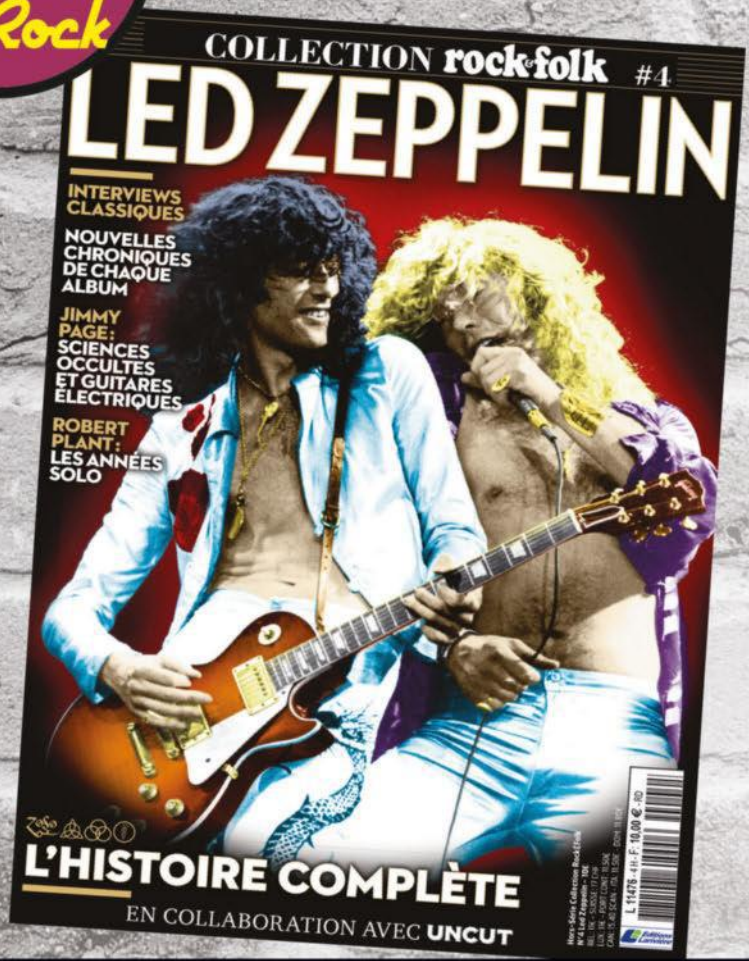
Tourné en 2003, "The Room" est considéré comme un des plus grands nanars de tous les temps. Méconnu en France, mais hyper culte aux Etats-Unis, le mélo le plus mal réalisé, joué et monté de tous les temps a fait de son principal concepteur/ réalisateur/ interprète — un certain Tommy Wiseau — le nouveau Ed Wood. Le film de James Franco retrace la conception de ce classique du nanar atomique. Ou comment un homme sorti de nulle part et totalement inconnu d'Hollywood, réussit à réaliser un film en entraînant avec lui des techniciens dépassés et une équipe de simili-acteurs. James Franco interprète lui-même ce fameux Tommy Wiseau avec toute la gaucherie, l'hébétude et la grotesquerie qu'il faut. Mais le film, loin d'être moqueur, dresse surtout (comme dans le "Ed Wood" de Tim Burton) le portrait touchant d'un rêveur qui — tout cinglé et à la ramasse qu'il soit — aura concrétisé son rêve (*en salles le 7 mars*). ❑

Moi, Tonya

25ème Festival International Du Film Fantastique De Gérardmer

Plus les années passent et plus le festival de Gérardmer projette des films de genre français. Ce qui était loin être le cas il y a un quart de siècle. Ainsi, la sélection 2018 a proposé quelques *French frayeurs* (comme on dit) à l'éclectisme ravageur. A commencer par **"Revenge"** de Coralie Fargeat (en salles depuis le 7 février), un *viol et vengeance* (un genre en soi !) très basique, tout en baston gore et sexy attitude qui vaut surtout pour ses nombreux effets gore en latex, dignes d'un vieux film d'horreur des années 70. Plus grand public, le **"Cold Skin"** de Xavier Gens voit un météorologue et un gardien de phare confrontés à des créatures marines semblant s'être échappées d'un roman de Jules Verne. Mais le vrai électrochoc de cette sélection est bien le **"Ghostland"** de Pascal Laugier qui confirme bien être *le* meilleur cinéaste fantastique français. Un homme digne de ses maîtres à filmer : Tobe Hooper et Dario Argento. La France met donc de l'argent partout. Y compris dans une coproduction avec le Brésil, via **"Les Bonnes Manières"** de Juliana Rojas et Marco Dutra (en salles le 21 mars), qui narre le parcours citadin d'un monstre mythique revisité de façon un peu trop auteurisante. Un peu comme si "Le Loup Garou De Londres" était réalisé par Manoel de Oliveira ! Le court métrage gaulois de qualité n'était pas en reste avec la programmation de "Quatre Histoires Fantastiques" (voir précédent numéro) ainsi que du formidable **"Et le Diable Rit Avec Moi"** cauchemar punk bien rougeoyant shooté par Rémy Barbe des Films De La Mouche, collectif de jeunes réalisateurs doués qui — on parie — prendront un jour la relève des Fargeat, Gans et Laugier d'aujourd'hui.

Collection Légendes du Rock



Commandez-les sur : boutiquelariviere.fr

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

The End Of The Fucking World

Ce qui est pratique avec certaines séries anglaises, c'est que leurs durées sont courtes et que leurs saisons ne s'éternisent pas plusieurs années. Comme "The End Of The Fucking World" qui, en huit fois vingt minutes (soit un film de 2 h 40 si on regarde tous les épisodes à la suite), raconte la cavale déjantée et un tantinet sanglante de deux ados paumés. Le tout est inspiré par le récit initiatique (passage à l'âge adulte) du roman graphique à succès de Charles Forsman. Lui, James, est un ado psychopathe. Il rêverait d'être Charles Manson, mais n'a zigouillé jusque-là que quelques oiseaux. Il reproche à son père d'être trop aimant et à sa mère d'être morte. Elle, Alyssa, a un comportement *droopyesque*. Elle avance dans la vie comme si elle était perpétuellement sous Tranxène. Comme si son avenir allait s'arrêter soudainement à la prochaine seconde. Elle ne croit plus en rien. Sa mère n'est pas assez aimante et son beau père est un con. James et Alyssa se croisent, se jaugent maladroitement, puis décident de fuir leur environnement familial frustrant en s'embarquant dans un long road trip sans but, bardé d'amour frustré, de rencontres bigarrées et de déglingue. Une bagnole volée et écrasée contre un arbre, un vol de soutien-gorge, un braquage maladroit dans une station-service, un chien écrasé... et même le meurtre improvisé d'un tueur en série ! Tels des Bonnie et Clyde des temps modernes, ils vivent à cent à l'heure tout en contenant leurs désirs l'un envers l'autre. Car, en plus, ils sont vierges ! Coursés par deux flics lesbiennes et lymphatiques, les ados désabusés vont peu à peu ressentir des émotions qu'ils ne connaissaient pas. Quitte à vivre leur nouveau quotidien dans l'autodestruction carabinée... La série, tout en humour froid et corrosif (on sourit davantage qu'on ne rit), fait magnifiquement passer les angoisses et autres envolées métaphysiques des deux personnages à travers quelques subtilités narratives. Que ce soit avec les voix off de leurs pensées qui, parfois, contredisent leur attitude rebelle, ou via une bande originale qui vient appuyer leurs ressentis. Avec pas moins de 54 titres au total ! De Hank Williams à Julie London en passant par Ricky Nelson et Soko. Et même Françoise Hardy dont les paroles de "Voilà" (*"Voilà, je regarde les autres/ Pourtant je ne leur trouve rien/ C'est comme ça/ Voilà, je vais avec les autres/ Le temps passe plus mal que bien"*) accentue encore la mélancolie ambiante des deux jeunes zouaves auxquels on finit par s'attacher. Sous ses allures de road movie adolescent dépressif "The End Of The Fucking Word" retrouve aussi cette sensation de *liberté retrouvée* qui errait dans quelques films rebelles du Nouvel Hollywood, comme "Easy Rider" ou "Point Limite Zéro". Avec cette recherche utopique de trouver un nouvel Eden. Et, en guise de conclusion dans le dernier épisode, cette phrase dite par l'un des acteurs et qui résume totalement le ton de la série : "*C'est comme si on était aux confins du monde... en sécurité... mais on ne l'est pas.*" Il ne reste plus qu'à espérer une absence de saison 2 pour ne pas abîmer l'esprit de cette mini-odyssée particulièrement touchante (*En diffusion sur Netflix*). ❑

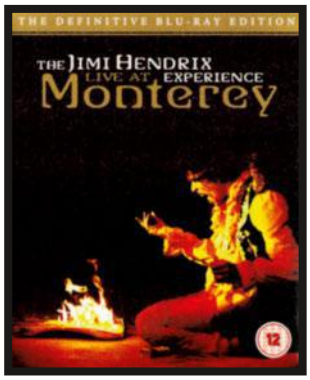
Leatherface *(Metropolitan)*

A l'heure où le cinéma fantastique français reprend son envol, certains de nos spécialistes du genre partent tenter l'aventure de l'autre côté de l'Atlantique. Comme Alexandre Bustillo et Julien Maury qui, après trois films fantastiques franco-français ("A L'Intérieur", "Livide", "Aux Yeux Des Vivants") ont acceptés un film de commande made in USA en revisitant le mythe de "Massacre A La Tronçonneuse". S'il n'est pas possible de faire mieux que le chef-d'œuvre de Tobe Hooper, Bustillo et Maury retrouvent néanmoins l'aspect poisseux du film original (la campagne sèche, le soleil qui tape, des Texans crasseux et dégénérés) tout en essayant d'insuffler quelques idées originales dans un scénario balisé par une charte stricte : gore et tronçonneuse. Certaines de ces trouvailles seront sucrées du montage final par des producteurs trouillards estimant leur version *trop européenne*. "Leatherface" reste néanmoins une bonne série B gentiment trash et à l'esprit bien redneck.

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

Croire en la rondelle argentée



The Jimi Hendrix Experience

"LIVE AT MONTEREY"

Sony Music

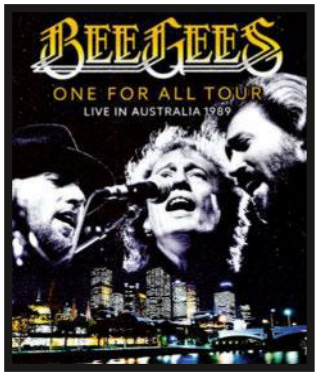
Hendrix, c'est comme Bowie : on n'a pas fini d'en manger. A priori, personne ne s'en plaint et surtout pas cette frange du public qui continue à croire en la rondelle argentée, plus souvent Blu-ray que DVD désormais. Pour la petite histoire, la seule en ces temps de poncifs qui vaut d'être racontée, on rappellera que, comme il l'a expliqué dans un des entretiens accordés à Paul Du Noyer (compilés dans "Des Mots Qui Vont Très Bien Ensemble", le recueil du journaliste paru en 2015), McCartney n'y est pas pour rien dans cette affaire : *"John Phillips, le* Papa John *des Mamas & The Papas, m'avait dit :* 'On organise un festival, tu crois que ça pourrait brancher les Beatles ?' *Des quatre, j'étais le seul qui habitais Londres, et donc le plus facile à contacter. J'ai répondu :* 'Je ne crois pas, mais je vais demander aux autres... *On était en train d'enregistrer 'Pepper', on avait arrêté les tournées... Alors, j'ai fait :* 'On ne va pas pouvoir, mais je connais quelqu'un qui pourrait...'" Or donc, ce concert de Jimi, filmé par DA Pennebaker lors du célébrissime festival californien de juin 1967, est bien une tuerie. Malheureusement, cette réédition Blu-ray, ne supplante la précédente en rien puisqu'elle est identique, même et surtout en ce qui concerne les bonus. Puisque les documentaires complémentaires sur Hendrix et la genèse du festival, tout comme les premières images live du guitariste avec son Experience (tournées à Chelmsford, Angleterre, en février 1967 — quatre mois avant Monterey) valaient le détour en 2007, c'est toujours le cas aujourd'hui, mais c'est un peu léger...

Hawkwind

"AT THE ROUNDHOUSE"

Cherry Red

Attention, curiosité. Ou pour nos amis d'outre-Manche : institution. Hawkwind ! Une entité à la fois poreuse et perméable qui depuis 1969 a vu passer dans ses rangs près de cinquante musiciens différents. Des jeunes, des vieux, des barbus, des écrivains, des virtuoses, des teigneux, des allumés à qui Dave Brock, le leader, a ouvert les portes de son paradis. Selon lui, Hawkwind fait du *space rock*. Ni plus ni moins. Les journalistes qui se sont risqués à chroniquer un des trente albums studio du groupe, ont écrit que sa musique brillait aussi d'éclats hard, prog, psyché, folk azimuté et, pour faire bonne mesure, proto punk. Elle ratisse large. C'est d'ailleurs le cas de l'écrire car ce qui nous intéresse dans ce coffret (2 CD + 1 DVD), c'est un film de concert tourné depuis la console de mixage (pas très loin de la scène, mais pas tout près non plus) en plan, effectivement large, mais surtout... fixe. Et sans jamais zoomer. A l'heure où Coldplay, Depeche Mode et tant d'autres multiplient le nombre de caméras et les effets spéciaux, Brock et sa bande ont choisi de la jouer sobre. Economique, ascétique. Alors forcément, on se dit que ce concert à la Roundhouse, où le groupe s'est produit la première fois il y a quarante-cinq ans, s'adresse aux initiés que l'absence de mouvement (de caméra) ne va pas déranger. Mais au bout de dix minutes, malgré les conditions et des projections un peu cheap, et sans avoir rien fumé ni bu, on se prend au jeu. Et puis, alors qu'il serait facile pour Hawkwind de (ne) jouer (que) la nostalgie, le groupe assume son petit dernier ("Into The Woods") et lui consacre un tiers de son set. Invité sur "Brainbox Pollution", Phil Campbell se fend d'un solo comme il faut et rend hommage, en passant, à Lemmy Kilmister, membre comme chacun sait d'Hawkwind avant de fonder Motörhead.



The Bee Gees

"ONE FOR ALL TOUR "

Eagle Vision

Forcément, "One", le dix-septième album studio des Bee Gees paru en 1989, aurait pu être moins nostalgique. C'est certain. Mais bon, perdre un frère n'est pas cool et dans ces moments-là, on ne fait plus exactement comme on veut, mais comme on peut. Il y avait à boire et à manger dans ce disque et, forcément, dans la tournée qui a suivi aussi. Le plus cruel c'est que les frères Gibb (ils étaient encore quatre...) avaient demandé à Andy, avant qu'il s'en aille donc, d'en être. Les Bee Gees n'avaient pas tourné depuis dix ans et le succès de "One" allait leur prouver qu'ils avaient manqué. Oh, pas à tout le monde, mais disons que pas mal de mélomanes, autour de la planète, étaient encore sensibles à leurs mélodies et leurs harmonies d'autant mieux tressées qu'elles étaient de famille. Mais "One", c'était l'époque, souffrait de ces composantes digitales qui ont niqué le son de pas mal d'albums, pourtant sympas, de la décennie à venir. D'où l'intérêt de ce concert donné pendant la section australienne de la tournée One For All, dont le son a été remixé en 5.1 par John Merchant pour ce Blu-ray (également disponible en DVD). C'est-à-dire que, par exemple, les ardeurs du batteur ont été tempérées, l'accent a été mis sur les voix et on entend comme il faut la guitare d'Alan Kendall. Par contre, les pêches de cuivres et les envolées de cordes synthétiques sont toujours bien présentes et nuisent un poil à l'ensemble. Qui se tient malgré tout et qu'on aurait tort de bouder. Les Bee Gees appartiennent à un autre temps, ce que Barry Gibb, seul survivant de la fratrie, sait mieux que personne. Ce concert fait l'effet d'un vieux bouquin qu'on a adoré. On peut sourire des passages soulignés, parce qu'on les aimait bien, mais on se surprend à les relire, une fois encore.

Robert Plant And The Sensational Space Shifters

"LIVE AT DAVID LYNCH'S FESTIVAL OF DISRUPTION"

Eagle Vision

On n'est pas dans le secret des vieux, mais on a bien saisi que Robert Plant n'était pas très chaud. Pour que Led Zeppelin se reforme. Ses arguments sont recevables, mais vont à l'encontre de ceux de Jimmy Page et John Paul Jones (*"jouer tant qu'on peut encore, tant qu'on tient debout"*), que forcément, on respecte aussi. Eux, et on imagine que l'argent n'est pas leur seule motivation, feraient bien un dernier tour de piste, histoire de ne rien regretter. Comme avant, à l'époque où leur groupe mettait le feu. A toutes les scènes du monde et dans la culotte des jeunes filles. Page, qui a dûment fait la promo des récentes rééditions (sous forme d'imposants coffrets) a multiplié les signaux, mais comme il le dit lui-même, il ne sait pas chanter et donc, pour un come-back digne de ce nom (le *one-off* pour Ahmet Ertegün, était il y a déjà plus de dix ans...), il est tributaire de Plant. Qui, depuis 1982, avec les Honeydrippers, Priory Of Brion, Strange Sensation, Alison Krauss et Band Of Joy, vaque ailleurs. Avec ses Sensational Space Shifters (un nom à la Hawkwind...), il en est déjà à deux albums studio dont le dernier, "Carry Fire", a emballé la critique. Lors de ce concert de 2016, soft rock'n'world, donné dans le cadre du festival monté par David Lynch et au profit de sa fondation, Robert Plant a joué quelques extraits de "Lullaby And The Ceaseless Roar", son album paru deux ans plus tôt, et un peu plus de titres de Led Zeppelin, ce qui n'a certainement pas échappé à Jimmy. On imagine que le guitariste a dû marmonner que tout ça n'était pas hyper cool, et estimer que ça en disait malheureusement long. ❑

NOUVEAU, découvrez la version numérique enrichie pour tablette

Des diaporamas d'images inédits

Des liens actifs pour naviguer

Des vidéos à découvrir d'un simple clic

Votre mensuel, encore plus complet

OFFRE DECOUVERTE

Téléchargez **gratuitement** Rock & Folk 600

Disponible sur App Store

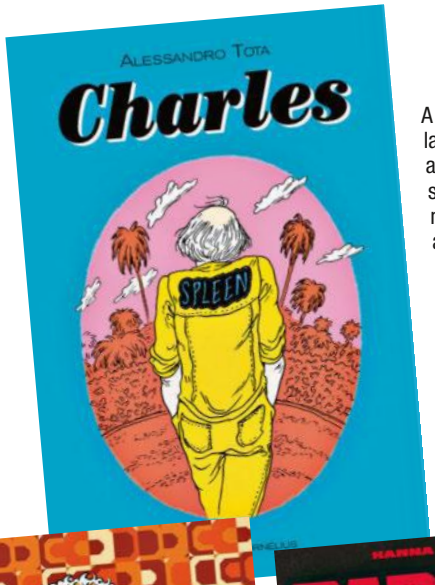
amazonkindle

DISPONIBLE SUR Google play

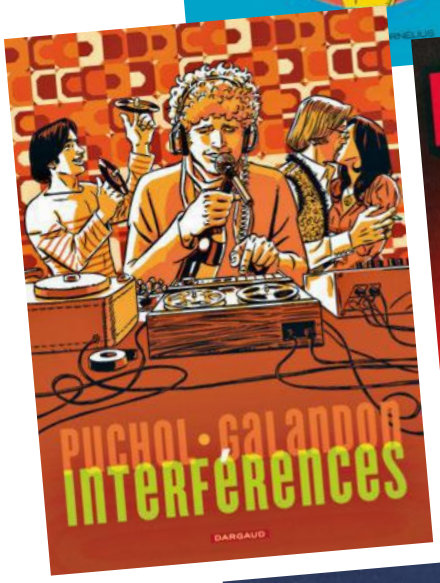
Bande dessinée

PAR GEANT VERT

Intelligemment punk

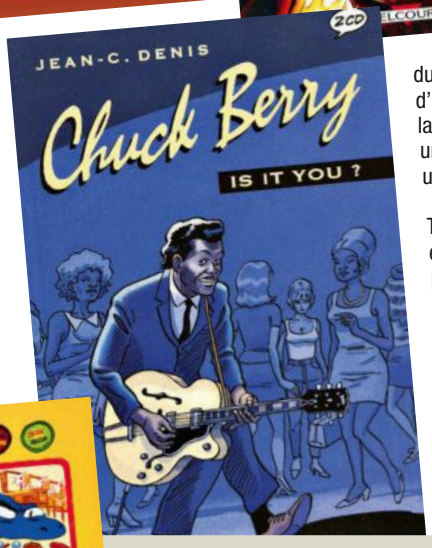


A l'heure où pullulent les biographies trop convenues, l'Italien Alessandro Tota étonne la planète avec **"Charles"** (Cornélius), une fort poilante vision de Charles Baudelaire, aussi iconoclaste qu'inspirée. Pour faire bref, l'histoire commence de nos jours sur un banc d'un square de Bari, où trois personnes sont assises. Celle du milieu n'est autre que le célèbre poète revenu d'entres les morts pour tailler le bout de gras avec deux jeunes en train de rouler un pétard d'afghan pour impressionner le vieux. C'est là que Baudelaire leur demande avec irritation si les deux ont déjà entendu parler de l'opium. Puis arrive un punk, qui reconnaît l'auteur des "Fleurs Du mal". Les deux tombent dans les bras l'un de l'autre... Sans tout raconter, il s'agit ici de la BD la plus intelligemment punk et amusante de l'année qui s'annonce.



Dans l'histoire du rock, la contestation est omniprésente et les radios libres ont été une voix importante pour promouvoir des groupes qui n'auraient jamais pu accéder aux ondes traditionnelles, pour cause de manquement grave aux régles de la bienséance. Afin de rappeler l'importance du phénomène, la dessinatrice Jeanne Puchol et le scénariste Laurent Galandon se sont associés pour raconter l'époque. L'objet s'intitule **"Interférences"** (Dargaud) et narre les tribulations de deux ados qui découvrent pendant leurs vacances l'existence de Radio Caroline, la plus célèbre des radios pirates anglaises. Cinq ans plus tard, les deux décident de passer à l'acte et d'occuper les ondes. En cent vingt-huit pages, les auteurs ont réalisé un bel instantané d'une époque où les bons sentiments rimaient trop souvent avec désillusion. Même si le ton peut, parfois, paraître grandiloquent, les radios libres françaises d'avant la loi de 1981 ont certainement été la dernière grande aventure du rock français.

Quand une série fonctionne, le fan voit toujours débarquer avec curiosité le moindre de ses produits dérivés. Dans le cas du scénariste Herik Hanna, le monde du comics s'est bien pris dans les gencives les aventures de son super méchant Jack Parks dans la série à succès "Who's The Boss" en compagnie du dessinateur Bruno Bessadi. Dans le cas du *spin-off*, **"Bad Ass — Jack Goes To Hell"** (Delcourt) qui vient de débarquer, c'est Redec qui reprend le dessin dans une histoire complète qui commence juste après le moment où Jack s'est fait descendre dans une ruelle sordide de San Francisco à la fin du troisième volume. Il se retrouve en enfer et n'est pas particulièrement ravi d'apprendre le programme qui l'attend. Il se fait donc la malle et la partie la plus rock'n'roll de l'histoire démarre. Bon point, ce *one-shot* démarre sur un faux rythme qui cache une foultitude de surprises à venir. Evidemment, une fois achevée la lecture, tout le monde va réclamer une suite.



Toujours fidèle à sa devise qu'une paire de CD remplis de bonnes choses est toujours supérieure à un roman graphique de huit cents pages réalisé par un intellectuel français, l'éditeur BD Rock a fait appel au dessinateur Jean-C. Denis pour ornementer ce tout nouveau volume **"Chuck Berry Is It You ?"** consacré à une des figures les plus marquantes de l'histoire des pionniers du rock'n'roll. Le dessin de Jean-Claude Denis incite les fans à se déhancher de manière explicite sur les pistes de danse tandis qu'une biographie en fin de volume résume les grands moments de la vie de l'auteur des chansons les plus reprises au monde. Les quarante-quatre titres de Chuck Berry qui accompagnent l'ouvrage tombent à point nommé pour cette rafraîchissante lecture. ❑

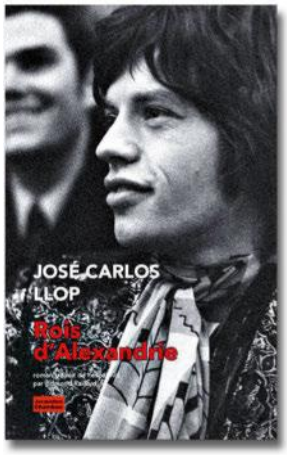
Le gros plan du Géant

Alors que les pionniers de la musique du diable se regroupent peu à peu en enfer, il existe encore un symbole des fifties insouciantes qui n'arrête pas de faire son retour tous les vingt ans. Il s'agit du flipper, une machine bruyante et capricieuse qui a pompé l'argent de poche de plusieurs générations d'adolescents. Profitant de l'engouement actuel, le dessinateur danois Rune Ryberg revient sur le revival des années 90 qu'il a vécu les deux mains fermement accrochées à des engins qui s'appelaient Wipe Out, Bronco ou Space Shuttle. A travers "Tilt" (Vraoum!), un épais roman graphique animalier, l'auteur raconte son adolescence. Dans cette forme de western urbain et drôle, le flipper tient le rôle du totem autour duquel la tribu se rassemble pour imaginer ou commenter les aléas de la vie. Superbe.

Ta grand-mère et les petits snobinards barbichus

Rois D'Alexandrie
JOSE CARLOS LLOP
Jacqueline Chambon

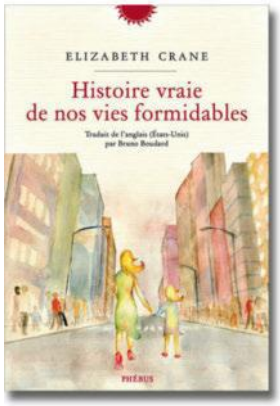
Forcément, en bons petits Français, on ne connaît du passé rock que le nôtre et celui des inventeurs du genre, américains et britanniques confondus et si, en y réfléchissant, on se doute bien que d'autres jeunesses, surtout occidentales, en ont également été bouleversées, on a rarement l'occasion de s'en assurer. "Rois D'Alexandrie" en est un des rares exemples, ou au moins un des rares exemples traduits en français, qui nous raconte un autre visage de cette révolution-là. Originaire de Palma de Majorque, ensuite étudiant à Barcelone, Jose Carlos Llop revient sur ses jeunes années et sur les bouleversements immenses que la jeunesse espagnole connut dans les années 70,



sur fond de dictature déclinante et meurtrière. Franco se mourait certes, mais pas avant d'avoir parachevé son règne avec des morts toujours plus atroces et inutiles pendant que la jeunesse, assoiffée de culture et de liberté, conciliait tant bien que mal, amours, contestations et un immense appétit de musique et d'art. *"Nous vivions la vie à travers la poésie et la musique"* raconte-t-il et assurément cette passion, ce besoin vital qui ne l'a pas quitté depuis, transparaît dans le style et dans les multiples références littéraires et musicales, de Lou Reed à Mandiargues, Whitman ou les Stones, qui émaillent ce texte autobiographique. Car ces jeunes gens, tout comme nos soixante-huitards, aspiraient à des ailleurs artistiques plus libres et bavaient aussi devant les grandes icônes du rock et de la littérature. *"La musique borne l'amour comme elle borne le temps"* pour Llop, toujours décidément poète et son texte dépeint un panorama lyrique et éclaté de ces élans et aspirations, alors communs à toutes les jeunesses occidentales mais qui épousent sous sa plume, les méandres et les dédales de ses deux villes fétiches, Palma et Barcelone, ici héroïnes autant que décors. Poétique dans la forme comme dans le fond, "Rois D'Alexandrie" souligne encore à quel point le rock, à son apogée, accompagnait, alimentait et soutenait cet irrésistible vent de liberté et en reste aujourd'hui un des plus formidables témoins.

Histoire Vraie De Nos Vies Formidables
ELIZABETH CRANE
Phébus

Elizabeth Crane est une de ces auteurs qui aime jouer avec ses lecteurs et chacun de ses livres démontre un art subtil et roué de ces jeux d'écritures. Son "Histoire Vraie De Nos Vies Formidables" affiche lui la couleur — ou le feint — et ce dialogue mère-fille racontant chacune à son tour, la vie de l'autre, est vite semé d'avertissements qui préviennent que tout ce qui est écrit sera toujours faux quoique toujours vraisemblable et que ce va-et-vient entre Lois Crane, aspirante cantatrice et Betsy finalement aspirante écrivain, n'est pas plus vrai qu'il n'est faux. Compliqué ? Même pas. Le récit fluide et distrayant réussit à dérouler ses mille et une variations



sans que jamais le truc, le système, n'apparaisse artificiel. Bien sûr, Crane, maîtresse du jeu, fait ce qu'elle veut chez elle et ne respecte donc pas ses propres règles et vous comprendrez vite que ni fiction, ni autobiographie, c'est bien de métafiction qu'il s'agit et que l'auteur y joue donc avec la notion même de roman et d'enjeux littéraires et n'hésite pas à même nous en dévoiler la petite cuisine. La seule certitude est sûrement dans les personnages et l'amour qui liait cette jeune femme découvrant trop tard sa vocation musicale et s'installant à New York pour la vivre et sa fille, légèrement négligée mais surtout éblouie par sa mère et qui, des années après sa mort, entreprend de se glisser dans ces peaux successives, qu'elles ont, comme nous tous, abandonnées en vieillissant et en tire, ce faisant, généreuse compréhension et intime empathie. Avouons-le, c'est pas le livre le plus simple à résumer mais drôle et triste, complexe et novateur, ce tête-à-tête, ce travail sur l'identité — qui suis-je, qui étais-je, qui es-tu, qui crois-tu que je suis — est finalement un subtil et très touchant chant d'amour filial, cette autre universelle promesse de l'aube.

Boulevard Du Stream
SOPHIAN FANEN
Castor Music

On le sait tous, même ta grand-mère et les petits snobinards barbichus qui se flattent de n'écouter que des vinyles, la dématérialisation de la musique a, comme chaque technologie révolutionnaire avant elle — voir Gutenberg et tous les moines copistes restés sur le carreau — fait exploser les codes et les règles de l'économie centenaire de la musique. Ceux qui ont lu l'excellent "A L'Assaut De L'Empire Du Disque" justement préfacé par Sophian Fanen, journaliste très spécialiste du sujet, ont déjà compris les grandes lignes des géants bouleversements induits par l'irruption de nouvelles technologies, pile concomitantes à l'arrivée d'Internet dans tous les ordis et smartphones et le boom vachement

refondateur qui s'ensuivit. "Boulevard Du Stream" du même Fanen, affine largement cette vision et détaille, par de nombreux et circonstanciés témoignages, l'aspect qui nous concerne le plus, l'angle franco-français du tsunami. Car Internet mondial ou pas, la politique locale, les personnalités en lice, hommes politiques ou patrons de major ont aussi influencé l'évolution du phénomène en France et ses conséquences sur le marché local de la musique. Fanen se penche particulièrement sur le streaming, révolution dans la révolution et vraisemblable futur d'une industrie quasiment renouvelée de fond en comble. Toute la chaîne alimentaire est concernée — le stream ne paie pas ou peu — et des usages différents naissent des outils nouveaux et inversement : les auditeurs plus passifs écoutent plus de musique de manière ouvertement fonctionnelle — pour boire un coup ou pour travailler par exemple — les playlists sont calculées par des algorithmes devenus décisifs, les artistes sont à la fois matériellement libérés et plus actifs et le rôle des maisons de disque s'amenuise d'autant, tout comme leurs chiffres d'affaires. Bien malin est donc celui qui sait vraiment comment vont évoluer les habitudes des consommateurs et les bénéfices des plus grands acteurs du marché. Fanen, prudent, se garde bien de toute prédiction d'avenir. Seule certitude, cette extraordinaire liberté, plus personne ne veut y renoncer et le marché devra s'adapter. ❑

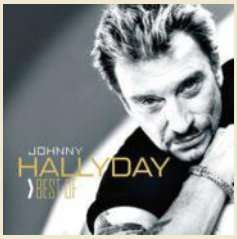
Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

fnac

TOP 15 VINYLES

JANVIER 2018



01 JOHNNY HALLYDAY
"Best Of"
Universal

02 PINK FLOYD
"Wish You Were Here"
Warner

03 LIMINANAS
"Shadow People" *Warner*

04 MORIARTY
"Echoes From The Bordeline"
Autre Distribution

05 ED SHEERAN
"Divide" *Warner*

06 ROLLING STONES
"On Air" *Universal*

07 CHARLOTTE GAINSBOURG
"Rest" *Because*

08 PINK FLOYD
"The Dark Side Of The Moon"
EMI

09 BOWIE
"Beauty And The Beast"
Warner

10 U2
"Songs Of Experience"
Universal

11 PETIT BISCUIT
"Présence" *KBMusic*

12 PINK FLOYD
"Wall" *Warner*

13 PINK FLOYD
"Delicate Sound Of Thunder"
Warner

14 M
"Lamomali" *Wagram*

15 NIRVANA
"Unplugged In New York"
Universal

Paris

FEVRIER

20 FEVRIER

● **Autobahn** (Supersonic) ● **The Chainsmokers** (Zénith) ● **L'Effondras et Dr Drone** (Olympic Café) ● **Korpiklaani, Trollfest, Heidevolk et Arkona** (Elysée Montmartre) ● **Lady Gaga** (Bercy) ● **Ana Popovic** (Pan Piper) ● **Pup** (Maroquinerie)

21 FEVRIER

Hollie Cook (Pan Piper) ● **Cosmo** (Boule Noire) ● **Lady Gaga** (Bercy) ● **Laake** (1999) ● **Pat Metheny, Tigran Halasyan et Bill Frisell** (Baiser Salé) ● **Kelley Stoltz** (Point Ephémère)

22 FEVRIER

The Big Idea, Howard et SBRBS (Supersonic) ● **Chain And The Gang** (Petit Bain) ● **Gun Outfit** (Espace B) ● **Imagine Dragons et K.Flay** (Bercy, *complet*) ● **Russ** (Zénith)

23 FEVRIER

Cotillon (Supersonic) ● **Friends et Sorel** (Nez Rouge) ● **The Myrrors** (Espace B) ● **Psykup et Atlantis Chronicles** (Trabendo) ● **Lee Ranaldo, MNNQS et Santiago** (Maroquinerie) ● **What About Penguins et Swann** (Dame de Canton) ● **Ry X** (Trianon)

24 FEVRIER

Coldgeist et HBT (centre Fleury Goutte d'Or) ● **Corroded** (Backstage) ● **The Dead Mantra** (Petit Bain) ● **Loney Dear** (Philharmonie) ● **DJ Snake** (Bercy)

25 FEVRIER

Anvil (Trabendo) ● **Kendrick Lamar et James Blake** (Bercy) ● **Shakey Graves** (Pop Up du Label) ● **The Sonics** (Maroquinerie)

26 FEVRIER

Alvvays (Trabendo) ● **Khruangbin** (Badaboum) ● **Kendrick Lamar et James Blake** (Bercy) ● **Montero** (Poin Ephémère) ● **Tsar B, Dis/ Maze et Fils de Vénus** (Pop Up du Label)

27 FEVRIER

Franz Ferdinand et The Vaccines (Zénith) ● **Albert Hammond Jr** (Point Ephémère) ● **Lesneu** (Olympic Café) ● **Orphaned Land, In Vain, Subterranean Masquerade et Aevum** (Petit Bain) ● **Rex Orange County** (Badaboum) ● **The Script** (Olympia)

28 FEVRIER

At The Drive-In, Death From Above et Le Butcherette (Olympia) ● **Here Lies Man** (Olympic Café) ● **Poem et Damnations Day** (Boule Noire) ● **Rapsody et 9th Wonder** (Bellevilloise) ● **Seal** (Seine Musicale) ● **Tyga** (Bataclan) ● **Judah Warsky et Qjard** (Point Ephémère)

MARS

1er MARS

Agar Agar (Cigale, *complet*) ● **Aurora** (Badaboum, *complet*) ● **Charlotte Cardin** (Les Etoiles) ● **Magyd Cherfi** (Café de la Danse) ● **Derejah et Romeo K & The Mystik Warriors** (New Morning) ● **Jason Derulo** (Zénith) ● **King Gizzard & The Lizard Wizard et Mild High Club** (Bataclan, *complet*) ● **The Pains Of Being Pure At Heart** (Petit Bain) ● **Telegraph** (Batofar)

2 MARS

Aquaserge, Aversion Crown, Disentomb et Oceano (Petit Bain) ● **Glenn Astro et Wareika** (Badaboum) ● **Alice Boman** (Olympic Café) ● **Fu Manchu** (Trabendo) ● **Liam Gallagher et The Sherlocks** (Olympia, *complet*) ● **Mayday** (Bercy) ● **Pokey Lafarge** (Maroquinerie) ● **Queen Kwong** (Espace B) ● **Urban Groove Unit** (Entrepôt) ● **Jamilla Woods** (Pop Up du Label)

3 MARS

Alice et Moi (Hasard Ludique) ● **The Bad Pelicans** (Point Ephémère) ● **Broken Hope et Hierophant** (Gibus) ● **Rickie Lee Jones** (Cigale) ● **The Killers** (Zénith) ● **Magnetix** (Espace B) ● **Playboi Carti** (Elysée Montmartre)

4 MARS

Carnifex et Oceano (Petit Bain) ● **JD McPherson** (Maroquinerie)

5 MARS

First Aid Kit et Van Williams (Cigale, *complet*) ● **Iamx** (La Machine du Moulin Rouge) ● **WSTR, Courage My Love et As It Is** (Backstage)

6 MARS

Dool et Harakiri For The Sky (Backstage) ● **Halo** (Trabendo) ● **Albert Lee & his Electric Band** (New Morning) ● **Profanatica, Rites Of Thy Degringolade et Auroch** (Gibus) ● **Cindy Wilson** (of The B-52's) (Maroquinerie)

7 MARS

Theo Ceccaldi (Maroquinerie) ● **Desiigner** (Elysée Montmartre) ● **Seun Kuti & Egypt 80 et Jupiter & Okwess** (Bataclan) ● **Dent May** (Olympic Café) ● **Lukas Rieger** (Alhambra) ● **Satyricon** (La Machine du Moulin Rouge) ● **Typhoon** (Petit Bain)

8 MARS

Black Label Society (Bataclan) ● **Charlotte & Magon** (Pop Up du Label) ● **Daphné** (Flow) ● **Feder** (Olympia) ● **The James Hunter Six** (Boule Noire) ● **Mélissa Laveaux** (Les Etoiles) ● **Molecule** (Elysée Montmartre) ● **Myrath** (Trabendo) ● **R.Lum.R** (1999 Club) ● **Soccer Mommy** (Supersonic) ● **Supreme NTM** (Bercy) ● **Ebo Taylor & the Saltbond City Band** (New Morning) ● **The Wombats, Pendentif et Wildes** (Maroquinerie)

9 MARS

D'Angelo (Salle Pleyel) ● **The Boxer Rebellion** (Point Ephémère) ● **Hamza** (Cigale, *complet*) ● **Vance Joy** (Trabendo) ● **Shannon Lay** (Espace B) ● **Shed Seven** (Trianon) ● **Supreme NTM** (Bercy, *complet*) ● **Zooey** (Olympic Café)

10 MARS

Dance Gavin Dance et Veil Of Maya (Backstage) ● **Django Django** (Cigale) ● **Mint Field** (Espace B) ● **Supreme NTM** (Bercy, *complet*) ● **Les Wampas** (Maroquinerie) ● **WhoMadeWho** (Trabendo)

11 MARS

Too Many Zooz (New Morning) ● **Alan Walker** (Trianon) ● **Les Wampas** (La Machine du Moulin Rouge)

12 MARS

All Tvvins (Les Etoiles) ● **Christophe** (Philharmonie, *complet*) ● **Her** (Yoyo) ● **I Am Stramgram** (Boule Noire) ● **Listener et Levi The Poet** (Espace B) ● **Loathe et Holding Absence** (Olympic Café) ● **The Rural Alberta Advantage et Yukon Blonde** (Pop Up du Label) ● **Samsara Blues Experiment** (Backstage) ● **Too Many Zooz** (New Morning) ● **Steven Wilson** (Olympia)

13 MARS

Frank Carter & The Rattlesnakes et Demob Happy (Trabendo) ● **Alice Merton** (Les Etoiles)

14 MARS

Avatar et Old Kerry McKee (Trianon) ● **Balmorhea et Martyn Heyne** (Point Ephémère) ● **Calypso Valois** (Maroquinerie) ● **Murray Head** (Olympia) ● **Obituary** (Trabendo) ● **Proleter** (Badaboum) ● **Thirty Second To Mars** (Bercy)

15 MARS

Forever Pavot (Maroquinerie) ● **Kobo Town** (Boule Noire) ● **Parov Stelar** (Zénith) ● **Pinegrove et Phoebe Bridgers** (Olympic Café) ● **Rejjie Snow** (Trianon) ● **Venom Inc, Nervosa et Suffocation** (Petit Bain) ● **Jessie Ware** (Elysée Montmartre) ● **Wretch 32** (Badaboum)

Prévisions Paris

Asaf Avidan : 21/3 (Cigale), **Jacob Banks :** 31/3 (Trabendo, *complet*), **Wedge :** 21/3 (International), **Editors :** 23/3 (Olympia), **Tune Yards :** 23/3 (Maroquinerie), **The Game :** 26/3 (Olympia), **Calexico :** 27/3 (Elysée Montmartre), **The Limiñanas :** 29/3 (Trianon), **Immolation, Full Of Hell et Monument Of Misanthropy :** 29/3 (Petit Bain), **Yes :** 30/3 (Olympia), **Noel Gallagher's High Flying Birds :** 3 et 4/4 (Olympia), **Black Foxxes and the Gang :** 20/4 (Les Etoiles), **Arcade Fire :** 28/4 (Bercy), **Nits :** 28/4 (Petit Bain), **Her :** 25/4 (Olympia), **Arcade Fire :** 28/4 (Bercy), **Tears For Fears :** 18/5 (Palais des Sports), **Ringo Starr And His All-Starr Band :** 6/6 (Olympia), **Ty Segall & The Freedom Band :**14/6 (Bataclan), **Nickelback :** 26/6 (Palais des Sports), **George Clinton et Malka Family :** 3/7 (Casino de Paris), **Eels :** 9/7 (Olympia), **Robert Plant & The Sensational Space Shifters :** 23/7 (salle Pleyel), **King Crimson :** 15 et 16/11 (Olympia)

Albert Hammond Jr, 27 février (Point Ephémère)

16 MARS

Virginie Despentes, Miet, La Pieta, Jéonie Pernet, Zëro, Dream Wife et The Pack A.D (La Machine du Moulin Rouge) ● **Brent Faiyaz** (Badaboum) ● **Hugo Fuzzy** (musée Eugène-Delacroix) ● **Mo'Kalamity & The Wizards** (Maroquinerie) ● **Elliott Murphy** (New Morning) ● **Rhapsody** (Trabendo) ● **Silvertrain et Bullrun** (Boule Noire) ● **Three Days Of Forest** (Atelier du Plateau)

17 MARS

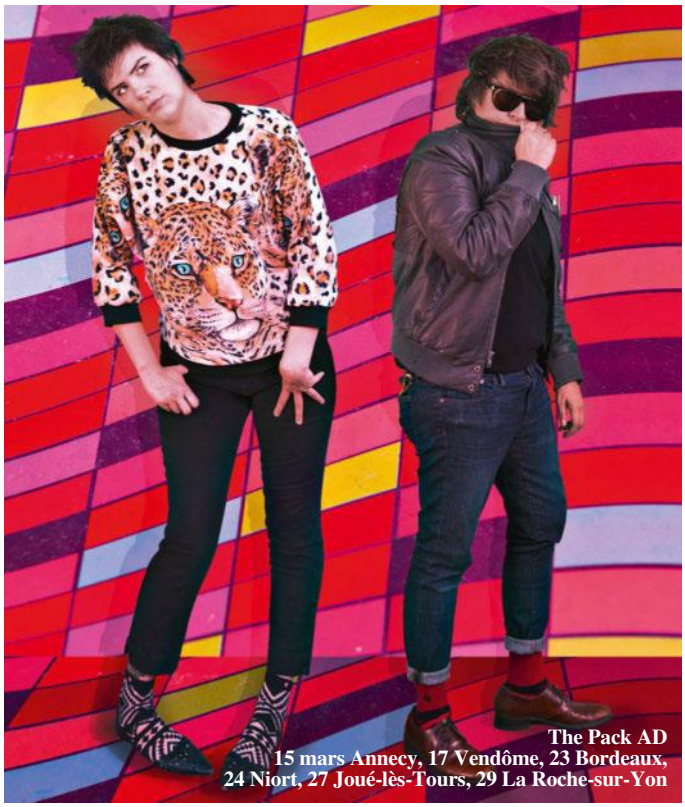
Baths (Point Ephémère) ● **The Garden** (Maroquinerie) ● **Elliott Murphy** (New Morning) ● **Rêverie, Cata.Pirata, Kt Gorique, Pink Kink et Blimes Brixton** (La Machine du Moulin Rouge) ● **Alan Stivell** (Olympia) ● **Kelley Stoltz et BRNS** (Point Ephémère) ● **Three Days Of Forest** (Atelier du Plateau) ● **Emily Jane White et House Of Wolves** (centre Fleury Goutte d'Or)

Province

FEVRIER

Anvil : 27, Colmar (Grillen) ● **Aybee et The Giant Undertow :** 22, Lyon (Kraspek Myzik) ● **BB Brunes :** 21, Strasbourg (Laiterie) ● 23, Grenoble (Belle Electrique) ● 24, Sausheim (espace Dolfus et Noack) ● **Bellrays :** 21, Vevey (CH, Rocking Chair) ● 23, Mâcon (Cave à Musique avec Equipe de Foot) ● 24, Périgueux (Sans Réserve) ● 25, Angoulême (Nef) ● **Birds On Wire (Rosemary Standley et Dom La Nena) :** 23, Arras (Tandem) ● **Chain and the Gang et Daniel Wakeford Experience :** 27, Lille (Aéronef) ● **Connor :** 23, Lyon (Kraspek Myzik) ● **Cotillon :** 20, Limoges (Phare) ● 21, Caen (Maison de l'Etudiant) ● 22, Rennes (Antipode) ● **Cradle Of Filth et Moonspell :** 20, Oignies (Métaphone) ● 21, Besançon (Rodia) ● **Decoster :** 23, Armentières (Vivat) ● **Doctor Flake et The Herbaliser :** 23, Creil (Grange à Musique) ● **Dury :** 24, St-Malo (Nouvelle Vague) ● 25, Blois (Châto Do, avec Halo Maud) ● 26, Strasbourh (Laiterie, avec Halo Maud) ● 27, Lausanne (CH, Docks) ● **Forever Pavot :** 22, Le Havre (Tétris, avec Selen Peacock) ● 23, Lorient (Manège) ● **Fractal Universe, Beneath An Obsidian Sky et Red Dawn :** 26, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Golonka et Off The Yard :** 24, Lyon (Kraspek Myzik) ● **In Other Climes, Over The Reason et Koalision :** 23, Valence (Mistral Palace) ● **Jessica93, Delacave et Cockpit :** 24, Nantes (Stéréolux) ● **King Gizzard & The Lizard Wizard et Mild High Club :** 27, Rouen (106) ● **Korpiklaani, Trollfest, Heidevolk et Arkona :** 21, Nantes (Stéréolux) ● 22, Ramonville (Bikini) ● 25, Lyon (Transbordeur) ● 26, Vevey (CH, Rocking Chair) ● **Popovic :** 21, Freyming-Merlebach (salle Théodore-Gouvy) ● 22, Audincourt (Moloco, avec Moose Trio) ● 23, Cholet (théâtre St-Louis) 16, Rouen (106) ● **Pup, Albatross et Intenable :** 21, Decines (Warmaudio) ● **Ranaldo :** 22, Rennes (Antipode, avec Cotillon et Vox Low) ● 24, Tourcoing (Maison Folie Hospice d'Havre) ● **Scaners, The Tomboys et The Socials :** 24, Valence (Mistral Palace) ● **SheWolf :** 24, Vannes (Mamm Douar Café) ● **Sonics et The Devils :** 24, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) ● **$uicideboy$:** 20, Strasbourg (Laiterie) ● 22, Nîmes (Paloma) ● **Tomboys :** 25, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Undervoid :** 23, Nevers (Taverne) ● **You Said Strange et January Sons :** 24, Aix-en-Provence (Arcades) ● **Zombie Zombie :** 22, Allonnes (salle Jean-Carmet) ● 23, Bordeaux (I.Boat) ● 24, Limoges (centre culturel John-Lennon)

Photo DR



The Pack AD
15 mars Annecy, 17 Vendôme, 23 Bordeaux, 24 Niort, 27 Joué-lès-Tours, 29 La Roche-sur-Yon

MARS

Anthony : 2, St-Denis (Ligne 13) ● **Apolline :** 16, Châteauroux (9 Cube) ● 23, Blois (Châto' Do) ● **At The Drive-In :** 5, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● **Avatar et Old Kerry PcKee :** 15, Lille (Splendid) ● 20, Reims (Cartonnerie) ● 21, Nîmes (Paloma) ● 22, Cognac (Abattoirs) ● 26, Villeurbanne (Transbordeur) ● **Bagarre :** 8, Strasbourg (Laiterie) ● 16, Ris-Orangis (Plan, avec The Geek X VRV) ● 21, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 23, Lyon (Ninkasi) ● 24, Marseille (Dock des Suds) ● 28, Montpellier (Rockstore) ● 29, Dijon (Vapeur) ● 30, Sannois (EMB) ● 31, Lille (Aéronef, avec Corine) ● **Balmorhea et Martyn Heyne :** 15, Bordeaux (l.Boat) ● **Bastard :** 1er, Lausanne (CH, Les Docks) ● 2, Montpellier (Rockstore) ● 3, Audincourt (Moloco) ● 8, Lyon (Ninkasi) ● 9, Nice (théâtre Lino-Ventura) ● 13, Vauréal (Forum) ● 22, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) ● 23, Angoulême (Nef) ● 24, Auxerre (Silex) ● **BB Brunes :** 2, Besançon (Rodia) ● 3, Boisseul (espace du Crouzy) ● 8, St-Etienne (Fil) ● 10, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 15, Nantes (Stéréolux) ● 16, Angers (Chabada) ● 17, Chenove (Le Cèdre) ● 22, Lille (Aéronef) ● 23, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● 24, St-Lô (Normandy) ● **Black Label Society :** 9, Ramonville (Bikini) ● **Blackrain :** 6, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Bon Voyage Organisation :** 9, Strasbourg (Laiterie, avec Pendentif) ● 16, Sannois (EMB, avec Faada Freddy et Daara J Family) ● 29, Toulouse (Rex, avec Agathe Da Rama) ● 30, Bordeaux (l.Boat) ● **BRNS :** 2, Villeurbanne (Transbordeur) ● 16, Chelles (CuiZines, avec Equipe De Foot et Cohaagen) ● 17, Annecy (Brise-Glace, avec Kelley Stoltz) ● **Calexico :** 22, Feyzin (Epicerie Moderne) ● **Cannabis Corpse :** 28, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Cantat & Amor Fati :** 1er, La Rochelle (Sirène) ● 7, Strasbourg (Laiterie) ● 9 et 10, Dijon (Vapeur) ● 13 et 14, Grenoble (Belle Electrique, *complets*) ● 16, Istres (Usine) ● 17 et 18, Clermont-Ferrand (Coopé, *complets*) ● 21, Villeurbanne (Transbordeur) ● 23, Rouen (106, *complet*) ● 29, Cenon (Rocher de Palmer, *complet*) ● 30, Mérignac (Krakatoa, *complet*) ● **Carter & The Rattlesnakes :** 12, Lille (Splendid, avec Birth Of Joy et Demob Happy) ● 14, Nantes (Stéréolux) ● 29, Lyon (Marché Gare) ● **Celtic Social Club, Celkit et Lemon Furia :** 3, Bressuire (Bocapole) ● **Charlotte & Magon et Albin De La Simone :** 9, Cergy (Apostrophe) ● **Christophe :** 10, Montpellier (Corum) ● 17, Mérignac (Pin Galant) ● **Concrete Knives :** 15, La Rochelle (Sirène, avec Her et Kid Francescoli) ● 22, Grenoble (Ampérage) ● 23, Annecy (Brise-Glace) ● 29, Tourcoing (théâtre de l'Idéal) ● 30, Le Havre (Tétris, avec Inuit) ● **Corine :** 9, Niort (Nouvelle Scène) ● 16, Besançon (Rodia) ● 23, Sion (CH, Port Franc) ● 24, Nyon (CH, Usine à Gaz) ● 27, Riorges (Scarabée) ● 31, Lille (Aéronef) ● **Dance Gavin Dance et Veil Of Maya :** 12, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● **Decoster :** 9, Rummily (Médiathèque) ● 16, Oléron (Arsenal) ● **Django Django :** 12, Strasbourg (Laiterie) ● 19, Lille (Aéronef) ● **Doctor Flake :** 22, Lyon (Marquise) ● **Doll et Harakiri For The Sky :** 5, Nantes (Ferrailleur) ● 7, Colmar (Grillen) ● **Drame :** 14, Lille (Aéronef) ● 24, Rennes (Ubu) ● 28, Metz (BAM) ● 31, Bordeaux (l.Boat) ● **Dury :** 1er, Feyzin (Epicerie Moderne) ● 2, Mérignac (Krakatoa, avec Halo Maud) ● 3, Biarritz (Atabal) ● 5, Nantes (Stéréolux) ● 6, Lille (Aéronef) ● 7, Reims (Cartonnerie, avec Halo Maud) ● 8, Bruxelles (B, Orangerie) ● **Editors :** 16, Roubaix (Condition Publique, *complet*) ● 20, Strasbourg (Laiterie) ● 21, Esch-surAlzette (L, Rockhal) ● **Forever Pavot :** 13, Bruxelles (B, Rotonde) ● 14, Villeneuve d'Ascq (Ferme d'En Haut) ● 16, Périgueux (Sans Réserve) ● 17, Agen (Florida) ● 23, Joué-lès-Tours (Temps Machine) ● **Franz Ferdinand :** 19, Toulouse (Zénith) ● 20, Montpellier (Zénith Sud) ● 21, Lyon (Amphi 3000) ● 23, Rennes (Liberté) ● 24, Caen (Zénith) ● **James Hunter Six :** 9, Alençon (Luciole) ● 10, Cléon (Traverse) ● **Jessica93 :** 1er, Allonnes (salle Jean-Carmet, avec Bile Noire) ● 2, Joué-lès-Tours (Temps Machine, avec Steffy Graff) ● 3, Laval (6par4, avec JC Satàn) ● 15, Metz (Chapelle, avec JC Satàn) ● 16, Feyzin (Epicerie Moderne, avec The Soft Moon) ● 24, St-Germain-en-Laye (Clef, avec JC Satàn) ● **King Gizzard And The Lizard Wizard :** 2, Villeurbanne (Transbordeur) ● 3, Lille (Aéronef) ● **King Kong :** 3, Le Mans (Oasis, avec Volodia, LMK et Troy Berkley) ● 9, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am, avec Irie Ites) ● **King Salami & The Cumberland, Johnny Go Ray et Les Rustyn's :** 3, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Limiñanas :** 9, Massy (Paul B) ● 10, Lille (Aéronef) ● 15, Montpellier (Rockstore) ● 16, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 17, Auxerre (Silex) ● 23, Mâcon (Cave à Musique) ● 24, Feyzin

(Epicerie Moderne) ● 30, Angers (Chabada) ● 31, Poitiers (Confort Moderne) ● **Merton :** 14, Strasbourg (Laiterie) ● 15, Feyzin (Epicerie Moderne) ● 19, Val d'Illiez (CH, plein air aux Crosets-Champer) ● **Mo'Kalamity :** 8, Massy (Paul B) ● 9, Villiers-le-Bel (CuiZines) ● 17, Parthenay (Diff'Art) ● 24, Audincourt (Moloco) ● 25, Le Blanc-Mesnil (2 Pièces Cuisine) ● **Myrath et Manigance :** 24, Montauban (Rio Grande) ● 25, Narbonne (dB) ● 30, Nantes (Ferrailleur) ● **No One Is Innocent :** 20, Argenteuil (Cave) ● 24, Achères (Sax) ● 30, Bobigny (Canal 93, avec Tomy Lobo) ● 31, St-Jean-de-Braye (salle des fêtes) ● **Obituary :** 16, Villeurbanne (CCO) ● 17, Mulhouse (Noumatrouff) ● **Orphaned Land et DJ Klckass :** 4, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **The Pack AD :** 15, Annecy (Brise-Glace, avec Peter Kernel et La Pieta) ● 17, Vendôme (Minotaure, avec Léonie Pernet) ● 23, Bordeaux (Void Club, avec Tulsa) ● 24, Niort (Camji, avec Cabaret Contemporain, Mohamed Lamouri, Fabrizio Rat, ChevalRex, Bleu Toucan, Aérobrasil, Calling Marian, Lubomyr Melnyk, Golan et Sahara) ● 27, Joué-lès-Tours (Temps Machine) ● 29, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon, avec Findlay) ● **Pains Of Being Pure At Heart :** 2, Strasbourg (Laiterie) ● **Pale Grey :** 14, Le Mans (Oasis) ● 15, Perpignan (El Mediator) ● 16, Biarritz (Atabal) ● **Pleymo :** 9, Nîmes (Paloma) ● 10, Villeurbanne (Transbordeur) ● 15, Ramonville (Bikini) ● 16, Cenon (Rocher de Palmer) ● 17, Nantes (Stéréolux) ● 24, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● 29, Lille (Aéronef) ● 30, Strasbourg (Laiterie) ● **Pokey Lafarge :** 3, Reims (Cartonnerie) ● **Punish Yourself :** 17, Ramonville (Bikini, avec Rebeka Warrior) ● 30, Chelles (CuiZines, avec Insanecomp) ● 31, Creil (Grange à Musique, avec Lifescarred) ● **Ranaldo :** 9, Metz (Chapelle) ● 10, Feyzin (Epicerie Moderne) ● 11, St-Jean-de-Védas (Victoire 2, avec Harold Martinez) ● **Rhapsody :** 17, Toulouse (Métronum, *complet*) ● **Rondat :** 9, Bobigny (Ligne13) ● **SheWolf :** 1er, Rennes (Mondo Bizarro) ● 2, St-André-des-Eaux (Eprouvette) ● 6, Lyon (Ninkasi) ● 9, Clermont-Ferrand (Régent) ● 10, Aurillac (Java des Paluches) ● 14, Toulouse (Cave à Rock) ● 13, Nîmes (Estanco) ● 17, Montpellier (Bric à Brac) ● **Soft Moon :** 14, Roubaix (Condition Publique) ● 15, Nantes (Stéréolux) ● 16, Feyzin (Epicerie Moderne, avec Jessica93) ● **Tomassi :** 23, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Walker :** 1er, Strasbourg (Laiterie, *complet*) ● **Wampas :** 6, Ramonville (Bikini) ● 7, Clermont-Ferrand (Coopé, avec Zebra et DJ Prosper) ● 22, Epinal (Souris Verte) ● **White et House Of Wolves :** 18, St-Nazaire (VIP) ● 21, Rennes (théâtre du Vieux St-Etienne) ● 28, Bourg-en-Bresse (Tannerie) ● 29, St-Etienne (Fil) ● 30, Romans-sur-Isère (Cordonnerie) ● **WhoMadeWho :** 7, Lille (Aéronef) ● 8, Nancy (Autre Canal)

Festivals

■ **La Route du Rock/ Collection Hiver :** 21 au 24/2, St-Malo et Rennes (Nouvelle Vague et Antipode, avec – le **21** : Fennesz – le **22** : Lee Ranaldo et Cotillon – le **23** : Girls In Hawaï, Kelley Stoltz et Park Hotel – le **24** : Baxter Dury, Montero, Chain and the Gang, The Go! Team et Insecure) www.laroutedurock.com

■ **Week-end Blues :** 23 et 24/2, Disney Village, avec – le **23** : Louis Mezzasoma, Daddy MT & The Matches et Bernie Marsden – le **24** : Sophie Kay, Rumble 2 Jungle et Jo Harman

■ **Venom Fest :** 2 et 3/3, Nantes (Ferrailleur, avec – le **2** : Sale Freux, Goatslave, Tan Kozh et Fallakr – le **3** : Archerontas, Khaos Dei, Throane et FT-17) www.venomfest.wixsite.com/home

■ **Free Sons d'Hiver :** 2 et 3/3, Les Herbiers (divers leiux, avec – le **2** : Giédré – le **3** : Polo et Pan, Etienne De Crécy et Guts) www.freesonsdivers.com

■ **Hardkaze :** 3/3, Toulon (Zénith, avec F.Noze, Sefa, Partyraiser, Lady Damage, Andy The Core, Refuzion, Deetox, Rebellion, Edub, DJ Stéphanie, A-Lusion, The Clamps, Pyra, Death Break, The Fallen, Hardpulz, Adrenalize et S.R.B) www.hardkaze.com

■ **Transfer :** 2 et 3/3, Villeurbanne (Transbordeur, avec – le **3** : King Gizzard And The Lizard Wizard, Zombie Zombie, Brns, Mild High Club, The Klaus Von Barrel, Kcidy, Kemical Kem et Drahla– le **3** : Trisomie 21, HMLTD, Le Villejuif Underground, Scuba, Dollkraut Band, Ashinoa, Terr et Shifted) www.festivaltransfer.com

■ **This Is England :** 9 et 10/3, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec – le **9** : Cockney Reject, Foreign Legion, The Filaments, Jenny Woo's Holy Flame, Rixe et Raufhandel – le **10** : Kommintern Sect, Lions Law, 8°6 Crew, On The Job et La Inquisicion) www.tafproduction.blogspot.fr

■ **Les Paradis Artificiels :** 12 au 18/3, Lille (divers lieux, avec – le **12** : Camille et Julie Berthollet – le **13** : Frank Carter & the Rattlesnakes, Birth Of Joy et Demob Happy – le **13** : Arthur H et Gaël Faure, Peter & Pan, Isaac Delusion et Kazy Lambist – le **14** : The Soft Moon, Ash Kidd, Hyacinthe, Lonepsi, Calypso Rose, Nobo Town et Soviet Suprem – le **15** : Eddy De Pretto, Tim Dup, Thérapie Taxi, Avatar, Old Kerry McKee, Don Choa et Veerus – le **16** : Editors, Rejje Snow et Goran Bregovic – le **17** : Rone, L'Impératrice, Synapson, Nasser et Klingande – le **18** : Romeo Elvis, Vald, Lorenzo, Biffty et Le 77) www.lesparadisartificiels.fr

■ **Autour du Zinc :** 16 au 25/3, Beauvais (divers lieux, avec – le **16** : Grainne Duffy et Willie And The Bandits – le **17** : Hannah Williams & The Affirmations et The Excitements – le **18** : Derobert & The Half Truths et The Marcus King Band – le **19 et 20** : Kaz Hawkins – le **20** : Jo Harman et Elles Bailey – le **21** : DeRobert & The Half Truths et Elles Bailey – le **22** : DeRobert & The Half Truths, Kaz Hawkins et Elles Bailey – le **24** : General Elektriks, Gunwood et DeRobert & The Half Truths) www.zincblues.com

■ **Saint Pat'Rock :** 17/3, Noeux-les-Mines (salle Mendes-France, avec dB Project, Verane, New Blow et Farwell In Vegas)

■ **Rock The Pistes :** 18 au 24/3, Châtel, Val d'Illiez, Morzine, Avoriaz et Morgins (plein air, avec – le **18** : Stephan Eicher – le **19** : Alice Merton – le **22** : The Horrors – le **23** : Oscar & the Wolf – le **24** : FFF) www. rockthepistes.com

■ **Les Embellies :** 20 au 24/3, Rennes (Maison des Associations, théâtre du Vieux St-Etienne et Ubu, avec – le **20** : O Lake et Suuij – le **21** : Emily Jane White et House Of Wolves – le **22** : Miet, Héron Cendré et Veik – le **23**: Deux Boules Vanille et Yachtclub – le **24** : Jaune, Léonie Pernet, Arm (Psykick Lyrikah) et Drame www.myspace.com/lesembellies

■ **Chaulnes Metal Fest :** 31/3, Chaulnes (centre socio-culturel, avec Carcariass, Aborted, Existance, Azziard et Öbliviöns)

*Les dates de concerts pour la période **18/3 au 30/4** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/2 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*

Photo DR

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Ado le temps d'une soirée

Celebrating David Bowie

10 JANVIER, SALLE PLEYEL (PARIS)

Rien ne le remplacera jamais. Ce soir de janvier, sur la scène (bien garnie) et dans la salle (bondée), personne ne l'ignorait. Il y a des vides qu'on ne comble pas. Ce que Mike Garson, Adrian Belew, Carmine Rojas et les autres proposent, c'est un peu de chaleur. Musicale et humaine. Entre l'hommage, forcément, et le karaoké grandeur nature, loin d'être ringard et ultra-fédérateur. On espère qu'on échappera à l'hologramme et on sait que de telles initiatives, pour l'heure, ne vont pas se multiplier. Beaucoup d'ex-collaborateurs de David Bowie ne veulent pas entendre parler de ça. Les presque cent vingt minutes de ce show, qui repose essentiellement sur les épaules de Garson, impeccable, sont passées comme un coup de chiffon doux sur un vinyle, et Angelo Moore (Fishbone), excentrique et bariolé, n'a pas démérité. C'est le genre d'artiste que Bowie adorait.

JEROME SOLIGNY

General Elektriks et Juniore

15 JANVIER, ALLIANCE FRANCAISE (MELBOURNE)

Il y a un fantôme dans le jardin. La *Chose* serait le seul mec de Juniore, mais aussi le producteur de La Femme ou Feu! Chatterton. Surtout, les chansons garage pop yéyé du quatuor parisien hantent les esprits de l'Alliance. Dans la foulée du festival local So Frenchy So Chic, General Elektriks dispense ensuite son énergie contagieuse dans la chaleur de l'été austral. Le talentueux Hervé Salters fait des bons au dessus de son Clavinet et Jessie Chaton le show, avec attitude impérieuse à la Nikki Sixx et afro façon Blackalicious. Chœurs, sifflements et clappements de mains jamais vindicatifs : le combo tout de blanc vêtu fait bloc et forte impression pour sa première venue en Australie. Redoutable machine à groove, il alterne les hits de son répertoire et les compositions électro funk du dernier "Carry No Ghosts", dont "Different Blue" — comme du LCD Soundsystem, en mieux. Et vive la France libre, mon Général.

VINCENT HANON

Les Olivensteins

19 JANVIER, PETIT BAIN (PARIS)

Ce groupe autrefois si fier de ne rien faire est en train de virer stakhanoviste. Sur scène, le virevoltant Gilles Tandy, qui associe ce qu'il faut de classe, de provocation et d'humour, le facétieux et inventif Vincent Denis (la seule comparaison qui vienne à l'esprit est Gary Lucas, l'ex-complice de Captain Beefheart) et leurs acolytes font désormais preuve d'une aisance impressionnante. Anciens morceaux des Olivensteins et des Rythmeurs dûment dépoussiérés et vrais nouveaux titres composent un set qui fleure bon la compilation "Nuggets", mais laisse un regret : ils n'ont pas joué "Olivenstein, J'T'Ai Dans Les Veines" !

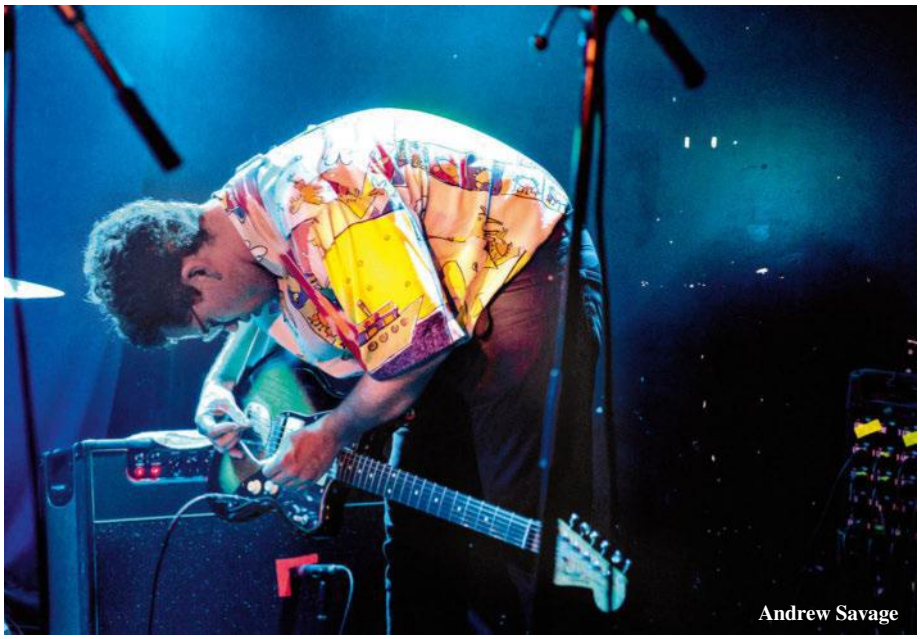
PIERRE MIKAILOFF

Cockney Rejects

18 JANVIER, MAROQUINERIE (PARIS)

Les Cockney Rejects de West Ham United ont répondu présents en direct du stade de la Maroquinerie. Le *Bad Man* Jeff Turner-Stinky entame un match endiablé, épaulé par le nouveau batteur Joe Perry Sandsome (Andrew Laing étant à l'infirmerie), Mick Geggus (guitare) et Vince Riordan (basse). Coup d'envoi sur "Fighting In The Streets" et coup de sifflet final avec le célèbre "Oi ! Oi ! Oi !" — pas de "War On The Terraces" mais plutôt un très joyeux débordement sonore — le match fut gagné haut le manche.

IF LEOUF



Andrew Savage

Photo Titouan Massé

Starcrawler

23 JANVIER, POINT EPHEMERE (PARIS)

Garanti nouvelle meilleure sensation de ce début d'année, le quatuor de LA débarque sur scène avec la farouche intention de confirmer la flatteuse réputation qui le précède : la filiforme chanteuse Arrow se contorsionne dans tous les sens, crache du faux sang pendant que l'habile Henri Cash se démène comme un furieux sur sa guitare. Cependant l'attitude n'étant gage de talent, les compositions sonnent un peu chiches et s'apparentent plus à un honnête hommage aux influences reconnues du groupe que sont Alice Cooper et Ozzy qu'à une véritable ode sauvage à la spontanéité. Une courte demie heure récréative et la frontwoman fend la foule avant de s'enfuir dans la nuit.

MATTHIEU VATIN

Stereophonics

26 JANVIER, OLYMPIA (PARIS)

Mine de rien, cela faisait une paire d'années que les Gallois n'avaient pas arpentés une salle parisienne. Pour ce grand retour dans la capitale, la bande de Kelly Jones a aimablement asséné deux douzaines de pralines pop rock à un public ravi. Pour la promo de son dixième album, le groupe a tenu la scène pendant deux heures en ne jouant que cinq titres de "Scream Above The Sounds" au cours de la première partie du set. Cela n'a pas du tout perturbé le public plutôt content de s'éclater en territoire connu. Le son est fort, la voix très en avant, le groupe énergique. Pro, propre mais un peu sans surprise.

GEANT VERT

A. Savage

26 JANVIER, POP-UP DU LABEL (PARIS)

Si le fertile leader de Parquet Courts a eu la bonne idée de la parenthèse solo en publiant l'année dernière le très réussi "Thawing Dawn", c'est ingénieusement entouré qu'il a décidé de le défendre sur scène : deux Woods et un Ultimate Painting l'accompagnent pour rendre grâce aux dix fragments panachés du disque. Le supergroupe charme avec sa version de "Indian Style" et Savage, aussi fragile qu'attachant sur "What Do I Do", se permet un hommage réussi à Dolores Cranberries en reprenant "Linger" et son refrain unanimement beuglé par une audience ambiancée lors d'un vendredi soir réussi.

MATTHIEU VATIN

Twin Arrows

26 JANVIER, POINT EPHEMERE (PARIS)

Après un tour psychédélique sur les routes californiennes avec les toulousains Slift, Twin Arrows enfile le bleu de travail et/ ou le cuir de chauffe pour un concert qui repousse les limites de la setlist : au lieu d'enchaîner les titres, les Parisiens racontent une histoire. Une sorte d'adaptation scénique de "Mad Max" par Tarantino. Twin Arrows parvient à faire un set tout en montées qui, malgré le matériel et les caprices de diva d'Alex, a su rester prenant et passionnant tout du long, grâce notamment à la scotchante Eléonore. Vivement le film !

SACHA ROSENBERG

Fozzy et Steel Panther

28 JANVIER, OLYMPIA (PARIS)

Le boulevard des Capucines a ce soir des airs du Sunset Strip 1987, à en juger cette foule attifée comme les Guns N' Roses de la belle époque. En ouverture, Fozzy, combo metal baraqué mené par le légendaire catcheur Chris Jericho, convainc grâce aux titres accrocheurs ("Drinkin' With Jesus", "Painless") de son récent album "Judas". On assiste ensuite à une vraie fête glam et débridée, orchestrée par les revivalistes hair metal

Photo Michela Cuccagna

Arrow, Starcrawler

Fan Zone

PAR ISABELLE CHELLEY

“On ne vend pas un T-shirt de Johnny sans émotions”

Ce mois-ci, une collectionneuse ouvre les portes de son antre et de son cerveau : Marion, jeune trentenaire atteinte d’*hallydayphilie*.

Il y a un an, Marion (34 ans) quittait Paris pour la Bourgogne, avec, dans ses cartons, ses claviers (elle joue dans le trio de pop synthétique Supermusique) et ses disques de Johnny Hallyday. Une passion pas du goût de tous. “*En accompagnant ma mère faire des courses, j’ai vu un Télé 7 Jours avec, en cadeau, un T-shirt* Forever Johnny. *Je n’avais pas d’argent sur moi. Ma mère a refusé de me l’acheter. Elle avait honte.*”

Comment tout cela a-t-il commencé ?
“Un ami qui bossait sur la tournée de Johnny m’a invitée à un concert. J’y suis allée avec mon ami, nous pensions rester une petite demi-heure, faire une ou deux photos, histoire de dire, c’est bon on a vu Johnny. Nous sommes restés jusqu’au bout des rappels ! Moi qui suis plutôt amatrice de musiques plus indés, j’ai pris une grosse claque, je venais de voir un des meilleurs concerts de ma vie. Mon premier réflexe a été d’acheter un T-shirt de la tournée, manière de prolonger le concert, d’en ramener un petit bout à la maison. Je me suis mise à fouiller dans les vinyles de mon papa pour récupérer ceux de Johnny...” Depuis, sa collection s’est infiltrée partout. *“Jusqu’au fond de mon sac. J’ai toujours mon briquet ‘Rester Vivant’ alors qu’il ne fonctionne plus et que j’ai arrêté de fumer ! Je ne cherche pas à mettre ma collection en valeur. Pas question d’avoir un musée Johnny à la maison.”* (Même si elle a baptisé son verger *Jardin Jean Philippe Smet*...). Pour Marion, le plus passionnant reste la chasse à la nouvelle pièce. *“Je chine beaucoup et dès que je vois une pile de T-shirts noirs sérigraphiés d’aigles ou de motos, j’espère trouver la pièce rare. Idem pour les bacs de vinyles. Bien qu’étant plutôt de la génération Internet, je préfère les vide-greniers de campagne, rencontrer les vendeurs et connaître l’histoire de leurs objets. On se retrouve souvent face à des déchirements, on ne vend pas un T-shirt de Johnny sans émotions. Il n’y a que des belles histoires en lien avec ma collection, les particuliers ont des tas de choses à raconter, c’est ce côté nostalgique qui me plaît. Et quand je porte des vêtements à son effigie, ça fait réagir, plutôt en bien. Beaucoup de gens ont des anecdotes, d’une bagarre un 14 juillet à un premier slow sur ‘Que Je T’Aime’.”*

Son pire souvenir, outre la mort de l’idole, reste le jour où son copain a perdu son T-shirt, celui du concert qui déclencha tout. Et si les parents de Marion ne partagent pas sa passion, son ami en profite. *“Ça l’a décomplexé de sa collection de verres à moutarde. Et je suis obligée d’accepter une statue moche de Gainsbourg au milieu du salon.”* Le dernier ajout à sa discothèque est *“un 33 tours de ‘Hollywood’, une édition originale de 1979. Le Graal, ce serait un objet à lui, le peignoir doré de ‘Caché Derrière Mes Poings’ porté au Palais des Sports en 1969.”* Pourtant, Marion reste objective quand on lui demande si le Patron l’a parfois déçue. *“Par certains de ses choix politiques, évidemment. C’est un artiste avec une carrière fantastique et une générosité hors norme, certains albums me plaisent plus que d’autres, mais sur scène c’était le meilleur. Sociologiquement, la récupération de sa mort m’amuse. Je suis allée dans un magasin d’instruments et il y avait un stand Johnny avec tous les invendus qu’ils avaient ressorti. Il a eu un million de périodes, il y a forcément une chanson faisant qu’on peut l’aimer. A présent, je rêve de voir un concert de sosie. Pour l’expérience.”* ★

Steel Panther avec au programme pyrotechnie guitaristique, hymnes lubriques ("Glory Hole") et, en point d'orgue, une invasion scénique de filles dénudées sur "17 Girls In A Row".
JONATHAN WITT

Popa Chubby
31 JANVIER, BATACLAN (PARIS)
L'un des derniers guitar heroes en activité a transformé le Bataclan en *juke joint* pendant deux heures et demie. Les lumières à peine éteintes, Popa et son gang s'échauffent sur un "Hey Joe" d'anthologie. Suivra un déluge de blues et de boogie au cours duquel le maître passe en revue les différentes manières de chauffer à blanc une Fender Stratocaster. Ses compositions alternent sans rougir avec les reprises millésimées : "What I'd Say", "Further On Up The Road", et "Hallelujah" de Leonard Cohen. Et pour ne rien gâter, Popa a une voix. Celle de quelqu'un qui connaît par cœur l'évangile selon Chess Records.
PIERRE MIKAILOFF

The Strypes
31 JANVIER, GAITE LYRIQUE (PARIS)
Si on avait laissés les Strypes quelque peu désorientés entre le pub rock de "Snapshot" et le virage Arctic Monkeys mal dégrossi et peu inspiré amorcé sur "Little Victories", "Spitting Image" leur troisième album marque clairement leur envol grâce à une écriture plus pop et personnelle. La section rythmique O'Hanlon/ Walsh en fait toujours des caisses et Ross, le criard chanteur a appris à poser sa voix sur les ballades comme "Great Expectations". Pas d'inquiétude cependant, l'harmonica n'est jamais bien loin et le rappel avec un morceau de Nick Lowe, "Heart Of The City", rassure les nostalgiques. Juvéniles mais toujours plus aguerris, les mini-Mods de Canvan sont surtout devenus enfin majeurs.
MATTHIEU VATIN

The Strypes

Photo Marion Ruszniewski

Frustration
4 FEVRIER, TRABENDO (PARIS)
Ce n'est pas une crue de la Seine menaçante, obligeant le concert d'être déplacé du Petit Bain au Trabendo à la dernière minute, qui empêchera nos *post-punkers* français de créer l'évènement en partageant l'affiche avec le groupe qui a influencé leur musique et leur nom : Crisis. Quarante ans après leurs débuts, les Anglais se reforment. Les Français, eux, restent formels : de la frustration naît l'énergie. Si le public, disparate et classieux, se montre un peu timide devant l'apathie de Crisis, il réagit rageusement au son de "Relax", de l'ancienne "On The Rise" ou du déjà classique "Excess". Un "Midlife Crisis" en clin d'œil. Et en rappel, le martial et définitif "Blind".
MORGAN LE BERVET

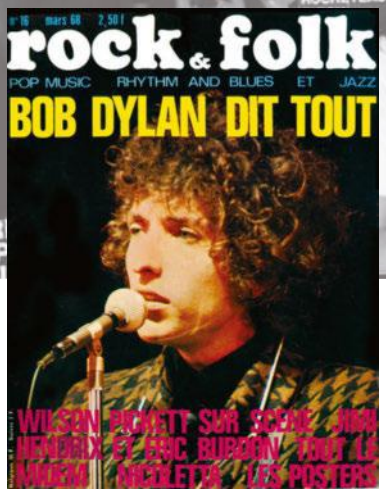
MGMT
5 FEVRIER, CIGALE (PARIS)
Fleur à la boutonnière, Andrew VanWyngarden commence à chanter le récent "Little Dark Age" sur fond d'arpégiateurs synthétiques. La mélodie est à tomber et le son un peu perrave. Au moins, les bonnes chansons tombent comme des flocons. Les anciennes, de "Time To Pretend" à "Congratulations", sont des classiques, les nouvelles amenées à le devenir : "When You Die" reste plantée dans le crâne. "She Works Out Too Much", très manga, est interprétée sur un vélo d'appartement. "TSLAMP" donne lieu a une mise en abyme savoureuse : les gens filment avec leur téléphone un titre et un décor qui évoquent le fait de passer trop de temps sur son téléphone. Enfin, au bout du rappel, "The Youth", joué avec fragilité car sans les séquences préenregistrées utilisées tout au long du concert, laisse le public dans un état de flottaison magnifique.
BASILE FARKAS

Nada Surf
5 FEVRIER, CABARET SAUVAGE (PARIS)
Invité surprise des charts de 1996 avec son tube "Popular", le power trio devenu quintette avec le temps avait réussi à s'échapper de l'étiquette de one-hit-wonder en publiant une discographie toujours honnête mais malheureusement sous-estimée. Ce soir, deux sets sont prévus pour célébrer, déjà, les 15 ans de "Let Go", recueil pop aux ballades proverbiales et où les harmonies vocales de Caws et Lorca font toujours merveille. Après l'entracte, la setlist aux allures d'anthologie oscille entre hymne grunge ("Firecracker"), pop song vengeresse ("Amateur") et reprise bienvenue ("Love Will Tear Us Appart"). L'amertume de la mélancolie jamais très loin, laisse le fan en larmes, redevenu ado le temps d'une soirée.
MATTHIEU VATIN

Ça ne s'invente pas

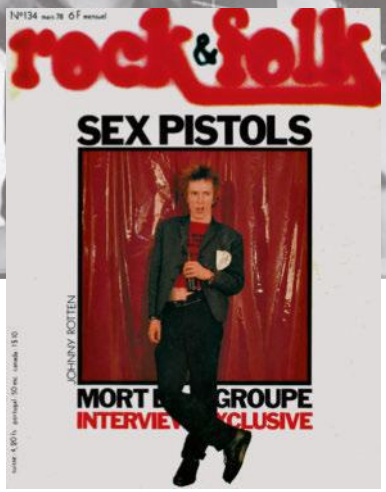
ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI



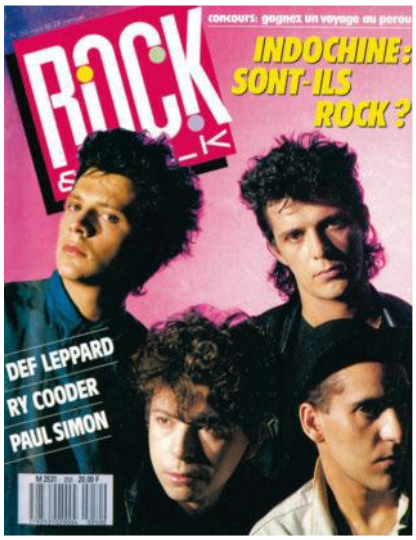
MARS 1968 R&F 016

Pour la sortie de "John Wesley Harding", "Bob Dylan dit tout". Ha ha. Âge : "bien au-dessous de 30 ans". Rôle : "rester ici aussi longtemps que je le peux". Reportage à Cannes pour le 2ème **Midem**, et sa flambée de galas en tous genres (Fugain, Charden, Supremes, Moody Blues) dans un décor "style bataille de leucocytes contre globules rouges". Balade dans "l'Angleterre pop" et crochet par Chichester où l'establishment va juger les drogués du Swinging London, incarné par messieurs **Jagger, Richards** et Robert Frasier. Ces "garçons aux mines déchues" et cette "fille lunatique" composent le **Velvet Underground**, "folk musique du New York de la perversion" (Zappa). **Nicoletta** se fait coiffer par Alexandre, comme Liz Taylor. Est-elle "l'Aretha Franklin française ? — Ça va pas chez toi ? Si je chantais comme elle, ce serait bien !"



MARS 1978 R&F 134

Pascal Boudry, un videur de **KCP** mis en cause par Rock&Folk dans l'affaire Meylon, exerce son droit de réponse. Claude Villers et Patrice Blanc-Francard : **Radio France** ne censure pas le punk, en revanche le *"fondement de Philippe Manœuvre mérite nos deux pointures conjuguées"*. Fin des Pistols. Interview de **Johnny Rotten**, la veille de la tournée américaine : *"Tout le monde dit du mal de tout le monde. — C'est moi qui ai provoqué ça. Tout le monde léchait le cul de tout le monde, comme à New York. Et regarde où ils en sont."* Deux tracassins déprime **François Béranger** : l'échec de l'Union de la gauche, assurée d'être défaite aux législatives, et *"l'extrême pauvreté musicale"* de la scène punk. La scène revival ? **Robert Gordon** et **Link Wray**, en chœur : *"C'est de la merde"*. Nos deux amis cherchent l'authenticité avec le son de 1978. *"Nous sommes même assez heavy."*



MARS 1988 R&F 250

"**Indochine** *: sont-ils rock ?"* La preuve en 39 questions et un semi-plantage : *"Qu'évoque pour toi Graceland ?"* Nicola : *"Le dernier album de Paul Simon."* **Paul Simon** justement, il se refait la paire avec Garfunkel. Sa carrière en six instantanés et un poster. Les **Def Leppard**, crinières glam, figures constipées (c'était la physionomie ordinaire des pop stars de l'époque), se plaignent de ce qu'est en train de devenir l'Angleterre : *"C'est sec. Le punk a tout pourri, même le hard. On ne parle plus que de cette merde de thrash metal. Un groupe comme Savatage, c'est du 'Spinal Tap' au premier degré."* Et les **Australiens**, ils sont rock ? Plein de labels (Red Eye) et de groupes comme Crystal Set, *"la prochaine merveille à débarquer sur nos rivages"*. On attend toujours, rien ne presse.

MARS 1998 R&F 367

Drôle de couve, drôle de numéro. *"Les créateurs de 'Fuzzy Logic' proposent leur dernier 'Radiator'"* (**Super Furry Animals**). *"Seuls Method Man, ODB et U-God jugent bon de monter sur scène, employée de BMG menacée d'un gang-bang général"* (**Wu-Tang Clan**). *"Des clones dénommés* **D-Generation***, des déviants baptisés Chrome Crank."* **Walter Lure** a un *"bon job à Wall Street"*. **Ani DiFranco**, *"dans l'enfer lesbien hardcore d'un club d'Austin"*. Nicolas (Air) lit encore Rock&folk pour le débat. Celui du mois : les nouvelles filles du rock. *"Votre débat, j'ai failli le boycotter. Je suis venue vous dire ça." "J'aurais aimé participer au débat rap." "Je suis venue poser une seule question : quel est l'intérêt de ce débat ?"* En gros, les filles se croyaient tenues de jouer les putes ou les mères. Aujourd'hui : les *"fées"* (**Björk**), parfois *"vénéneuses"* (**Shirley Manson**).

MARS 2008 R&F 487

Cuisiné dans le taxi qui l'emmène à l'Eurostar, **Nick Cave** confesse avoir lu et relu "L'Ancien Testament" comme on lit "Les Contes De La Crypte", mais son truc c'est plus "L'Evangile Selon Saint Marc". Sa moustache fait gémir ses fans ? *"Je vais la raser en live sur Internet."* Les jeunes de **Mars Volta** ont entendu une voix leur ordonner de se rendre à Jérusalem. Ils en reviennent avec une planchette, un média dont Goliath se sert pour les menacer. Des mots sont écrits dessus, ils ont le malheur de les chanter et ces mots leur portent la poisse. *"Entrer dans l'histoire pour avoir trucidé bobonne n'est pas un héritage très glorieux, mais il aurait adoré ! Et Nancy aussi."* OK, mais **Sid Vicious** a-t-il poignardé ou non Nancy Laura Spungen ? Son *roomie* Steve Dior (des London Cowboys) est convaincu du contraire : l'assassin est un dealer prénommé Michael.

LED ZEPPELIN

L'ALBUM LIVE "HOW THE WEST WAS WON"

RÉÉDITÉ ET REMASTERISÉ PAR JIMMY PAGE

DISPONIBLE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN VINYLE,
BLU-RAY AUDIO ET COFFRET SUPER DELUXE.
EGALEMENT DISPONIBLE EN FORMAT 3CD ET DIGITALE.

SORTIE LE 23 MARS

ATLANTIC

volkswagen.fr

Quitte à devenir quelqu'un autant que ce soit vous-même.

Nouveau T-Roc. Il est temps d'être vous-même.

Après tout ce temps passé à vous oublier, vous pouvez enfin vous rappeler ce que c'est d'être vous-même. Aujourd'hui, il est temps de faire vos propres choix, à commencer par celui de votre voiture. C'est pourquoi le Nouveau T-Roc apporte avec lui un vrai vent de liberté : équipé de technologies d'assistance semi-autonomes*, notre SUV compact au design inimitable a été pensé pour que vous puissiez enfin penser à vous.

Demain démarre aujourd'hui.

Volkswagen

Volkswagen recommande **Castrol EDGE Professional**

Volkswagen Group France - s.a. - R.C.S. Soissons 832 277 370

Modèle présenté : Nouveau T-Roc Carat Exclusive 1.5 TSI 150 EVO BVM6 avec options peinture métallisée 'Jaune Curcuma' avec toit de couleur contrastante et jantes alliage 18" Gris Adamantium. * En option selon finition.

Cycle mixte (l/100 km) : 5,4. Rejets de CO_2 (g/km) : 122.

Professionnels, découvrez nos offres spécifiques pour ce modèle sur volkswagen.fr/professionnels